

@

**Florence AYSCOUGH**

# **UN MIROIR CHINOIS**

# Un miroir chinois

à partir de :

## UN MIROIR CHINOIS, (A travers la Chine inconnue)

par Florence AYSCOUGH (1878-1942)  
traduit de l'anglais par Maurice Thierry

Librairie Pierre Roger, Paris, 1926, 298 pages.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
mars 2013

## TABLE DES MATIÈRES

[Introduction.](#)

CHAPITRE PREMIER : [La Cabane de Verdure sur l'Étendue jaune.](#)

CHAPITRE II : [La Grande Rivière. Sa légende et sa poésie.](#)

De Shangai à Chinkiang — De Chinkiang à Nanking — De Nanking à Anking — D'Anking à Hankow — D'Hankow à Yochow — De Yochow à Ichang — De Kweichow à Chungking.

CHAPITRE III : [L'Idée chinoise d'un Jardin.](#)

CHAPITRE IV : [Symbolisme de la Cité pourpre défendue.](#)

CHAPITRE V : [T'ai Chan — La Grande Montagne.](#)

CHAPITRE VI : [Culte des Magistrats Spirituels des Murs et Fossés de la Cité.](#)

CHAPITRE VII : [Synopsis de l'histoire de la Chine](#) depuis les temps légendaires jusqu'à la fondation de la République.

## INTRODUCTION

@

Un miroir en Chine n'est pas simplement une surface de verre, à dos de mercure, et dont le but pratique est de réfléchir dans leur perfection les adorables traits d'un visage de femme ; on s'en sert, évidemment, pour d'aimables contemplations, mais, outre cet usage, un miroir a des attributions plus élevées.

Ses pouvoirs supposés nous sont révélés de la manière suivante dans le *Po Kou Tou Lou*, un ancien livre chinois écrit au début du douzième siècle :

« Dans les jours d'antan, l'Empereur Jaune, souverain auguste, fit fondre du métal précieux et en fit des vaisseaux imprégnés des divines influences qui révèlent à l'homme toutes choses transcendantes. Parmi ces vaisseaux se trouvaient des miroirs, quinze en tout, pour lesquels il choisit les essences vitales de Yin, principe des Ténèbres, et de Yang, principe de la Lumière ; et il incorpora en parts égales les pouvoirs créateurs du ciel et de la terre.

« Voilà pourquoi l'éclat des miroirs représenta la lumière combinée du soleil et de la lune ; et ils transmirent les desseins des puissances souterraines et des esprits célestes. Ils protégèrent des démons à face d'homme et au corps de bête et ils écartèrent la méchante créature à quatre pieds qui vit dans la forêt et dont le visage ressemble à celui d'un être humain.

## Un miroir chinois

« Outre cela, les miroirs guérissent les maladies.

Le miroir moderne à verre plat a même le don présumé de transformer en bien les influences mauvaises, et son prédécesseur de métal devait, dans la profondeur de sa perspective, dévoiler la pure réalité se cachant derrière toute image projetée à sa surface. C'est un peu le rôle de ce dernier miroir que je vais tâcher de jouer vis-à-vis du lecteur, en exposant dans ce livre certaines réalités de la vie chinoise, telles qu'elles se sont manifestées à moi pendant ce dernier quart de siècle.

La Chine est un pays de « contre-balance ». Ses habitants pensent en termes de compensation et sa philosophie est basée sur la croyance en l'intervention efficace de deux essences qui sont appelées Yang et Yin. Yang correspond à la lumière, aux montagnes, au soleil et à la virilité en général ; tandis que Yin correspond aux ténèbres, à l'eau, à la lune et à tout ce qui est faible. Dans l'idée chinoise, un parfait ensemble consiste en la fusion complète des deux essences. Les expressions courantes de la vie quotidienne manifestent cet amour de contrepoids. Si on s'enquiert de la grandeur d'une chose quelconque, on demande combien « grande-petite » cette chose peut être ; si c'est de sa longueur, combien « longue-courte », et si c'est de son poids, on se renseigne s'il est « lourd-léger ».

Ainsi donc, le contrepoids et l'équilibre sont peut-être les plus typiques de toutes les caractéristiques chinoises. Or, en général, la compréhension des Occidentaux à l'égard de la Chine ne remplit aucune des conditions nécessaires pour former un ensemble parfait, car elle manque totalement de contre-poids.

## Un miroir chinois

Les premiers marchands, par exemple, ont fait des affaires avec Canton, où le climat est semi-tropical. Le résultat est que, pour neuf Européens sur dix, le seul mot de « Chine » évoque des jours brûlants et des nuits étouffantes. Les vents glacés de Mongolie peuvent s'infiltrer par chaque fente de la maison ; on peut s'accroupir à côté d'une superbe flambée dans le vain espoir d'un peu de chaleur, qu'importe ! Une lettre de chez vous se terminera sûrement par de sincères condoléances pour la chaleur que vous devez endurer. D'autre part, des voyageurs plus récents ont, tout naturellement, fait de Pékin leur but, et on voit des artistes, des écrivains et des touristes s'unir dans un chœur d'admiration pour célébrer la capitale du Nord. Et cela n'a rien d'étonnant ; les majestueux remparts, les palais dont la couleur est celle des roses rouges, les toits étincelants, jaunes, bleus et verts, mêlés d'un gris sobre, les éclatantes terrasses de marbre blanc et les merveilleux sapins d'argent, tout cela concorde à faire un unique et inoubliable tableau. Mais Pékin n'est pas purement chinois ; il n'est pas même caractéristique de la plus grande partie de « Tout-ce-qui-est-sous-le-Ciel », expression idiomatique qui veut dire « tout le pays ». Pour des yeux chinois, Pékin est vraiment très moderne. Aux siècles où la civilisation d'Extrême-Orient était en plein épanouissement et portait ses fruits les plus glorieux, la présente Cité n'était rien qu'un avant-poste de l'Empire, à proximité des tribus barbares. Une chaîne de circonstances fortuites en fit, il y a quelques siècles, Pei King, capitale du Nord, où l'empreinte de l'influence mongole est encore très profondément marquée. Les foules qui s'écrasent dans les rues sont un mélange confus de tribus tartares avec un ferment de Chinois. La contrée environnante

## Un miroir chinois

n'est pas, non plus, typique des dix-huit provinces. Par exemple, l'eau fait presque totalement défaut. Or, s'il y a, par-dessus tout, une chose à laquelle le Chinois attache de l'importance, c'est bien l'eau. Celle-ci représente le principe de la terre, et sa présence dans chaque scène de la nature est considérée comme nécessaire à l'absolue beauté. Quoi ! aucun jardin n'est complet sans eau et le mot définitif pour les peintres de paysage est Chan Chouei, Collines et Eaux.

La plus grande partie de ma vie en Chine s'est passée à Shanghai sur le Wangpoo, c'est-à-dire dans la Ville-au-dessus-de-la-mer sur l'Étendue Jaune.

Shanghai s'élève à l'embouchure du grand cours d'eau qui forme la route fluviale conduisant à la voûte du monde et qu'on peut décrire comme la principale artère de voyage dans l'État central. J'écris donc d'une partie du pays purement chinoise et où l'eau joue un rôle essentiel.

Des bateaux qui viennent de tous les coins de la Chine s'assemblent sur l'Étendue Jaune et ceux qui peuplent ces bateaux les considèrent généralement comme leurs maisons. Naissance, mariage, mort, les trois plus importants événements de la vie, prennent place sur ces demeures flottantes. La gent batelière de la Chine est donc immense et les bateaux chinois sont d'une infinie variété. On dirait que ceux qui vivent au bord de chaque baie, de chaque crique, de chaque anse et de chaque rivière construisent un bateau à leur goût et capable de s'adapter aux conditions locales. Chaque modèle a sa beauté propre. Beaucoup d'entre ces barques sont couvertes de claires peintures représentant des scènes historiques et des créatures

## Un miroir chinois

fabuleuses, animaux et oiseaux. Beaucoup ont la proue ornée de figures et presque toutes s'agrémentent de quelque chose qui correspond à un œil. Les Européens aiment à répéter à ce sujet la phrase traditionnelle : « Les Chinois disent : celui qui ne voit pas, comment peut-il marcher ? » Je ne sais comment cette idée a pris naissance, mais je pense qu'elle est complètement erronée. On veut simplement donner aux bateaux l'apparence d'un monstre marin, qui, par son aspect terrifiant, écartera les mauvais esprits.

Les Européens désignent généralement ces embarcations sous le nom de « jonques », et cette appellation a été consacrée par l'usage. Tout le monde sait aujourd'hui qu'une « jonque » est un bateau chinois, mais le mot est hybride ; il ne signifie rien et il n'appartient à aucune sorte de langage. Dyer Bali dit : « Il est dérivé du portugais « junco », qui lui-même était une corruption du malais « ajong », qui fait « jong » en abrégé et qui veut dire navire ou grand vaisseau ! Maintenant le mot s'applique faussement aux bateaux de toute taille qui, comme je le dis, fourmillent dans le Kiangsu.

Je ne connais pas de plus délicieux passe-temps que de consacrer quelques jours ou quelques semaines à naviguer sur les cours d'eau du Delta du Yangtze. Le bateau glisse sur les canaux miroitants et un mouvant panorama de l'ancienne Chine agricole se déroule devant les yeux du voyageur. Les habitants du Delta sont justement fameux pour leur habileté à construire des ponts, et les arches qu'ils bâtissent sont d'une incroyable perfection. Lorsque, par un jour calme et sans brise, la pierre semi-circulaire de l'arche, se reflétant dans l'eau, devient un

## Un miroir chinois

cercle complet, on a le symbole de cette harmonie parfaitement équilibrée, qui est la clef de la culture chinoise. Des champs fertiles sont ponctués de villages et, à de longs intervalles, s'élèvent des villes fortifiées. Soochow est une des plus intéressantes parmi ces villes purement chinoises et elle est de beaucoup la plus accessible. Elle se dispute avec Shaohsing dans le Chêkiang le nom de Venise de la Chine. Les deux cités revendiquent le titre ; dans les deux, en effet, les canaux et les cours d'eau tiennent souvent la place de rues. Il y a cependant un point, me semble-t-il, où il n'y a pas de comparaison possible et c'est en matière de ponts. Le premier voyageur européen qui a visité Soochow fut aussi frappé par leur nombre, leurs dimensions et leur architecture que nous le sommes aujourd'hui. J'en réfère au vaillant Marco Polo qui dit :

« Et vous devez savoir que dans cette ville il y a six mille ponts, tous de pierre et si élevés qu'une galère ou même deux galères de front pourraient passer sous l'un d'entre eux.

Le bon Marco, qui écrivait au treizième siècle, donnait-il le nombre exact des ponts qui existaient de son temps ? Il est impossible de le savoir. Un écrivain du dix-neuvième siècle dit dans un langage plus mesuré :

« Il y a dans la cité six canaux du nord au sud et six canaux de l'est à l'ouest, se coupant à quatre ou huit cents mètres environ de distance. Il y a cent cinquante ou deux cents ponts à intervalles de deux ou trois cents mètres ; quelques-uns de ces ponts ont des arches, les autres sont faits de dalles de pierre jetées de rive à

## Un miroir chinois

rive. Beaucoup de ces ponts ont vingt pieds de longueur. Les canaux ont de dix à quinze pieds de largeur et c'est en perré que sont faites leurs berges.

En tout cas il y a d'innombrables cours d'eau qui reflètent la lumière et absorbent l'ombre de la plus merveilleuse manière. Le gris, en gammes infinies, y est la couleur dominante, mais la patine développée par des siècles d'humidité est extrêmement brillante et variée.

Un mystère enveloppe toujours les maisons qui surgissent des canaux comme ces maisons de la Chine centrale. Tandis que le bateau glisse sur l'eau et qu'on les approche dans un silence complet, elles semblent parfois inhabitées, mais souvent un visage de femme apparaît à la fenêtre et souvent aussi c'est un fort joli visage. Soochow est noté pour ses beautés féminines et pour la grande proportion de chanteuses qu'on dit venir de cette partie de la province. Li T'ai Po a chanté :

*Beaucoup de jeunes filles de Wou sont blanches, d'une  
blancheur éblouissante ;*

*Elles aiment à s'amuser en flottant sur l'eau.*

*Avec un regard oblique, elles repoussent le cœur où fleurit le  
printemps.*

*En cueillant des fleurs, elles se moquent du passant.*

\*

Et maintenant, quelques mots à propos de mon Miroir Chinois.

La Chine est généralement traitée par les Occidentaux d'un point de vue purement académique. Je veux dire par là que son art, sa littérature et son archéologie sont étudiés comme on

## Un miroir chinois

étudie les mêmes sujets dans les civilisations mortes. Mais la Chine est vivante et elle est virile ; de plus, ses antiques croyances et ses vieilles pensées sont à jamais incorporées à la vie de ses habitants. C'est pourquoi j'ai essayé de faire du pays, tel que je le connais, une entité vivante pour mes lecteurs.

Un des moyens dont je me suis servie pour arriver à cette fin est la stricte observance de l'idiome dans la traduction ; je crois fermement que le génie d'une langue se manifeste dans ses idiomes et j'ai fait de mon mieux pour laisser intacts ceux des Chinois. J'ai tenté d'expliquer ma méthode de traduction dans l'introduction des *Fir-Flower Tablets* (poèmes chinois). Je n'y insisterai donc pas ici.

Nous avons vécu de nombreuses années à Shanghai, dans la « Maison-Heureuse-de-l'Oie-Sauvage » qui s'élevait au milieu d'un grand jardin, et quand vint le moment de transporter nos pénates hors de la Chine, nous avons senti le besoin de nous réserver une petite place, capable de nous accueillir pendant les allées et venues des futures années. Alors nous avons bâti la « Cabane de Verdure » qui est toujours prête à nous recevoir.

Je puis dire que la construction de cette maison m'a appris beaucoup de choses. L'aide de mon personnel et les conseils de mon professeur chinois, M. Nong Tchou, c'est-à-dire Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous, m'ont été infiniment précieux pour bâtir et orner cette demeure. Je leur dois une profonde gratitude.

Les habitants de la Chine m'ont toujours vivement intéressée et je me suis toujours efforcée de pénétrer leur point de vue, qui diffère bien souvent du nôtre, surtout en ce qui concerne la

valeur pratique de l'instruction par elle-même. Le système d'éducation, en usage depuis si longtemps, et grâce auquel les lettrés de l'Empire sont automatiquement devenus la classe dirigeante, a tellement frappé l'imagination de tous les illettrés que ceux-ci, quelle que soit leur ignorance, ont la ferme conviction que l'instruction est le plus désirable de tous les biens.

Il n'y a pas très longtemps, j'ai eu un curieux exemple de ce sentiment. Mon jardinier numéro trois avait perdu sa fiancée, ce qui fut pour lui une rude épreuve, du moins au point de vue financier, car, n'ayant jamais vu sa future épouse, la blessure de son cœur se trouvait limitée. Les fiançailles sont naturellement onéreuses, aussi me demanda-t-il d'arranger pour lui un mariage par l'entremise de quelque orphelinat, ce qui lui reviendrait moins cher que l'habituelle procédure. Il désirait seulement que la jeune élue ne fût ni très jolie, ni très coureuse. Avec quelque difficulté, due aux minutieuses investigations des directeurs de l'orphelinat, je fis sa commission et visitai la maison en temps voulu, afin de voir la jeune fille désignée. J'étais accompagnée par Amah, ma femme de chambre chinoise, sous la domination sévère mais dévouée de laquelle j'ai passé vingt-cinq heureuses années. On nous fit visiter l'orphelinat en détail. Je marchais devant avec une directrice et Amah me suivait avec une autre. Je les entendis qui parlaient de moi avec prolixité. Pas une seconde, Amah ne fit mention des biens matériels que je pouvais posséder, mais, avec une profonde fierté, elle ne cessait de répéter :

## Un miroir chinois

— La Dame-de-la-Maison-qui-est-à-l'Est connaît beaucoup de caractères et elle écrit pendant tout le temps que le soleil donne sa lumière.

\*

J'espère que ceux qui étudient la vie et la langue chinoises pourront trouver matière à intérêt dans « Un Miroir Chinois », mais j'ai tâché, cependant, de ne pas rendre le livre trop technique et je n'ai pas perdu de vue le voyageur occidental ; j'ai inséré à son profit quelques cartes et diagrammes.

Puisse le Miroir Chinois que j'ai projeté réfléchir dans sa profondeur quelques réalités qui aideront à mieux faire comprendre le Pays des Fleurs.

19 avril 1925.

Baie de la Pêche Miraculeuse,  
New Brunswick (Canada).

@

## CHAPITRE PREMIER

### La Cabane de Verdure sur l'Étendue Jaune

@

Il y a onze cent soixante-quatre ans, le poète Tou Fou et sa famille faisaient leur entrée à Chêngtu, capitale du Szechuen. Ils avaient fui devant les tribus mongoles qui dévastaient l'Empire et avaient rencontré mille obstacles sur leur chemin. Aussi, quand ils arrivèrent dans la Ville Brodée, comme les écrivains appellent Chêngtu, ils furent heureux de trouver un coin paisible dans un tranquille faubourg. Là, Tou Fou construisit sa « Cabane-de-Verdure-sur-la-Rivière-des-Fleurs-Lavées ». Les étudiants désignent souvent leurs maisons sous le nom de Ts'ao Tang (Cabanes de Verdure), que ce soient ou non des chaumières. Pour moi, j'ai pris celle de Tou Fou comme modèle et j'ai nommé la mienne « la Cabane de Verdure sur l'Étendue Jaune ». Je voudrais seulement me régler sur ses principes en bâtissant ma maison. Quand il arriva à Chêngtu, il choisit un emplacement, grâce à des moyens divinatoires et il écrivit ensuite de charmants petits poèmes à ses nombreux amis, leur demandant ceci et cela pour placer dans son Ts'ao T'ang. Les méthodes en vigueur sur l'Étendue Jaune sont plus prosaïques. Le Conseil municipal délivre un permis et envoie des inspecteurs pour surveiller les travaux, qui doivent remplir certaines conditions. Quant aux poèmes, même si je pouvais en écrire, je crois bien qu'ils resteraient aujourd'hui sans réponse. Donc, toutes les formalités préliminaires ont été accomplies et pendant

que j'écris, la chanson des ouvriers s'envole jusqu'à moi, à travers la chaleur scintillante d'une journée de juillet. Ceux-ci travaillent aux fondations. La marche de leur ouvrage est intéressante à suivre et la chanson qu'ils chantent est pleine de rythme. Une bande d'hommes, sous la direction d'un contremaître, lèvent et baissent alternativement un lourd bloc de bois, et c'est par la chanson qu'on préserve l'unité de l'effort. Le contremaître chante un vers improvisé sur le premier sujet qui lui passe par la tête et pendant qu'il chante les hommes tassent la terre d'un geste rythmique et mécanique ; mais quand il s'arrête, ceux-ci poussent en chœur des cris frénétiques et inintelligibles qui font doubler les coups qu'ils donnent et font danser la pesante masse sur les briques cassées et le mortier à demi liquide. Je me demande quel est le sujet de leur chanson au Ts'ao T'ang ? L'autre jour, un de mes amis rencontra une jeune Anglaise charmante près d'un terrain où l'on bâtissait. Les cheveux de la jeune fille étaient du proverbial « or filé » et ses yeux comme « des violettes sous l'eau » ; et voici la chanson qu'il entendit chanter par les ouvriers :

LE CONTREMAITRE. — Il y a une femme étrangère, une femme étrangère.

LES HOMMES. — Ah-ai-ah-ai-ah.

LE CONTREMAITRE. — Ses cheveux, ses cheveux, ses cheveux, c'est la couleur, la couleur de la paille.

LES HOMMES. — Ah-ai-ah-ai-ah-ai.

LE CONTREMAITRE. — Ses yeux, ses yeux, ses yeux.

LES HOMMES. — Ah-ai-ah-ai-ah.

## Un miroir chinois

LE CONTREMAITRE. — Ses yeux sont comme un vieil habit bleu.

LES HOMMES. — Ah-ai-ah-ai-ah.

LE CONTREMAITRE. — Comme un vieil habit bleu dont un mendiant ne voudrait pas.

Les plans de ma cabane sont bien simples. Une série de cours et de bâtisses alternées. La première maison comprendra deux salles de réception, la seconde, les chambres à coucher et les deux autres serviront de cuisines et de logements pour les domestiques. Il n'y aura pas d'étage, en sorte que les pièces intérieures et extérieures seront toutes au rez-de-chaussée. Je ne cesse de répéter que ma cabane doit être comme les cottages du Kiangsu et que je veux observer toutes les coutumes traditionnelles.

L'entrepreneur paraît être un brave homme, mais comme il parle seulement le dialecte de Shangai, je cause avec lui par l'intermédiaire du boy, en anglais petit-nègre. Son nom est Ping Yong, et il est extrêmement dramatique quand il parle. Bien qu'il ne puisse ni lire ni écrire, c'est, je crois, un merveilleux raconteur. Il se lance dans de longs récits historiques, et il personnifie hommes ou femmes, vieillards ou braves guerriers avec une égale facilité. Nous avons eu une discussion au sujet de l'emplacement du garage, qu'on ne trouve pas nécessairement dans les cottages du Kiangsu, et finalement nous avons décidé de le mettre dans un coin approprié, face à la route, à côté de la Grande Porte. Je suggérai qu'il fût du modèle le plus simple et que, contrairement au reste, il fût vierge de toute décoration. Ping Yong s'abîma quelque temps dans ses pensées, puis il dit :

## Un miroir chinois

— Comment la Dame-de-la-Maison-qui-est-à-l'Est peut-elle demander une pareille chose ? Le garage sera près de la route ; tout le monde le verra ; et on pensera que la maison est comme une personne qui porte un bel habit, mais a un pauvre gilet. Non, le garage doit paraître aussi coquet qu'un pavillon du jardin, n'est-il pas vrai ?

Son argument était sans réplique. La Dame-de-la-Maison-qui-est-à-l'Est acquiesça docilement et il fut décidé que le garage aurait un joli toit avec une grue, symbole de longue vie, perchée au centre.

Ici j'ouvre une parenthèse pour faire remarquer que la Dame-de-la-Maison-qui-est-à-l'Est est une formule de politesse à l'égard de la maîtresse de la maison. Un hôte s'assied toujours face au Midi et la place d'honneur est à sa gauche. L'Est est donc une position honorable et le maître de la maison est appelé « Le-Chef-de-Famille-qui-est-à-l'Est ». Mais revenons à la construction de la cabane.

Les Chinois supposent toujours qu'il y a un certain danger à faire bâtir. Le seul fait de remuer la terre est suspect à leurs yeux. On ne sait jamais quels esprits on peut déranger et si on les dérange, ils chercheront, selon toute probabilité, à se venger sur quelqu'un. C'est pourquoi les ouvriers attachent un bouquet de branches au bout de chaque perche des échafaudages, espérant ainsi que les elfes malfaisants, prenant l'endroit en construction pour un bouquet d'arbres, passeront leur chemin. Je remarque également que les habitants du village voisin ont dressé une haute perche en bambou et ont pendu à son sommet

## Un miroir chinois

un grand tamis plat en vannerie, comme ceux dont on se sert pour passer la terre au crible. Tout le monde sait que les bonnes influences peuvent passer à travers un tamis et qu'un miroir a le pouvoir de changer en bien les mauvaises influences. J'espère que tel sera le cas et que nos bons voisins, derrière le réseau de leur barricade en bambou, pourront éviter le désastre dont les menacent nos opérations constructives.

Ces superstitions ainsi que les principes Yin et Yang sont à la base de la vie populaire en Chine. Tout ce qui est lumineux et brillant est Yang, tout ce qui est noir et sombre est Yin. Nous vivons dans le monde de Yang, et sous celui-ci, on croit que s'étend un autre monde, qui en est la contre-partie exacte, avec cette seule différence que le soleil n'y brille point. C'est le Yin Che au Monde de l'Ombre. Les esprits des morts et des autres êtres surnaturels sont supposés passer librement entre les deux mondes, et la considération que l'on a pour ces esprits entre dans presque chaque manifestation de la vie sociale des Chinois.

### La Pose de la Crête

D'après le calendrier chinois, c'est aujourd'hui le vingt-sixième jour de la sixième lune en l'année de Jen Sin ; d'après le nôtre, c'est le 18 août 1922.

Ce jour a été choisi à dessein pour poser la crête de ma Cabane de Verdure, cérémonie la plus importante de la construction et qui, par conséquent, doit être accomplie selon les rites.

## Un miroir chinois

Les maisons chinoises sont bâties d'après le même principe que nos bâtiments de béton armé, c'est-à-dire que l'on pose d'abord la charpente qui supporte le toit et que l'on maçonne les murs ensuite. La charpente, qui, en Chine, est de bois, doit être soigneusement préparée et mortaisée en même temps, en sorte que la crête ne peut être posée que quelque temps après que les fondations aient été damées. En principe, on ne se sert pas de clous dans la construction d'une maison chinoise et ceux dont on a besoin pour clouer les planchers non chinois que nous voulons avoir sont comptés à part dans le contrat.

En Chine, les personnes fortunées se servent d'un carrelage de terre cuite ou de pierres de belle qualité, et les pauvres se contentent du plancher que leur fournit la terre maternelle. La boiserie est assez longue à terminer, car, dans le Kiangsu, les poutres transversales de la salle de réception sont généralement ornées de motifs sculptés, représentant des scènes historiques et des figures légendaires ou contemporaines. La coutume veut que la principale poutre, qui fait face au midi, représente la vie d'un héros pour lequel on a une spéciale admiration. Tchou-ko Leang, le sage et modeste ministre de Lieou Pei, est très populaire, de même que Kouo Tseu-yi, le sauveur de la dynastie T'ang ; mais j'ai choisi Yo Fei qui est pour moi un des caractères les plus sympathiques de l'histoire chinoise. Il a vécu au déclin de la dynastie Song et fut terriblement affligé de la conduite nonchalante de l'Empereur qui ne voulut point le soutenir dans son effort à repousser les Tartares jaunes qui envahissaient alors la Chine. En fait, l'Empereur était complètement sous l'influence du premier ministre Ts'in Kouei qui était à la solde des Tartares jaunes. Un des officiers de ceux-ci écrivit secrètement à Ts'in

## Un miroir chinois

Kouei, lui disant : « Vous parlez toujours de « paix, paix, paix », et en même temps, ici, dans le Nord, Yo Fei ne fait que « guerre, guerre, guerre ». Tuez-le et alors régnera la paix. » Aussitôt Ts'in Kouei ourdit contre Yo Fei une trame perfide et s'arrangea pour qu'il fût jeté en prison sur des accusations forgées de toutes pièces. On investiga son cas immédiatement et quand l'envoyé impérial le questionna, Yo Fei retira son habit et montra quatre grands caractères que sa mère lui avait tatoués sur le dos quand il était petit : *Tsin Tchong pao kouo* (loyal jusqu'au bout pour la défense de son pays). Aucune preuve ne put être apportée contre lui ni contre son fils Yo Yun, qui était aussi en prison ; alors, un jour, Ts'in Kouei appela un messager et lui confia un « écrit » adressé au gardien chef de la prison ; là-dessus, le geôlier, dans un Mémoire au trône, annonça la mort de Yo Fei. Cela se passait le vingt-neuvième jour de la douzième lune de l'année 1141 de notre ère. La neige tombait et le froid était vif. La poutre de ma salle de réception représente la scène où Yo Fei se met le dos à nu. D'autres motifs historiques ornent les autres poutres, et sur les plus courtes, s'étale toute la théorie de mes amis comme Li T'ai Po le poète, Wang Hi-tche le merveilleux calligraphe ; les frères jumeaux Ho Ho qui sont morts de rire, dans leur joie d'avoir inventé l'abaque ; les Huit Immortels qui vivent parmi les pêchers du Paradis occidental, et ainsi de suite. Les sculptures sont en relief assez accentué et les figures qui ne sont pas colorées ressortent très clairement sur le fond peint en noir. Les ouvriers sont venus de la ville pour sculpter les poutres et ils ont apporté dans leur travail une grande diligence, beaucoup de sûreté et de maîtrise. Un léger contour à l'encre noire était leur seul guide. A un moment

## Un miroir chinois

donné, on a craint que les sculptures ne fussent point terminées pour le jour fixé, alors d'énormes lampes à arc furent pendues dans le hangar et les sculpteurs sur bois travaillèrent plusieurs nuits sans arrêt. Tout était prêt ce matin pour la cérémonie.

\*

C'était un jour merveilleusement clair, de chaleur intense, un de ces jours où le principe de Yang semble à son sommet. Le ciel était de ce lumineux bleu tendre qu'on voit souvent dans la Chine centrale et une forte brise venant de la mer Jaune roulait d'énormes nuages arrondis. A dix heures, tous les gens d'alentour s'étaient rassemblés et, sans arrêt, battaient des gongs, frappaient des cymbales et faisaient partir des pétards. La lumière et le feu sont supposés être des parties intégrantes du grand principe de Yang et sont par là destructeurs des esprits qui fréquentent le Monde de l'Ombre. C'est pourquoi le feu, les bougies et les lanternes servent à toute la nation chinoise de protection contre le mal. Pour augmenter l'effet redoutable des feux de joie, on dit que, dans l'âge des Ténèbres, des morceaux de bambou produisant des crépitements et des détonations étaient jetés dans les flammes. Plus tard, des tubes de papier remplis de poudre prirent la place des bambous et ces tubes, en se transformant, sont devenus les pétards d'infinie variété dont on se sert aujourd'hui. Je suppose que l'effet terrifiant du bruit est à la base de la conviction que les tambours, les cymbales et les gongs sont une protection contre les démons. Quoi qu'il en soit, faire du bruit en Chine est un travail méritoire. Le vacarme, ce matin, était bien organisé et, espérons-le, effectif.

## Un miroir chinois

Devant l'espace destiné à devenir la salle de réception, une chaise se trouvait placée, face au midi ; elle portait une longue bande de papier où était imprimé, en brillantes couleurs, le portrait de Lou Pan, le Saint Patron des Charpentiers. Celui-ci, lorsqu'il vivait, était un jeune homme nommé Pan, du Clan K'ong, habitant dans l'État de Lou, aux environs de 400 avant Jésus-Christ. Pendant son apprentissage, il se consacra à la sculpture, au dessin et au ciselage des métaux ; il fit des plans de palais, construisit des bateaux, des charrettes et mit la main à plusieurs inventions. On dit aussi qu'il épousa une dame nommée Nuage, qui était experte dans la fabrication des vases artistiques. Le père Doré, dans ses *Superstitions de la Chine*, raconte une grande partie des légendes qui se sont créées autour du nom de Lou Pan. A l'âge de quarante ans, il vécut en ermite sur le mont Li et c'est là qu'il fut initié aux secrets de sorcellerie grâce auxquels il pouvait parcourir le monde en planant sur un nuage et se transporter, sans encombre, jusqu'aux régions célestes ; on lui attribue, en outre, la création de pies en bois, capables de voler. On raconte que Lou Pan et Tchang Pan, le Saint Patron des Maçons, ont bâti un palais dans les jardins de l'Empereur de Jade, où fleurit le pêcher ; les charpentiers disent que lorsque les piliers du ciel furent menacés de ruine, on confia à Lou Pan la tâche de les réparer. Sous la dynastie Ming, en l'année 1415 environ, il reçut le titre posthume de Grand Maître et Soutien de l'Empire et son esprit, croit-on, ne restera jamais sourd aux prières des artisans.

Le festin qui se déroula ce matin devant l'effigie de Lou Pan fut d'une nature extrêmement compliquée. Chaque point du menu avait sa raison d'être. Le boy numéro deux, en vertu de

## Un miroir chinois

son ancienne carrière d'instituteur, joue toujours le rôle de Maître de Cérémonies, dans les occasions solennelles ; dès les premiers rayons de l'aube, il était sur les dents et veillait à tous les détails. Il me donna la liste suivante, ainsi conçue :

Lou Pan, le premier maître. Pose de la crête en un jour propice.

Numéros préparés :

*Un bonheur complet* : Ceci est une bande de papier écarlate sur lequel sont écrits les mots : « Puisse une grande joie venir en levant la poutre. » Le papier est collé sur la crête avant que les rites ne commencent.

*Une paire d'oies* : Emblèmes de la félicité conjugale.

*Une paire de poissons* : Parce que le mot *yu*, poisson, est un homonyme de *yu*, surplus ou excès, le poisson est devenu un symbole de richesse.

*Une tête de porc* : Par un calembour on change la tête de goret en un symbole de prospérité commerciale.

*Boulettes garantes de prospérité* : Des gâteaux cuits au bain-marie et faits de farine de riz. Ces gâteaux ont joué un rôle important durant la cérémonie.

*Haricots au lait caillé* : Le mot *fou*, lait caillé, est un homonyme de *fou*, bonheur, et on s'en sert pour suggérer la joie.

*Bougies d'offrande* : Les bougies sont généralement rouges, mais, dans ce cas, on préféra le vert. Le rouge évoque le feu et aurait pu donc être dangereux.

## Un miroir chinois

*Lingots d'argent* : Argent pour l'Esprit, destiné à être brûlé et à servir à Lou Pan pour son voyage de retour au Monde de l'Ombre.

*Parfum de bois de santal* : Bâtons d'encens destinés au même voyage de retour.

*Parfum de longue vie* : Des morceaux de bois de santal remplissaient un brûle-parfums, placé au centre de la table. On les alluma avant le commencement de la cérémonie, de sorte que, lorsque la foule s'assembla, l'air était embaumé par les nuages de fumée qui montaient dans la lumière en traçant de gracieuses volutes.

*Gravir les hauteurs* : D'énormes pétards, capables de faire un bruit dont n'importe quel démon puisse être infailliblement terrifié.

*Cordonnets de Han* : Des files de pétards minuscules qui à l'origine étaient une spécialité de Hankow.

*Oignons souï, haricots au lait caillé et sel* : Ces aliments sont considérés comme les ingrédients d'une nourriture rationnelle et servent, par là, à exprimer le souhait « vent harmonieux, pluie en rapport ». Cela veut dire « le vent et la pluie en quantités convenables et à des époques convenables », ce qui est un souhait normal pour ceux qui considèrent l'agriculture comme la première occupation de l'existence.

*L'Herbe favorable, gage de prospérité* : Un grand bouquet de feuilles d'iris parfumés.

*Rouge du Lauréat Classique* : Le nom d'un vin délicieux. Tous les trois ans, les examens des étudiants du troisième degré

## Un miroir chinois

avaient lieu dans le palais et celui qui était reçu le premier était appelé *tchouang yuan*, lauréat classique.

*Avant la pluie* : Nom d'un thé très délicat., fait de feuilles cueillies très tôt dans la saison.

*Vert dix mille années* : Un bouquet de feuilles du toujours vert *Rodhea Japonica* ; c'est un emblème de longévité dont on se sert aussi comme formule de félicitations à cause d'un jeu de mots : *ts'ing*, vert, se prononce comme *ts'ing*, féliciter.

*Nid du sommet* : Un ornement de la forme d'une feuille de lotus doré, destiné à être placé au milieu de la crête.

\*

La crête elle-même était posée derrière la chaise de Lou Pan. Un charmant dessin en décorait le centre. Une bande verte aux bords dorés s'entrecroisait sur un fond écarlate, formant ainsi des espaces ovales, où étaient écrits en caractères verts « qui éloignent le feu » ces phrases antithétiques :

« Sur la crête suspendue au-dessus, mille années de richesse et de rang. »

« Sur le poteau qui se dresse, dix mille générations de splendeur et de gloire. »

Après que les châssis, destinés à soutenir la crête, eurent été soigneusement mortaisés ensemble, la cérémonie commença. Ping Yong remplit une toute petite tasse avec le Rouge du Lauréat Classique et la posa devant Lou Pan, après en avoir bu quelques gouttes lui-même ; alors il vint à l'extrémité sud de la table et s'agenouilla longtemps sur un tabouret placé devant le saint patron, en inclinant., par intervalles, la tête jusqu'à terre. Il

était vêtu d'un élégant costume marron foncé d' « étoffe gravée ». Cette étoffe est faite de soie tissée à jours, d'un fort joli modèle. Quand sa fabrication est achevée, on l'enduit d'un vernis vert ou marron foncé, qui lui donne une certaine raideur et l'empêche de coller au corps. On porte, sans aucun dessous, l'habit et les pantalons d'étoffe gravée, pendant la grande chaleur. On a ainsi un costume très frais. L'air passe librement à travers les jours, qui, étant opaques, ne donnent aucune indécence au vêtement. Ping Yang accomplit tous les rites avec une grande solennité et quand il se leva, les châssis furent haussés à leur base de granit, étayés et solidement fixés. Une formidable salve de pétards et un violent battement de gongs écarta les mauvais esprits pendant la cérémonie. Le Nid du Sommet, qui était un don de Ping Yong, fut alors fixé sur la crête et l'Herbe favorable, gage de prospérité, aussi bien que le Vert dix mille années, liés par de longs rubans de soie rouge et verte, furent attachés à son milieu. La crête fut hissée en position au moyen de cordes et fut fixée par des chevilles de bois superbement sculptées, qui avaient au moins trois pieds de long. Pendant ce temps, les gongs et les pétards jouaient fidèlement leur rôle. Alors s'ensuivit la partie la plus intéressante de la cérémonie. Une planche fut mise sous la crête et un des jeunes charpentiers y grimpa, puis se plaça juste sous le Nid du Sommet ; on lui remit un plateau décoré en vert, pas en rouge, et rempli de Boulettes garantes de prospérité ; il jeta celles-ci, en chantant, aux quatre points cardinaux. Les Boulettes tombèrent dans la foule en extase qui se précipita pour les ramasser. Quant au jeune homme, vêtu seulement d'une paire de pantalons bleu clair et d'un foulard, il dressait sous les rubans

rouges et verts son corps cuivré qui étincelait au soleil et qui se détachait sur un immense nuage blanc, formant ainsi un tableau extraordinaire. Il chanta alors une longue chanson où il invoqua les Saints Patrons et où il appela sur la maison des prospérités infinies.

\*

Une fois la chanson terminée et les boulettes distribuées, le jeune charpentier descendit et on enleva la planche. A ce moment, Amah, qui me soufflait ce que j'avais à faire, me mit dans la main des petits paquets remplis « d'argent à donner » que je présentai dûment aux différents contremaîtres, lesquels, changeant en sous les dollars d'argent, les distribuèrent à leurs hommes : les charpentiers, les maçons et les sculpteurs sur bois. Il y avait aussi un présent pour « l'homme couleur de mastic » qui avait décoré la crête. Les entrepreneurs et les contremaîtres s'inclinèrent ensuite à plusieurs reprises devant le clair portrait de Lou Pan. Il ne restait plus qu'à prendre congé de l'esprit à son départ ; aussi prépara-t-on une pile d'argent pour l'esprit. L'effigie de Pan fut déposée respectueusement sur cette pile et on y mit le feu. Pendant que les flammes rouges léchaient le petit tas, Ping Yong et ses assistants se tenaient aux quatre coins, en saluant avec énergie, chaque homme se serrant les mains à lui-même selon la coutume chinoise. Nous avions commandé cinq cents Boulettes garantes de prospérité ; toutes n'avaient pas été jetées aux quatre points cardinaux, aussi l'on distribua ce qui restait parmi la foule ; le festin fut transporté ailleurs et consommé plus tard par les ouvriers et nos domestiques ; ce fut la fin de la cérémonie.

\*

Je rentraï lentement dans la Maison-Heureuse-de-l'Oie-Sauvage avec Yo Fei, l'homonyme du héros dont j'ai décrit déjà la biographie. Le présent Yo Fei est un chien Lo-sseou à tête de tigre qui vient du Shantung, la province où Confucius vécut et mourut. Ces chiens furent probablement le prototype du carlin anglais. Ils ont « la gueule plate », les poils courts et la peau très élastique ; ils sont d'une intelligence extraordinaire et sont très prisés des Chinois qui les traitent absolument comme membres de la famille. Ils sont difficiles à trouver et presque impossible à acheter. Il y a plusieurs années, dans une ville du Shantung, je rencontrai un homme misérablement vêtu, qui se promenait dans la rue avec un superbe spécimen de Lo-sseou. Je m'arrêtai et admirai le chien. Voudrait-il le vendre ? Non, le chien n'était pas à vendre. Il semblait impossible de croire qu'une personne évidemment si nécessaire ne fût point tentée par du bon or, bien luisant. J'avoue, à ma honte, que je discutai longuement et que je finis par offrir une somme qui devait paraître fabuleuse. Alors, le paysan qui jusqu'alors s'était montré d'une parfaite réserve et d'une grande politesse, perdit son calme et hurla : « Le chien n'est pas à vendre. » Puis, tournant les talons, il s'éloigna à grands pas dans la rue. Cette histoire s'est passée il y a nombre d'années. J'ai peine, en l'évoquant, à croire que j'aie pu me conduire d'une manière aussi indigne. Je n'ai pas d'excuse. Je puis seulement dire que j'étais encore l'esclave des préjugés occidentaux à l'égard des Chinois. « Oh ! un Chinois vendra n'importe quoi ! » Lorsque le petit Yo Fei me fut donné, j'ai raconté à mon professeur, Monsieur-le-

Cultivateur-de-Bambous, ce triste incident qui fut pour moi une salutaire leçon ; celui-ci remua mélancoliquement la tête et dit :

— Je pense que la Mère-Amante-de-la-Poésie ne comprend pas tout à fait le sentiment que nous, habitants du pays du Milieu, éprouvons à l'égard de nos petits chiens. Un homme qui en a un le laissera dormir sur son oreiller. S'il a un ami qu'il aime, il peut lui donner un jeune chien comme présent. Un petit chien n'est pas une chose que nous aimons acheter ou vendre, bien que naturellement la pauvreté puisse réduire un homme à se départir de ses biens même les plus précieux.

Yo Fei appartenait, dans sa prime jeunesse, à une dame irlandaise, à qui il avait été donné par le directeur d'un hôpital chinois. Elle l'avait baptisé Buster. Ayant entendu dire que je désirais un Lo-sseou, elle m'envoya un mot pour m'aviser qu'étant obligée de quitter la Chine, elle me donnerait son chien qui n'avait encore que quelques mois. J'acceptai l'offre sans voir Buster et attendis patiemment l'instant de son départ. Par une après-midi pluvieuse, comme nous nous promenions sur la grève, je remarquai un horrible roquet qui dévorait des queues de poissons sur le rivage, et j'entendis mon compagnon me dire : « Voici le chien que vous allez avoir. » J'eus un choc ; l'animal était si sale et paraissait tellement abandonné ! Malgré tout, un beau jour il arriva chez nous, comme un hôte fort indiscipliné. Il y eut ensuite des semaines de lutte sur lesquelles nous n'insisterons pas. Buster avait beaucoup de mal à s'adapter à une existence de contrainte. Il sentait en lui l'appel du rivage

## Un miroir chinois

et des queues de poissons. Le bain fut pour lui un supplice, bien que ce lui fût un grand soulagement d'être délivré d'au moins un million de puces. Il tomba malade et fut drogué comme il faut. Son nom fut changé. Il dut porter un petit harnachement avec des grelots afin qu'on pût suivre plus facilement sa trace, lors de ses fréquentes escapades. Tout cela fut très difficile, mais petit à petit son pelage moucheté s'améliora, sa queue, qui n'avait pas été écourtée d'une manière ordinaire, se retroussa en spirale et Yo Fei commença à goûter les splendeurs de la civilisation, que Buster avait trouvées intolérables. Le changement était si remarquable qu'un jour où le petit chien trotta fièrement le long du quai, au son joyeux de ses grelots, le poil luisant d'un éclat doré et la queue triomphante, j'entendis un pêcheur, qui l'avait connu dans le temps où les queues de poissons composaient le menu de ses festins, faire à un autre la remarque suivante : « Comme nous sommes riches ! Tout comme la Grande Vieille Oreille ! » *Ta lao ye* (Grande Vieille Oreille) est le titre respectueux donné aux hauts fonctionnaires.

\*

Si je me suis perdue dans tant de détails au sujet de Yo Fei, c'est parce que mes amis m'ont accusée d'avoir fait construire la Cabane de Verdure pour l'abriter, après notre départ de Chine. En tout cas, les travaux l'intéressent énormément et jusqu'ici il n'a encore mordu aucun des petits apprentis qui semblent édifier la plus grande partie du bâtiment.

Il y a deux groupes d'apprentis, les petits maçons et les petits charpentiers ; leur âge va de huit à quinze ans environ. Amah s'intéresse beaucoup à eux. Elle me dit qu'ils ne reçoivent aucun

## Un miroir chinois

salaire, mais qu'ils sont nourris, habillés et instruits dans leur profession. La période de l'apprentissage varie avec l'âge de l'enfant, mais dure toujours trois ou quatre ans.

Les ouvriers sont payés le premier et le quinze de chaque lune, ou plutôt la veille de ces jours, dans la soirée. Alors, selon Amah, tous « laver, laver, faire paraître beaux ; mettre beaux habits ; partir à la maison ». Les petits apprentis, au contraire, n'ont pas de paye et par conséquent restent où ils sont. Amah dit qu'elle leur a demandé s'ils avaient de l'argent. Ils sont restés silencieux, mais ont tristement fait « non » de la tête ; aussi nous avons décidé de donner à chaque enfant, le jour de paye, une trentaine de sous. Cela leur permettrait d'acheter des œufs de canes enterrés, au goût délicieux, ou quelque autre douceur qui élèverait la monotonie du riz bouilli et du chou quotidiens.

Amah les fait placer en deux rangées, les plus petits devant et les autres derrière ; ensuite, elle et Yo Fei distribuent les sous avec autant de soin que d'impartialité. Aussitôt un groupe de petits garçons, très heureux, groupe qui, je crois bien, grossit chaque quinzaine, s'en va faire des achats au village voisin.

Il est extrêmement intéressant de les regarder travailler. Les petits charpentiers manient des haches aussi longues que leurs bras et les petits maçons portent le mortier, depuis l'auge jusqu'au mur, au moyen de deux petits seaux qui pendent à chaque bout d'un fléau, en équilibre sur leurs épaules. Ils aident aussi le sculpteur qui dessine et modèle les figures de plâtre pour les ornements du toit.

Dans le Kiangsu, les toits, bien qu'ils ne soient pas aussi travaillés et aussi fortement courbés que ceux des provinces du

## Un miroir chinois

Sud, sont cependant plus décorés que ceux de la Chine du nord. J'ai choisi un modèle très typique pour la Cabane de Verdure. Nous n'avons pas de terme architectural pour décrire sa forme. Le toit est profondément courbé au nord et au sud, et à chaque extrémité, au lieu des pignons en usage dans les maisons occidentales, un parapet s'élève en rangs gradués, chaque rang se terminant avec la tête conventionnelle du Faisan d'Amour. De la crête s'élève un large cordon d'ornements ayant au bout *tché wei*, le fameux poisson dont la queue ressemble à une tête de hibou. Lorsque, dit-on, ces monstres à tête de dragon montent des profondeurs et lorsque leurs queues en spirale serrée émergent de la surface de l'eau, immédiatement surgissent de grandes vagues écumeuses et la pluie tombe à torrents. C'est pourquoi on les regarde comme une protection contre le feu. L'ornement central du toit est généralement constitué par des personnages. Dans notre cas, Kouo Tseu-yi, sauveur de la dynastie T'ang, et sa femme sont représentés en train de recevoir des félicitations à l'occasion de l'anniversaire du premier. Des invités chargés de présents approchent de chaque côté d'une route bordée d'arbres. Les plus petits détails de ces groupes, les petits hommes et les petites femmes, les chaises, les tables, les fleurs, etc., sont modelés en bas sur une table et sont mis ensuite à leur place respective ; mais les grands motifs comme le fameux poisson sont modelés, dans une masse de glaise informe, à l'endroit qui leur est assigné. Notre sculpteur s'assied à califourchon sur la crête avec son oiseau chanteur préféré, dont la mignonne cage pendue à côté de lui pendant son travail est soigneusement ombragée sous une étoffe bleue. C'est un véritable artiste à sa manière. Ping Yang le traite avec une

considération infinie. Les Chinois considèrent qu'il est d'une importance capitale de garder en constante bonne humeur les ouvriers et apprentis qui s'occupent de ce genre de travail. La raison en est que, d'après la croyance populaire, ils détiennent en leurs mains un pouvoir remarquable. On me raconta à ce sujet la légende suivante :

Le chef d'un riche clan, nommé Yang, fit construire une vaste *kia* ou maison de famille à Nanking et y installa les membres de toutes les branches de sa famille. Nobles étaient leurs traditions. Les fils passaient les examens de lettres et devenaient fonctionnaires de l'État ; les filles, toujours irréprochables, épousaient des hommes de marque ; ils avaient derrière eux une longue lignée d'ancêtres, qui, tous, avaient été des hommes et des femmes distingués. Peu de temps après leur entrée dans la nouvelle *kia*, un changement subtil se produisit. Les fils, hélas ! s'adonnèrent au jeu et petit à petit dissipèrent le patrimoine. Le temps passa et l'insidieux poison se glissa dans les appartements intérieurs ; le bruit courut que les filles aussi s'étaient mises à jouer. Les plus âgés étaient profondément peinés de cette situation, mais n'y trouvaient point de remède décisif. Finalement, on suggéra qu'on tâcherait de retrouver les ouvriers qui avaient bâti la maison, afin de voir s'ils ne pourraient pas jeter un peu de lumière sur le désastre. Nombre d'années avaient passé depuis les jours de la construction, aussi la tâche était-elle difficile ; mais, à la longue, on découvrit un vieillard qui se souvenait avoir été présent lors de la pose de la crête, et qui, cependant, prétendait ne pouvoir apporter aucun éclaircissement quant à la cause d'un tel malheur. Pourtant, après beaucoup d'insistance, il consentit à essayer de trouver la

clef du mystère, stipulant seulement qu'on devrait le laisser entièrement seul et tranquille pour passer une nuit dans la *kia*. La famille acquiesça aussitôt, et au moment fixé, la Grande Porte se ferma derrière tous les membres du clan. Le vieillard resta seul dans la demeure ; il s'assit sur une grande chaise carrée dans la haute salle de réception et caressa lentement sa longue barbe en pointe. Des chandelles rouges mouraient dans les candélabres d'étain et leur tremblante lumière projetait des ombres sur sa robe bleue, pendant qu'il se remémorait la cérémonie d'antan. Enfin il poussa un faible soupir et s'appuyant sur sa canne, qui était comme celles dont se servent les vieillards, c'est-à-dire un long bâton surmonté d'un pigeon sculpté, il se mit à examiner soigneusement toute la pièce, s'arrêtant de temps à autre pour écouter attentivement. Il passa de salle en salle, de cour en cour, ne relâchant pas son attention un seul instant. Soudain, il tressaillit. Quel bruit avait frappé son oreille ? Tout son corps était tendu dans l'expectative, et sa canne était levée en l'air. Il avait entendu un bruit faible, mais persistant ; c'était, à ne pas s'y méprendre, le son produit par les dés qu'on secoue et qu'on jette sans arrêt. Il suivait maintenant le bruit ; ici c'était plus fort, là c'était plus faible. Les rayons de lune tremblaient au rythme des bambous ; les hauts arbres Wou Tong faisaient entendre le bruissement de leurs larges feuilles ; les fleurs du petit cassier jaune embaumaient l'air de leurs délicates senteurs, lorsque le vieillard arriva enfin dans la première cour, debout sous la lune du huitième mois. A cet endroit, le son persistant était plus fort et plus précis. Il marcha lentement le long de l'allée qui était pavée de cailloux formant par leurs dispositions des dessins étranges et

symboliques, et il s'arrêta sous l'ombre de la Grande Porte elle-même. Évidemment, c'était là le but. Déposant son bâton à terre, il tira dans l'angle du mur un siège de jardin, de forme ronde et son corps se courba deux fois plus sous l'effort. Il grimpa lentement sur le siège et passa sur le mur, en haut, en bas, en avant et en arrière, ses longues mains maigres et transparentes, qui cherchaient soigneusement. Pendant ce temps le bruit de l'ivoire devint plus fort et plus continu. Enfin la surface, polie en apparence, céda à son contact et une grosse brique lui tomba dans la main, faisant apparaître une petite chambre éclairée, pour le moment, aux rayons mourants de la lune. Cette faible lumière révéla ce que le vieillard avait espéré trouver. Des groupes de petits personnages de plâtre, comme ceux dont on se sert pour les scènes historiques qui, en Chine, ornent les murs, étaient assemblés devant des tables minuscules. Quelques-uns jetaient les dés consciencieusement, d'autres manipulaient les dominos, tous tremblaient d'excitation. D'un geste rapide, le vieillard s'empara des petits hommes, tous ensemble et, les retirant avec soin de la cavité, il en fit un petit tas sur le sentier de pierre. Il piétina le tas jusqu'à ce qu'il fût réduit en poussière, et il cacha prudemment celle-ci parmi les arbustes en fleurs. Bien que haletant sous l'effort, il replaça la brique dans son trou et se penchant sur sa canne, retourna en chancelant à la salle de cérémonie ; puis, comme les premiers rayons du soleil d'automne caressaient, au-dessus de la Grande Porte, le poisson dont la queue est comme une tête de hibou, il s'écroula sur son siège.

A partir de ce jour aucun fils ni aucune fille du clan Yang n'ont plus répondu à l'appel séducteur des petits cubes d'ivoire.

J'espère que notre artiste se bornera pour nous aux symboles de la bonne fortune et aux figures de nobles héros. Le plan de la Grande Porte est très beau, et nous discutons maintenant, un par un, les ornements proposés.

### Septième Lune, Quinzième Jour. Fête des Esprits

@

C'est la Fête des Esprits, le jour où l'on doit penser à tous les Esprits solitaires. Le Magistrat Spirituel des Murs et Fossés de la Cité fera sa tournée estivale d'inspection. Le jeune frère de Ping Yong, homme corpulent qui est contremaître chez nous pendant les travaux, a un lien quelconque avec le Temple de la Cité et joue un rôle important dans la cérémonie. Les ouvriers sont partis hier soir après un extra « laver, laver » et aujourd'hui il n'y a sur les lieux que des petits garçons. Amah et Yo Fei leur ont garni la bourse ce matin et nous avons ensuite inspecté le festin préparé pour nos propres Esprits solitaires. L'histoire de ces esprits est assez intéressante. Il y a de nombreuses années, quand nous avons acheté le terrain où se dresse maintenant la Maison-Heureuse-de-l'Oie-Sauvage, le vaste tumulus d'une fosse funèbre en occupait un des coins. Au nord se trouvait une très bonne ferme, habitée par les gardiens et qui avait beaucoup de chambres libres dont se servait la famille à la saison de la Claire Lumière, quand les tombes doivent être balayées. Dans la cour intérieure, ombragée par un immense cassier, était placée la Salle des Ancêtres, grande armoire dorée, remplie de tablettes des esprits, lesquelles dataient de nombreuses générations. Pour

suivre la coutume prescrite, quand nous avons fait l'acquisition de la place, les cercueils furent tirés de la fosse par les vendeurs de la terre, qui étaient les descendants des morts. Cependant, pour une raison inexplicable, ils ne vinrent point chercher les tablettes. Les semaines se changèrent en mois et les tablettes restèrent, ce qui était fort incommode. Nous avions l'intention de convertir la ferme en logements pour les domestiques, mais naturellement, aucun d'eux ne voulait songer une minute à y habiter, puisqu'une salle des ancêtres négligée se trouvait dans la cour. Finalement, dans mon embarras, je consultai le charpentier de Canton. Il fut terriblement choqué de la situation. « Plus mal faire, personne pouvoir ! » dit-il gravement, en secouant la tête. C'était, en vérité, incroyable qu'une famille pût être amenée à un abîme d'insensibilité assez profonde pour abandonner les tablettes sacrées où reposaient les esprits de ses ancêtres. Étant à l'époque très jeune et manquant complètement d'expérience, je suggérai que la décorative salle des ancêtres avec son précieux contenu fût placée intacte dans notre vestibule. L'aspect que prit alors la figure du charpentier de Canton fit plus que n'importe quel torrent de mots, pour illuminer les ténèbres de mon ignorance. Pendant un instant, l'âme chinoise révéla ses profondeurs.

— Jamais pouvoir, fut tout ce qu'il dit.

— Quelle chose pouvoir faire ?, demandai-je en désespoir de cause, pouvoir jeter ?

— Pas pouvoir jeter, fut la réponse laconique.

— Pouvoir brûler ? fis-je encore.

— Brûler ; pouvoir brûler. Beaucoup mieux pas brûler.

J'étais à la fin de mes ressources imaginatives ; nous paraissions être chargés à jamais de générations d'invisibles fantômes. Un sentiment de terreur m'envahit. Finalement, je me renseignai si ce serait convenable, même possible, de bâtir une petite chapelle dans le jardin et d'y mettre les tablettes des esprits.

— Vrai ; voilà manière numéro un !

La figure du charpentier de Canton rayonna de la joie du soulagement. On construisit donc la petite chapelle dans un endroit soigneusement choisi, où les influences « vent et eau » étaient favorables, et depuis ce jour-là, nos domestiques n'ont jamais manqué d'offrir les sacrifices nécessaires aux temps fixés. Il va sans dire que les esprits viendront avec nous au Ts'ao T'ang, lorsque le moment sera venu. Aujourd'hui, un festin spécial fut servi sur une table carrée devant la petite maison. Du poisson, des œufs, du porc, des choux, des poulets, du riz et du vin furent préparés dans les meilleurs plats et les meilleurs bols en notre possession ; des brûle-parfums blancs et bleus, où se consumaient de petits bâtons de bois de santal, s'envolaient de longues boucles de fumée qui répandaient dans l'air une délicieuse senteur, et la flamme pâle des bougies rouges vacillait dans l'éclatant soleil de midi. Les domestiques vinrent, un par un, s'agenouiller sur un paillason, en frappant leurs fronts contre la terre. Un tas étincelant d'argent pour l'esprit fut généreusement préparé dans le but d'être envoyé, par l'intermédiaire du feu, au Monde de l'Ombre et destiné là-bas à nos propres Esprits solitaires.

## Un miroir chinois

Quand la cérémonie fut terminée, la nourriture fut transportée ailleurs et consommée par le personnel. Ceci est conforme aux lois qui se trouvent marquées au Livre des Rites, dans lequel il est formellement ordonné que les offrandes du sacrifice soient consommées avec respect par les sacrificateurs eux-mêmes.

\*

La Septième Lune peut être appelée le Carnaval des Esprits. On prétend que ceux-ci passent entre les deux mondes avec plus de facilité qu'à n'importe quelle autre époque de l'année. Cependant, leur course se termine lorsque la lune est sur son déclin et que règne l'obscurité. Le vingt-neuvième jour de la lune, quand tout est sombre, a lieu la Fête de l'Esprit de la Terre, Ti Tsang Wang. D'après la croyance populaire, ses yeux ne s'ouvrent que ce jour-là et pour que son regard s'arrête sur un monde agréable à voir, on place, devant chaque maison, en longue file, des paquets de petits bâtons d'encens que l'on fait brûler et entre lesquels on met des bougies allumées. Ce sont les enfants qui ont la charge d'établir, au crépuscule, ces lumineuses barricades. Ce furent donc les petits apprentis qui les posèrent devant mon Ts'ao T'ang. A l'encontre des autres cérémonies, celle-ci se passe dans un silence complet, et je n'oublierai jamais la calme douceur de cette nuit d'été, au ciel pailleté d'étoiles qui semblaient se refléter sur la terre en d'innombrables petits points de lumière, d'où s'élevait une fumée exquisement aromatisée.

## Huitième Lune, Quinzième Jour. Fête de la Lune

@

La Fête du Milieu de l'Automne, de la Moisson, ou de la Lune est une des quatre importantes célébrations équinoxiales de l'année. Tous les ouvriers sont absents. Chacun est parti chez lui, parce que le quinzième jour du huitième mois, quand la lune est au maximum de son éclat et que son cercle parfait est un symbole d'unité, on considère comme très important que le mari et la femme soient ensemble. Cette fête est le jour de gala des femmes, mais les hommes prennent une part active aux réjouissances qui battent leur plein dans la soirée. Les cérémonies varient suivant les différentes parties du pays, mais elles ont certains points en commun. Par exemple, tout le monde mange les gâteaux de la lune, d'une exquise rotondité, et qui sont de délicieuses pâtisseries faites de farine mêlée avec des noix et des fruits, et le festin que, dans toute la Chine, les femmes préparent en l'honneur de la lune est toujours composé de fruits et de graines symboliques. Ceux-ci varient considérablement, mais ils sont toujours rattachés à l'idée de mariage et de postérité. Les melons d'eau y figurent, parce qu'ils ont quantité de graines, et que les graines suggèrent toujours des fils ; parce qu'ils sont verts et que le vert est la couleur de la jeunesse ; et parce qu'ils sont ronds et que la forme ronde signifie un tout parfait, ce qui doit être le cas pour mari et femme. On offre aussi une racine de lotus, couleur de jade blanc, parce que ses fibres étant d'une remarquable ténacité, on la regarde comme un emblème de constance. Les châtaignes d'eau ne manquent jamais au festin. Leur couleur rouge évoque

## Un miroir chinois

le bonheur ; leur habitude de pousser sous l'eau, une purification de tout le mal, et leur forme, une paire harmonieuse. Bref, tout ce qui est un symbole d'unité, de bonheur et de postérité s'étale sur la table du festin, à côté des gâteaux de la lune. Ceux-ci sont parfois au nombre de treize, de différentes grandeurs et dressés en pyramide ; ils suggèrent un cercle de bonheur pour chaque mois de l'année. Des branches de l'*olea fragrans* forment la populaire décoration, universellement employée. L'arbre est à cette époque de l'année en plein épanouissement et la délicieuse odeur des mignonnes fleurs jaunes pénètre dans chaque coin de la maison. Le plus parfait spécimen de cet arbre croît, dit-on, dans la lune, et celui qui en casse net une brindille est certain d'être reçu aux examens supérieurs des lettres. D'après une légende du huitième siècle, un certain sorcier, nommé Wou Kang, commit une faute quelconque envers les pouvoirs supérieurs et fut condamné à abattre cet arbre merveilleux qui a quinze cents pieds de haut. Il est perpétuellement engagé dans sa tâche désespérée, car chaque coup de sa hache fait seulement une incision qui se referme instantanément, dès que l'outil est enlevé.

Un crapaud à trois pattes est aussi supposé résider dans la lune. Cet animal fut autrefois une belle dame nommée Tch'ang Ngo, femme du célèbre archer Hou I, qui fut assez fort pour abattre et détruire un monstre qui dévorait, en se courbant, le globe de la nuit. C'était un favori de l'Impératrice Mère de l'Ouest qui tient sa cour dans les montagnes de l'Asie Centrale et qui lui envoya, comme marque de sa faveur, une plante d'immortalité. Tch'ang Ngo vola la plante et s'enfuit avec elle dans la lune, où elle fut changée en crapaud à trois pattes. Un

## Un miroir chinois

lapin est un autre des habitants légendaires du grand luminaire Yin. Il passe une existence utile à broyer dans un immense mortier les drogues de l'immortalité. Dans le Nord, on vend à cette saison, dans les rues, de charmants petits lapins d'argile, mais je n'en ai point vu dans la vallée du Yangtze. Les Chinois et les Japonais croient que tous les animaux de la famille des lièvres engendrent leurs petits simplement en regardant la lune, et l'art décoratif les représente souvent les yeux fixés sur le disque lumineux.

Un membre très important de la population lunaire est le Vieillard qui préside à tous les mariages terrestres. Mayers raconte l'histoire suivante dans son fascinant magasin de légendes, *The Chinese Reader's Manual* :

Wei Kou était le héros d'une légende, qui fleurissait sous la dynastie T'ang. Passant un jour dans la ville de Song Tch'eng, il vit, assis au clair de lune, un vieillard occupé à tourner les feuilles d'un livre et qui, en réponse à sa question, lui dit que ce volume contenait les destinées matrimoniales de toute l'humanité. Tirant de sa besace une corde rouge, le vieillard dit :

— Avec cette corde j'attache ensemble les pieds du mari et de la femme. Bien que nés dans des maisons hostiles ou dans des pays profondément éloignés, leur destinée finit inévitablement par s'accomplir. Votre épouse, je vous dirai, est la fille d'une vieille femme nommée Tch'en, qui vend des légumes dans la boutique que voilà.

Ayant entendu ces paroles Wei Kou s'en fut, le lendemain, à la boutique et vit la femme, qui portait dans ses bras un enfant,

## Un miroir chinois

fort laid, âgé de deux ans. Il paya secrètement un assassin pour tuer l'enfant, et cet homme, comme c'était convenu, frappa le bébé, mais manqua son coup qui ne laissa qu'une cicatrice sur le sourcil. Quatorze ans plus tard, Wei hou devint le mari d'une jolie jeune fille et après le mariage il remarqua qu'elle portait une mouche sur le sourcil. Après s'être renseigné, il découvrit qu'elle était exactement la même personne dont l'union avec lui avait été prédite. Cette légende, qui date de la dynastie T'ang, est probablement la première forme vivante donnée à la croyance chinoise d'après laquelle il existe un lien invisible (symbolisé par la corde rouge) entre les époux, comme il est dit dans cet adage : « Les mariages sont faits dans le ciel et les chaînes du destin sont forgées dans la lune. »

\*

L'adoration de la Mesure du Nord, comme les Chinois appellent notre constellation de la Grande Ourse, prend place également à la Fête du Milieu de l'Automne. On prétend que le Saint Patron de la Littérature habite une des étoiles de la constellation. Suivant une des nombreuses légendes qui ont trait à ce sujet, c'était un étudiant des plus brillants, mais atrocement défiguré. L'Empereur avait coutume de remettre, de sa main propre, une rose d'or, à l'étudiant qui obtenait le premier rang à l'examen triennal. Ce fut le cas pour l'étudiant en question, mais le Fils du Ciel fut si terrifié par sa prodigieuse laideur qu'il garda la rose ; alors l'infortuné quitta immédiatement le salon impérial et se jeta dans la rivière. Il ne se noya point, cependant, car un monstre marin, qui nageait dans les parages, l'amena à la surface et lui sauva la vie. Il monta ensuite au ciel et prit en

main le contrôle des « littérateurs » terrestres. On le représente sous une forme conventionnelle, tenant de la main droite son pinceau à écrire et de la main gauche une mesure de superficie ; une de ses jambes est levée en l'air et il a la tête d'un démon. On le désigne généralement sous le nom de l'Étoile de la Littérature. Sa figure est naturellement très populaire parmi les hommes de lettres, qui aiment à garder dans leur cabinet de travail une petite statue ou un portrait peint de leur Saint Patron.

### Neuvième Lune, Neuvième Jour. Fête des Nombres Impairs Répétés

@

Encore une autre cérémonie ! Il est extraordinaire que la maison se construise aussi vite. La maçonnerie et les murs sont terminés ; le toit est paré de ses tuiles ; les ornements sont en place ; il ne reste plus que les menuisiers qui mettent la dernière main à l'intérieur.

La Fête d'aujourd'hui est connue sous le nom de Tch'ong Yang (Nombres Impairs Répétés). Les numéros impairs appartiennent au principe de Yang. Les numéros pairs au principe de Yin. Un Yang fait deux Yin ; Yang plus Yin fait trois et, pour les Chinois, tout dérive de cette combinaison. Trois est donc en lui-même un symbole d'intégration. Par une déduction logique, trois fois trois est devenu l'emblème de la perfection, l'extrémité de Yang. Il y a neuf divisions dans la sphère céleste, neuf degrés reconnus de

## Un miroir chinois

parenté mâle et le mot « neuf » lui-même est un synonyme de perfection ou de rang suprême.

La fête consiste à servir, devant Lou Pan, un petit festin accompagné des rites habituels.

\*

Les autres célébrations ont pris place dans la cour, mais aujourd'hui, pour la première fois, nous nous sommes rassemblés dans la salle de réception. On peut enfin persuader le petit garçon de Ping Yong, enfant dorloté, s'il en fut, à poser devant mon objectif. Il trotte du matin au soir, coiffé de son chapeau rouge, mais disparaît, comme par enchantement, sitôt qu'il est question de photographier. Aujourd'hui, cependant, l'instinct de la masse prit le dessus et il joignit le groupe à la table de Lou Pan.

Une des plus curieuses manifestations de la vie sociale en Chine est la manière d'élever les enfants. Les Occidentaux ont une ferme croyance dans la discipline. « Fais comme je dis, pas comme je fais », disent trop souvent les parents européens. Pour les Chinois, cela semble le comble de l'absurdité. Leur système social est bâti sur les piliers de l'exemple et jusqu'au moment où l'enfant est assez âgé pour apprécier ce dernier, on ne l'ennuiera pas avec des ordres incessants. Il fait ce qu'il veut, comme il veut ; en un mot, il est honteusement gâté. Je n'ai jamais exactement pu saisir la cause du changement, mais il est un fait absolu, c'est qu'après un certain âge l'enfant gâté, garçon ou fille, devient un modèle de piété filiale et que, jusqu'au moment où les parents vénérés vont reposer dans le cimetière

de la famille, il prête une oreille attentive à chacune de leurs paroles et s'efforce de réaliser leurs moindres désirs.

Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous ne peut pas comprendre pourquoi je suis intriguée. A son avis, un enfant a une impulsion naturelle à désobéir à un ordre et une impulsion également naturelle à imiter ses aînés ; pour lui, la question d'éducation est simplicité même, si l'on prend garde à ces impulsions en temps opportun.

Le fils de Ping Yong a environ cinq ans et sera bientôt envoyé, je suppose, dans une école pour petits enfants. Autrefois, son éducation aurait commencé à sept ans avec le livre canonique des *Trois caractères*, un manuel élémentaire de connaissances en trois cent cinquante vers aux rimes alternées, de trois caractères chacun et que les enfants chinois apprennent par cœur. L'auteur de ce livre, dont le professeur Giles a fait une magnifique traduction, est un certain Wang Yin-lin qui vécut de 1223 à 1296. Le texte commence ainsi :

« Les hommes à leur naissance sont naturellement bons.

Leurs natures se ressemblent beaucoup, leurs habitudes deviennent profondément différentes.

Si, par malheur, il n'a pas d'instruction, la nature se détériore. La bonne manière d'instruire est d'attacher une importance capitale à la minutie.

Après plusieurs exemples de personnages qui, par l'exercice de la minutie, sont devenus fameux, le texte continue :

« Nourrir sans instruction est la faute du père.

## Un miroir chinois

Instruire sans sévérité est la paresse du professeur.

Si l'enfant n'apprend pas, ce n'est pas normal.

S'il n'apprend pas quand il est jeune, que sera-t-il, une fois devenu vieux ?

Viennent ensuite les conseils de piété filiale et d'amour paternel, puis l'instruction pratique :

« Les Trois Forces sont le Ciel, la Terre et l'Homme.

Les Trois Lumières sont le Soleil, la Lune et les Étoiles.

Il y est question aussi des points cardinaux, des cinq éléments, l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre ; des cinq vertus, des six céréales que l'homme mange et des six animaux qu'il utilise, et des sept passions, la joie, la colère, la pitié, la peur, l'amour, la haine et le désir. On y parle également des obligations de parenté ; on y donne un aperçu des livres qui sont à la base de l'éducation et un résumé en vers de l'histoire, depuis les temps légendaires qui datent de trois mille ans avant notre ère jusqu'à l'époque où le livre a été composé.

Wang Yin-lin aborde ensuite la Biographie qu'il considère comme très importante et il étudie la vie des grands savants, qui, malgré leur pauvreté, se sont élevés, grâce à leur persévérance, jusqu'aux hautes positions de l'État. L'un d'eux, qui n'avait pas les moyens d'acheter une bougie, étudiait à la lumière de la lune reflétée sur la neige ; un autre, qui se trouvait dans le même cas, attachait des lucioles à côté de son livre ; un porcher, qui ne pouvait acheter des livres, grattait, à l'âge de cinquante ans, des tablettes de bambou pour copier des textes d'histoire.

## Un miroir chinois

Le livre se termine enfin de la manière suivante :

« Les hommes lèguent à leurs enfants des coffrets  
d'or ;

Je vous ai seulement donné à vous, enfants, le savoir  
de ce seul livre.

L'assiduité a sa récompense ; le jeu n'a pas  
d'avantages.

Oh ! soyez sur vos gardes et déployez votre force.

Dans tout le livre, il n'y a pas une seule allusion aux prouesses militaires ni aux héros conquérants ; aucun général victorieux, aucun vaillant guerrier n'y sont mentionnés. Donner les principes d'une bonne instruction et les règles d'une bonne conduite : voilà le but sincère que se propose le livre des *Trois caractères*.

Les méthodes modernes peuvent avoir plus de charme, mais je me demande si l'empreinte morale qu'elles laissent est aussi durable que celle du vieux système.

\*

Maintenant que les ouvriers sont occupés à l'intérieur de la maison, nous avons pu travailler dans les cours. Bien que celles-ci soient très petites, on peut y assembler, grâce à un judicieux arrangement, les éléments essentiels des jardins chinois.

D'abord, il y a l'écran des esprits. Ainsi que je l'ai déjà dit, il faut se garder des mauvaises influences ; or, comme il est très difficile, sinon impossible pour ces influences de faire un détour, il suffit simplement de placer un écran, soit juste devant, soit juste derrière la grande porte. Comme le conseil municipal ne

## Un miroir chinois

délivrerait jamais un permis pour l'érection d'un écran d'esprit au milieu d'une route publique, le nôtre est placé dans la cour. J'ai eu la chance de trouver de superbes rochers, creusés par l'eau et de forme fantastique. On les empile en petits monticules de pierre, à la manière chinoise et on a engagé un vieillard qui est spécialiste en la matière. Il a soigneusement considéré la position dans tous les détails et a ensuite dirigé les ouvriers. Comme il est très vieux, il a amené un aide, qui se tient derrière lui et transmet ses ordres, pendant que lui-même tire des bouffées de sa petite pipe, en pensant profondément. Ni l'un ni l'autre n'ont garde de toucher une seule pierre ; ils se contentent d'être le cerveau directeur de cette opération.

Le Mur Est de la cour principale est nécessairement arrondi, car il se trouve au milieu d'un carrefour municipal ; aussi l'a-t-on surmonté d'un dragon roulé sur lui-même. Les courbes sinueuses de son corps suggèrent les collines, sa queue balaye la grande porte et sa noble tête protège les maisons. Entre ses lèvres repose cette mystérieuse balle de signification inconnue que je décris plus loin. Dans la courbe du mur, nous avons bâti une montagne, surmontée d'un splendide conifère et couverte d'azalées et d'autres arbustes en fleurs. Un minuscule sentier conduit au sommet, où se dresse une chapelle bâtie de rocs rugueux et dédiée à l'esprit des collines. Dans une pareille chapelle, une statue serait déplacée, aussi Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous a-t-il écrit le seul mot « esprit » sur une pierre curieuse qu'il a mise ensuite dans le petit temple.

## Un miroir chinois

Je me suis servie de quelques souches et de quelques vieux troncs d'arbres pittoresques pour donner à l'endroit un air d'antiquité.

Comme j'en traînais un à sa place, j'entendis un ouvrier dire à son camarade : « Ngai-ya, c'est un dragon ! »

Des pruniers, des sapins et des bambous, les « trois amis qui ne craignent pas le froid de l'hiver », sont groupés autour de l'écran de l'esprit ; une chute d'eau tombe en cascade par-dessus des rochers et se perd dans un petit étang ; le tronc d'un arbre fossile forme un haut pic à son côté et les plantes groupées du « Vert Dix Mille Années » font un épais tapis à ses pieds. Des morceaux de tuile cassée, verts, mauves et bleu-turquoise représentent le site d'un ancien palais dans le désert. J'ai ramassé ces débris un jour que je me promenais dans cette triste solitude qu'est aujourd'hui le Yuan Ming Yuan ou le Clair Jardin Rond. Celui-ci fut autrefois le magnifique palais d'été des Souverains Mandchous et fut détruit par les commandants des armées alliés, en guise de représailles, à la fin de la guerre de l'Arrow, en 1860.

\*

A l'ouest de l'écran des esprits, entre celui-ci et l'allée de gravier, restait un espace vide, et un matin, Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous dit :

- La-Mère-Amante-de-la-Poésie, qu'a-t-elle l'intention de mettre ici ?
- Je ne sais pas, répondis-je, que conseillez-vous ?
- Un sapin, fut la prompte réponse.

## Un miroir chinois

— Un sapin, demandai-je, ne serait-ce pas trop grand ?  
Cependant, si vous pensez que c'est bien, nous en trouverons un.

Nous cherchâmes donc un arbre dans le vieux jardin et je découvris enfin un joli spécimen qui semblait tout à fait approprié ; mais je n'oublierai jamais l'expression que prit le visage de mon professeur, lorsque je le lui désignai, une expression mêlée de pitié et de patience résignée. Il parla doucement et paisiblement comme à un enfant :

— Je ne veux pas dire un arbre comme celui-là, Mère-Amante-de-la-Poésie, pas un arbre joli comme une belle jeune fille. Quelle figure ferait un tel arbre à côté des troncs de votre forêt et près des tuiles cassées de votre vieux palais. Non, je veux dire un vieil arbre, un arbre recourbé, un arbre comme un prêtre Bouddhiste ou Tâoïste. »

Avec quelque difficulté, nous en trouvâmes un à son goût. C'était un arbre très noueux et très dénudé, mais mon professeur passa toute une matinée à donner des ordres au petit jardinier, qui le rognait sans pitié, pour lui donner le plus possible l'aspect d'un antique vieillard.

Il est très difficile pour un Occidental de pénétrer la subtilité d'une imagination orientale.

\*

La cour est gardée par deux lions de pierre, lions Lamaïques, ou chiens de Fo. Le mâle, qui représente le principe de Yang, est placé à l'est et la femelle, qui représente le principe de Yin, est

placée à l'ouest. On ne trouve pas de lions en Chine et leur usage dans la religion et dans l'art vient de l'Asie centrale. D'après le livre passionnant de Collier sur les *Chiens de la Chine et du Japon*, les attributs de gardien qu'on prête au lion ont pris naissance dans les incidents de la vie de Bouddha, racontée par le moine Pao Tch'eng :

« Devadatta tourna le cœur du roi Ajatasatru contre Bouddha et le persuada de venir dans sa ville, afin de l'écraser, lui et ses disciples, sous les pieds d'éléphants enivrés. Le jour suivant, à l'heure de la viande, Bouddha et ses arhats entrèrent dans la ville. Aussitôt, une troupe d'éléphants qu'on avait grisés de vin, se précipita sur eux avec des barrits farouches, renversant murs et maisons. Les arhats se mirent à l'abri en s'élevant dans l'air. Anandha, qui seul était resté avec Bouddha, étendit une main dont les doigts se changèrent en cinq lions, lesquels se mirent à pousser des rugissements qui ébranlèrent ciel et terre. Les éléphants se prosternèrent, remplis de terreur, manifestant leur repentir en répandant des larmes.

Les chiens de Fo, avec leur joyeux sourire, sont d'un usage tellement courant en Chine qu'on ne voit plus leur étrangetés et qu'on les regarde avec une affectueuse intimité. J'adore, pour ma part, ceux qui gardent le Ts'ao T'ang.

\*

Une porte ovale conduit de ma cour principale à un bosquet de bambous où notre tablette d'esprits familiale a trouvé un

asile. Je voulais la porte complètement ronde, une porte comme une lune, à vrai dire, mais il y a eu un malentendu à ce sujet, et je dois me contenter d'une porte ovale. Peut-être est-ce pour le mieux. Le Ciel ne tolère pas la perfection. Les Chinois disent que si une maison contient quelque chose d'absolument complet, comme toute la série de l'almanach pendant un cycle de soixante années, série à laquelle il ne manquerait pas un seul volume, ou bien une collection entière de monnaies anciennes, sans une seule lacune, cette maison sera alors sûrement détruite par la volonté du Ciel. Le cas n'est pas tout à fait identique, mais je ne puis m'empêcher de croire que la porte de mon rêve aurait pu être un danger.

Le bosquet de bambous est tout à fait sauvage ; on croirait se trouver au flanc d'une montagne, peuplée seulement par les esprits des morts. A côté de la chapelle où repose la tablette d'esprits, il y a une dalle de pierre élevée à l'Impératrice de la Terre, — la Terre, comme je l'ai déjà dit, appartient au principe féminin dans la Nature, — et aussi une paire de béliers de pierre qui provient de la tombe de quelque dignitaire Ming. Deux remblais de terre, couverts d'herbe et de fleurs sauvages, représentent les tombes qu'il serait naturel de trouver dans un pareil lieu.

Une autre porte ovale, que je voulais aussi de forme ronde, conduit dans une seconde cour sur laquelle donnent les chambres à coucher et où l'on a planté beaucoup d'arbustes en fleurs et quelques beaux arbres. Un vieux frêne pleureur se dresse dans un coin et un *olea fragrans* dans un autre. Un des aspects les plus charmants et les plus caractéristiques d'un

cottage du Kiangsu vient de l'arrangement de la pente nord du toit. La portion centrale en est plus courte que le reste ; c'est-à-dire qu'elle s'arrête à 4 ou 5 pieds du mur extérieur. On construit une cloison intérieure pour clôturer la chambre qui aboutit dans cet endroit, lequel reste découvert, formant ainsi un petit puits de Ciel. Des arbres y sont plantés. Un groupe de « bambous du Ciel » ou *nandina domestica* y est disposé de telle manière qu'on peut le voir de la salle de réception ; des *magnolia conspicua* les dominent, dressant leurs couronnes à travers l'ouverture et faisant éclater leurs fleurs d'un blanc de jade contre les tuiles grises du toit.

Les Chinois considèrent qu'il est important de garder dans un endroit approprié un mur tout blanc, prêt à être décoré par ses amis. Un artiste peut alors y broser un paysage ou un calligraphe peut y faire écrire un poème. Sur mon mur blanc s'étalent des tablettes d'ardoise où sont gravés des écrits de Yo Fei. Il y a deux de ces derniers. L'un est un fac-simile de sa calligraphie. Les mots qu'il traça sont les suivants :

« Les Lettres sont la gloire de l'État.

Les Odes et le Livre des Rites circulent dans chaque maison.

L'autre est une transcription, faite par Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous, du poème que Yo Fei composa, en proie au désespoir que lui causa l'opposition de la cour. Pauvre Yo Fei ! Sa vie finit en tragédie, mais sa mémoire servit de vivante inspiration à ceux de ses compatriotes progressifs et réfléchis qui furent les promoteurs de la révolution de 1911. Il

## Un miroir chinois

est aujourd'hui honoré dans les écoles, comme le prototype de la loyauté et du patriotisme.

\*

La troisième cour est réservée aux domestiques, qui plantent ce qu'ils veulent autour du magnifique *paulownia* dont les fleurs pourpres s'épanouissent juste au milieu de l'endroit. La chambre du Boy numéro un et celle d'Amah, la salles à manger du personnel et les deux cuisines sont groupées sur les quatre côtés.

Je pense toujours que la pièce qui sert de cuisine aux Chinois est un des coins les plus intéressants de la maison. Un poêle chinois est, par lui-même, très pittoresque. Fait de briques de plâtre, il est gaiement décoré de fleurs, de paysages ou de scènes historiques, peints à main levée sur sa surface blanche. Le devant est solide et le feu vient de derrière ; d'énormes bassines de fer enfoncées dans le haut du poêle servent à faire bouillir le riz. Sur le devant de la cheminée, juste au milieu, se dresse, toujours face au midi, une petite niche, où repose un portrait de Ts'ao Kiun, Seigneur du Poêle, que les Occidentaux désignent généralement sous le nom de Dieu de la Cuisine. Cinq jours avant le nouvel an, le portrait de Ts'ao Kiun est placé sur une chaise officielle en papier, de couleur verte ; on l'envoie, au moyen du feu, à la cour de Yu Houang, l'Empereur de Jade. Ce voyage lui permet de faire son rapport annuel sur les actes du personnel, dont il est supposé être le surveillant. On place devant lui des chandelles pour éclairer sa route, un peu de nourriture pour le voyage et une feuille de papier rouge avec une inscription propice telle que : « Puisse un vent favorable

accompagner votre chemin » ; puis, juste avant le départ, on enduit ses lèvres d'une substance gluante et sucrée, afin de bien s'assurer que le rapport qui sortira de sa bouche soit tout de miel. Pendant les cinq jours de son absence, on peut avoir la douce sensation qu'aucune surveillance n'est exercée sur la moindre action ; mais avant l'aube du premier de l'an, on doit le réinstaller afin qu'il soit prêt à reprendre le fardeau de ses devoirs pour l'année qui vient.

L'usage du portrait de Ts'ao Kiun est universel. Je ne crois pas qu'une seule cuisine de Chine en soit dépourvue ; mais, dans notre quatrième cour, se trouve placée, dans un petit temple, une Impératrice du Ciel et cela est tout à fait extraordinaire. Voici la raison de cette présence. Un jour, à mon retour d'Europe, je vis qu'on avait fait présent à Amah, qui adore les pèlerinages et les cérémonies religieuses, d'une petite statue de l'Impératrice du Ciel. Le prêtre qui la lui donna lui dit qu'elle avait été miraculeusement sauvée d'un naufrage et que ses qualités spirituelles étaient des plus efficaces. Bref, je trouvai que le salon des domestiques, construit et meublé avec le plus grand soin, avait été converti en un temple à l'usage de l'Impératrice. J'étais assez embarrassée. D'abord, il me semblait fâcheux que tout le personnel fût privé de son salon, non point qu'il y attachât la moindre importance, car le sens que nous attribuons au mot « confort » n'existe pas dans la conception chinoise ; ensuite, des foules de gens d'alentour commençaient à faire de notre maison un lieu de pèlerinage. A mon humble avis, une Impératrice du Ciel, au milieu de nous, ne me semblait pas absolument désirable. Malgré tout, elle resta et, par la suite, je rencontrai souvent des femmes au regard douloureux qui se

## Un miroir chinois

dirigeaient vers la maison. Elles portaient de l'argent pour l'esprit et des paquets d'encens, car elles venaient demander une intervention pour un enfant, un parent ou un mari malade. Le petit temple, qui avait été très nu, se remplit d'objets.

Des *ex-voto* embellissaient ses murs et j'entendis raconter les nombreuses guérisons attribuées au pouvoir de la petite dame, qui se tenait, revêtue de soie verte, derrière les rideaux d'un Palais du Ciel. La femme d'un détective municipal, lequel exerçait ses fonctions au bureau de police voisin, obtint la guérison de son petit garçon, après qu'elle eut suivi les conseils de l'Impératrice du Ciel ; elle offrit une exquise tapisserie jaune, magnifiquement brodée de caractères noirs. Un soir, Amah parut assez bouleversée et me raconta l'histoire suivante. Une vieille femme était arrivée de la ville chinoise qui se trouve à 8 kilomètres de notre maison. Personne chez nous ne l'avait vue auparavant, mais bien entendu les domestiques la reçurent fort poliment et écoutèrent son récit avec grand intérêt. Elle avait eu un rêve et, dans ce rêve, l'Impératrice du Ciel lui était apparue et lui avait dit :

— Au nord-ouest, dans la maison d'étrangers, j'ai une chapelle qui est très jolie et je suis très contente. Il y a, cependant, une chose qui me manque. Mon rang me donne droit à un manteau de satin jaune doublé de rose et le seul que j'aie est vert.

La vieille femme demanda à l'Impératrice de quelle taille le manteau devait être et elle reçut une réponse avant son réveil. Le matin suivant, elle s'empressa d'acheter le satin jaune et la doublure rose et elle fit le manteau. Quand elle eût fini, elle partit dans la direction du nord-ouest pour trouver la chapelle.

## Un miroir chinois

Au crépuscule, elle entra, pour s'enquérir, dans la boutique d'un marchand de riz, près de notre maison, et celui-ci la dirigea chez nous. Amah s'arrêta à ce point de son récit, me regarda tranquillement pendant un certain temps, et dit alors :

— Ce manteau pas trop grand ; pas trop petit ; va très bien. Qu'en pense Maîtresse ?

Je n'avais pas de réponse à sa question. A partir de ce jour, l'Impératrice du Ciel porta un manteau parfaitement ajusté, en satin jaune avec une doublure rose.

Quand on fit le plan de la Cabane de Verdure, on suggéra toutes sortes d'endroits où mettre la statue, mais finalement Ping Yong offrit de bâtir un petit temple pour son usage et celui-ci se dresse maintenant dans la quatrième et dernière cour.

\*

Le Ts'ao T'ang, à l'intérieur, montre inévitablement l'influence occidentale. Certaines douceurs telles que le chauffage central, l'électricité et l'eau courante, ne sont pas les caractéristiques d'un cottage du Kiangsu, pas plus que les planchers de bois, les fauteuils et les moelleux sofas. Le confort physique, tel que l'envisagent les Chinois, est toujours d'un grand intérêt pour moi. Une maison chinoise dont l'agencement a pu coûter des sommes énormes, nous paraît misérablement froide et dénuée de tout confort ; quant aux maisons des pauvres, elles sont d'une effroyable sordidité. Quel effet peuvent avoir sur l'esprit des hommes les mots écrits, dont l'usage est universel ? Au-dessus de la porte d'entrée d'un affreux groupe de bâtiments, on peut lire : « Hameau de Dix Mille Joies » et bien qu'aucune de

ces dix mille joies ne puisse être visible, bien que les habitants puissent être totalement incapables de lire les caractères, je ne puis m'empêcher de penser que psychologiquement ces mots écrits ont de l'influence. En tout cas, les Chinois les considèrent comme extrêmement importants, et une maison dépourvue de *touei tseu* ou « phrases parallèles » est classée comme totalement négligeable.

Les phrases parallèles sont de trois sortes. Celles où deux idées synonymes sont exprimées ; celles où les idées sont antithétiques ; et troisièmement celles où la correspondance est simplement grammaticale, c'est-à-dire où un nom est placé par opposition à un nom, un verbe à un verbe et ainsi de suite.

Monsieur-le-Cultivateur-de-bambous a écrit les *touei tseu* pour notre maison et chaque paire est censée s'adapter à la position pour laquelle elle a été composée. A la Grande Porte, on lit :

*Les grands et les nobles sont comme un nid de fourmis.  
Au clair de la lune et dans les douces brises, ils jouissent de la  
musique et du vin.*

La première cour est honorée de deux paires de phrases :

*Le soleil bouge. Les ombres de bambous envahissent l'échiquier.  
Le vent souffle. Les Fleurs des Sapins tremblent sur la robe d'un  
invité.*

Et :

*Dans l'eau chauffée par le soleil, le poisson saute sans arrêt.  
Dans la cour paisible, les oiseaux viennent de leur plein gré.*

## Un miroir chinois

Les caractères sont sculptés sur d'étroits panneaux de bois et, on peut les accrocher comme des tableaux. Sur ceux qui pendent au mur de mon cabinet de travail, nous lisons :

*A cause de la lune, je brise la fenêtre de papier.*

*Il n'y a pas de vent, les pins seuls murmurent.*

Dans la seconde cour, la légende est celle-ci :

*Parce que nous contemplons les fleurs, le vin est chauffé.*

*Les poèmes, quand ils sont finis, sont écrits sur l'écorce des arbres.*

Et dans ma chambre à coucher, la paix est suggérée par les lignes suivantes :

*La lune est haute ; les fleurs sont baignées dans la rosée.*

*A la fenêtre, il fait frais ; des bambous, un petit vent s'élance.*

\*

Les fenêtres sont souvent faites de papier, spécialement dans le climat sec du Nord, mais dans le Kiangsu et dans le Sud, la nacre est très populaire. Elle est, sans contredit, plus durable et beaucoup plus jolie. On joint habilement les uns aux autres les intérieurs nacrés de coquilles de moules et on encadre le tout avec des baguettes de bambou, qui s'adaptent, tout comme des vitres, au châssis des fenêtres. La lumière, en passant à travers cette substance à demi opaque, acquiert une exquise qualité, que n'ont pas les matières plus transparentes. Une invention moderne et pratique, que nous avons adoptée, consiste à enchâsser un petit carré de verre à la hauteur des yeux, pour rendre visible le monde extérieur. Les Chinois et les Japonais sont tous deux maîtres dans l'art de diffuser la lumière ; aussi

## Un miroir chinois

les motifs des ornements de bois sont-ils toujours magnifiques, comme ceux qui sont contre les murs blancs de la salle de réception. Il n'y a pas de plafonds dans la maison, ce qui permet de voir toute la charpente et ce qui donne, grâce à la hauteur, une impression de grandeur et de légèreté.

Notre nom de salle, sculpté sur la section transversale d'une vieille racine, est pendu en haut de la pièce centrale. Les noms de salle sont particulièrement une institution chinoise et leur choix est généralement déterminé par quelques allusions littéraires ou par un jeu de mots. Par exemple, si on rencontre une personne portant une lanterne où sont inscrits les caractères signifiant Cinq Saules, on sait instantanément que son nom est T'ao, parce que T'ao Ts'ien, un fameux poète du quatrième siècle, a planté cinq saules devant sa maison et a toujours été connu sous le nom de « Maître aux Cinq Saules ».

Si, d'autre part, on lit sur la lanterne Quatre Savoirs, il va de soi que le nom est Yang, par allusion à un certain fonctionnaire nommé Yang Tchen, qui mourut en 1240. Un inférieur voulut, un jour, lui offrir de l'argent, mais il refusa de l'accepter. Son subordonné fit entendre que la nuit était tombée, que l'obscurité régnait et que : « Personne ne saurait. »

— Ne saurait ? dit Yan Tchen ; le Ciel saurait, la Terre saurait, vous sauriez et je saurais !

Depuis, le nom inscrit dans la salle ancestrale de la famille de Yang est Quatre Savoirs. Comme notre nom est Ngai, ce qui veut dire Amour, mon professeur a choisi *Jen Houei*, Miséricorde et Sympathie, comme étant les caractères propres à suggérer les qualités que nous devons nécessairement témoigner. Il a

## Un miroir chinois

écrit les idéogrammes en ancienne écriture, se servant des marques sur les racines pour quelques-uns des bâtons.

Il est difficile de conserver à un intérieur, en Chine, son aspect purement autochtone, lorsqu'on doit introduire ce confort occidental dont j'ai déjà parlé. Les cheminées, par exemple, sont complètement exotiques pour un cottage du Kiangsu. J'ai essayé de mitiger ce mal délicieux en encadrant les nôtres dans un cercle rond et plat. Les lampes ont été habilement dissimulées par l'électricien dans de vieux accessoires chinois. Il y a de jolis candélabres et des corbeilles de fer noir qui pendent comme des lustres ; celles-ci servaient autrefois à contenir des fleurs et des bougies. De toutes les lampes tombent des glands de soie claire, jaune, verte, pourpre et écarlate, dont les couleurs se marient adorablement. Au-dessus de l'âtre en forme de lune et sur le devant de l'interminable cheminée est accroché, dans un cadre étroit de bois noir, le tableau des *Faisans de l'Amour*. C'est une de ces reproductions à l'encre qui sont une grande spécialité des Chinois et qui sont immensément populaires. On les obtient par des procédés qu'il serait trop long de décrire ici. Quelques chaises et tables chinoises, une paire de bibliothèques en laqué noir et or achèvent de donner du caractère à la salle de réception. Des cailloux clairs sont disposés dans un bol d'eau. Les Chinois les appellent « Pierres-qui-rafraîchissent-l'œil », car ils reposent, dit-on, les yeux fatigués des étudiants. Ces cailloux sont purement chinois ainsi que le manche en bambou du pinceau à écrire, un autre de mes trésors. Il est fait d'une tige de bambou, sectionnée, d'un diamètre d'au moins 10 centimètres, et il est très finement sculpté. Sur un côté, est représentée une délicieuse petite scène rustique et sur l'autre un

## Un miroir chinois

poème est écrit, suivi d'une légende où l'auteur du travail se désigne sous le nom de « Celui-qui-comprend-le-Silence ». Les noms chinois sont des plus embarrassants.

En plus de son nom, un homme a ce qu'on appelle un nom de « lait » dont on le gratifie lors d'une espèce de baptême qui prend place dès qu'il a un mois. Les parents et les intimes le désignent sous son nom de lait pendant toute la vie, mais lorsqu'il va à l'école, son maître lui décerne généralement un nom de « livre » qui consiste en deux caractères choisis d'après ses dispositions et son tempérament. En se mariant, il adopte un nom de « style » et pendant le reste de sa vie, il peut choisir un nombre infini de « styles distinctifs ».

\*

Quand nous avons emménagé dans la Cabane de Verdure, pendant la période de la Grande Neige, le personnel nous a offert des rouleaux de soie rouge sur laquelle se détachent en caractères de papier doré des phrases propices comme celle-ci : « Puisse la prospérité de la salle éminente s'élever jusqu'aux nues. » Les noms des donateurs, également en papier doré, sont collés et groupés dans le coin gauche du bas. Nous avons accroché ces rouleaux dans la salle de réception, où ils jettent la joyeuse clarté de leurs couleurs. Le personnel nous a également donné les Bougies de Fleurs ; de jolies et grosses bougies rouges décorées d'exquis tableaux dentelés à jours, qui semblaient découpés par les ciseaux magiques des fées du Paradis occidental. Les fleurs, les oiseaux et les adorables dames étaient aussi fins que de la vraie dentelle et trop beaux pour être brûlés. Le Boy numéro deux a prêté sa magnifique garniture d'autel en

étain, chandeliers, brûle-parfums et vases de fleurs comme ornement temporaire, ce qui ajoute considérablement à l'agrément de notre salle de réception. Ce Boy vient d'une très vieille famille de fonctionnaires extrêmement distingués ; il m'a montré l'autre jour le portrait d'un de ses ancêtres qui a été premier ministre pendant la dynastie Song (960-1127). Il est, lui-même, un garçon nerveux qui a commencé la vie comme instituteur de la vieille école, mais qui est maintenant heureux de soutenir sa famille sans cesse croissante, en se pliant, avec une inépuisable patience, aux caprices d'une maîtresse excentrique. Les membres du personnel l'appellent tous, le professeur, et admirent vivement son habileté à manier le pinceau à écrire.

Les fêtes de l'emménagement furent couronnées par un délicieux festin, préparé dans le chaudron à fleur de chrysanthème et présenté dans le service de table impérial que j'eus la chance d'acheter à Neuf Rivières. Jusqu'à la Révolution, cette magnifique porcelaine jaune avec son dessin en cinq couleurs et sa devise « Dix Mille années de Longévité sans Fin » était seulement en usage dans les Palais du Fils du Ciel, mais, depuis 1911, il a été possible d'acheter des pièces égarées dans différentes boutiques et de composer de la sorte un service complet.

Et ainsi, la Cabane de Verdure fut terminée.

@

## CHAPITRE II

### La Grande Rivière

#### Sa légende et sa poésie

@

Les Chinois ont une passion pour la nomenclature et quand Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous apprit ce matin que j'allais avec deux amis remonter le cours de la Grande Rivière, il s'écria :

— Mais ce sera le voyage des Successeurs-des-Successeurs-des-Trois-Précurseurs de la première expédition. La Mère-Amante-de-la-Poésie visitera sans doute la Cave des Trois Errants, près de Ichang, ainsi nommée parce que sous la dynastie T'ang, le poète Po Kiu-yi la visita avec son frère et un ami ; et que sous la dynastie Song, un autre poète, Sou Tong-po s'y rendit également avec son frère et un ami ; aussi appelle-t-on le premier groupe celui des Voyageurs-Précurseurs, et le second, celui des Successeurs-des-Précurseurs. Désormais, Mère-Amante-de-la-Poésie et ses amis seront les Successeurs-des-Successeurs-des-Voyageurs-Précurseurs. »

Son argument était concluant : il n'est pas sans charme, en effet, de poser les pieds là où les posaient ceux qui vivaient il y a quinze cents ans ; je dois dire, malgré tout, que ce sentiment ne fait qu'accroître celui de mon insuffisance.

Je ne puis pas écrire de poèmes comme le firent ces voyageurs d'antan ; je ne puis pas davantage rédiger un prologue et rivaliser par là avec Po Kiu-yi, mais je puis du moins noter les traces antiques de leurs pas, et ces notes pourront servir aux Successeurs-des-Successeurs-des-Successeurs-des-Voyageurs-Précurseurs qui, dans les âges futurs, remonteront le cours du Fleuve Illustre.

Le sixième seulement, parmi les fleuves du monde, pour la longueur de son cours, le Yangtze Kiang, ainsi que le désignent les Occidentaux, est, sans contredit, le premier pour l'intérêt qui s'y rattache. Il ne doit pas seulement cet intérêt à sa configuration naturelle, mais aussi au nombre extraordinaire de sites, fameux dans la littérature et l'histoire, qui pullulent sur ses bords. Ces traces antiques versent à l'esprit oriental un rayon romanesque dont la majorité des voyageurs occidentaux ne goûte pas la douceur. On m'a rapporté qu'un professeur japonais avait remonté le cours du fleuve pour donner une conférence à l'Université de Boone, près de Hankow. Le savant y arriva dans un état d'épuisement complet ; dans son désir d'identifier les sites fameux des deux rives, il avait, pendant son voyage, à peu près omis de manger et de dormir. On peut affirmer qu'il n'y a pour ainsi dire pas un seul pied de terrain, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'à la partie inexplorée de son cours supérieur, qui n'ait sa légende ou son souvenir historique.

Quant au nom, les Chinois appellent tout simplement l'immense fleuve, la Rivière, la Longue Rivière ou la Grande Rivière, se servant, en chaque cas, du mot Kiang. Différentes

## Un miroir chinois

parties ont, cependant, des noms spécifiques et le Yangtze désigne la partie du fleuve qui commence après Yangchow, non loin de son embouchure.

Dans le cours supérieur, le nom usité est Kin Cha Kiang, Rivière de Sable d'Or. On y extrait, il est vrai, de l'or de son sable, mais, en dehors de cette raison, le terme est d'une singulière justesse, qui ne peut échapper à ceux qui ont passé par les fameux San Hia ou Trois Abîmes lorsque l'eau est haute. Quand sa source est libérée de la dure étreinte de l'hiver, la Grande Rivière se précipite furieusement en un torrent merveilleusement teinté d'une indéfinissable couleur, qui rappelle un peu le cuivre fondu, ou le « cuivre rouge », comme disent les Chinois. Un simple coup d'œil jeté sur la coupe verticale du bassin, dans la carte qu'a publiée M. von Heidenstam, au cours d'un article magistral, donne l'explication de ce phénomène remarquable.

Parti d'une hauteur de 17 000 pieds, soit 5 600 mètres, le fleuve tombe, avant d'avoir achevé la moitié de son parcours, à un niveau de quelques centaines de pieds, et il charrie de telles masses de sable d'or qu'il colore à profusion l'Océan même dans lequel il se jette et les affluents qui viennent le grossir près de son embouchure. Quand, par l'expérience et l'étude, on arrive à saisir les causes de cette coloration, on est pénétré, à l'approche des côtes chinoises, en traversant ce qu'on appelle parfois avec quelque mépris « l'eau boueuse du Yangtze », d'une émotion aussi réelle que profonde.

On y voit un monde en formation. De même que l'Égypte est un don du Nil, de même les plaines fécondes du Kiangsu et

du Chêkiang sont un généreux présent de la Grande Rivière. Le don est tellement magnifique que tous les soixante ans, plus d'un kilomètre et demi de riche terre alluviale s'ajoute à la côte. Depuis des siècles, les habitants de la province en font leur profit ; ils ont ainsi transformé rapidement les marais salants en vergers de mûriers florissants. Le changement est si rapide que, pour le justifier, les Chinois rendent responsables les efforts de la Dame Ma Kou, immortelle fameuse qui habite, dit-on, P'êng Lai, île fabuleuse de la Mer Gris-de-Jade. Les ingénieurs de Wangpoo nous apprennent, eux, que cet accroissement est dû au dépôt glaiseux entraîné par les eaux du fleuve chargées du sédiment ; ils ont calculé que le courant décharge une moyenne de 770 000 pieds cubes par seconde et que le total de la matière charriée à la mer et déposée dans l'eau dormante atteint 6 428 858 255 pieds cubes par an. Je me demande vraiment si la légende n'est pas plus accessible à l'esprit que la réalité.

Il est intéressant de noter que toutes les villes situées en aval du fleuve, à la droite d'une ligne tirée à travers le Cap Yangtze, légèrement à l'est de Soochow, datent du quinzième siècle de notre ère, tandis que celles qui sont à l'ouest de cette ligne ont, de toute notoriété, occupé leur emplacement longtemps avant notre ère. Soochow, elle-même, fut fondée en 1122 avant Jésus-Christ.

## De Shanghai à Chinkiang

@

Chinkiang, 18 mai.

Départ hier soir. Aussi sommes-nous passés de l'Étendue Jaune à la Grande Rivière elle-même avant l'aube, ce qui nous a empêchés de voir l'Île de la Splendeur Honorable, Tsung Ming, qui se trouve au confluent des deux cours d'eau. Bien qu'elle n'eût point surgi des eaux avant le quatorzième siècle de notre ère, l'île a maintenant près de 60 kilomètres de long et compte plus d'un demi-million d'habitants.

Toute la journée, notre steamer a remonté cette portion du fleuve qui s'appelle justement Yangtze puisqu'elle arrose la préfecture de ce nom. Depuis le voyage de Marco Polo en Chine, en 1275, l'immensité du fleuve a rempli les voyageurs d'étonnement.



Itinéraire de Shanghai à Nanking.

Dans le livre de Marco Polo, nous lisons ce passage relatif à la présente cité de I Ching :

« Et vous devez savoir que cette ville est bâtie sur la plus grande rivière du monde, dont le nom est Kian. En quelques endroits, sa largeur atteint 16 kilomètres, en d'autres, 8, en d'autres, 6, et il faut plus de cent jours

## Un miroir chinois

de voyage pour la parcourir dans toute sa longueur. Voilà pourquoi le commerce est si intense dans la ville dont nous parlons.

« Et je vous assure que cette rivière coule si loin et traverse tant de pays et tant de cités qu'en vérité il passe sur ses eaux un grand nombre de vaisseaux, et plus de richesses et de marchandises que sur toutes les rivières et sur toutes les mers réunies de la chrétienté. Elle ressemble plus à une mer qu'à une rivière.

Messire Marco Polo dit qu'un jour il a vu dans cette ville quinze mille vaisseaux à la fois.

« Et vous pouvez juger si cette cité, qui est loin d'être vaste, a une telle quantité de navires, combien les seize provinces, les deux cents grandes cités, les villes et les villages, situés sur les rives de ce fleuve, peuvent ensemble avoir de vaisseaux ?

Le grand Italien estime à deux cent mille le nombre des navires qui remontent la rivière, et il ne compte pas ceux qui la descendent. Il note, avec raison, l'extraordinaire solidité des longues tiges de bambou qui servent de cordes aux haleurs pour la remorque des bateaux contre un courant formidable.

\*

Le cours inférieur du Yangtze est la scène d'une célèbre histoire d'amour qui prit place sous la dynastie T'ang et qui est d'une saveur purement chinoise. L'héroïne, une fille du Clan des Yao, perdit sa mère lorsqu'elle était encore toute petite ; il en résulta que son éducation dans les arts domestiques et que son

instruction furent complètement négligées. Une nuit, cependant, elle rêva que la roue très ronde de la lune était tombée dans sa chambre, baignant son corps de sa merveilleuse lumière. Elle devint aussitôt comme « noyée de sagesse » et fut immédiatement capable non seulement d'accomplir les devoirs du ménage, mais aussi d'écrire des poèmes, de peindre des tableaux, de jouer du luth de table, en un mot de tenir son rang parmi les personnes cultivées. Après ce miracle, on la nomma Yue-houa, Gloire de la Lune. Le jeune Yang Ta, qui vivait sur un bateau de la rivière, eut vite fait de remarquer Yao Yue-houa, lorsqu'elle se rendit avec son père à la Fête du Bateau du Dragon, le cinquième jour de la cinquième lune. Ému par sa grâce exquise, il ne tarda pas à composer et à chanter une ode à Tchao Kiun, une beauté fameuse d'autrefois qui avait aussi vécu sur les bords de la Grande Rivière. Yang Ta fit en sorte que la dame qu'il admirait pût entendre sa chanson. Celle-ci fut charmée et elle envoya sa jeune servante pour demander s'il lui serait possible de voir la chanson. Au lieu d'envoyer celle qu'il venait de chanter, Yang Ta, qui semble avoir été un jeune homme plein d'heureuse initiative, composa en toute hâte un poème adressé à Gloire de la Lune elle-même. Il confia son œuvre à la servante qui la remit à son impatiente maîtresse. Le poème respirait la passion la plus vive et la jeune fille s'enflamma d'un amour réciproque. Afin de prolonger en elle cette sensation délicieuse, elle brûla le poème et, de ses cendres, en fit une potion qu'elle s'empressa d'absorber. Non contente de préserver sa propre affection, elle composa une Poudre-de-Soupir-et-de-Désir, faite d'une brillante pierre précieuse « pure, claire et lumineuse, à la couleur transparente

comme les eaux du sud ». Cette pierre s'appelle Che Houa (Pierre de Splendeur) et se trouve dans les grottes de cinabre et dans les mares de jade. Ceux qui mangent sa poussière deviennent immortels et, en outre, aiment passionnément la personne qui leur fournit la poudre. En fait, celle-ci constitue un philtre d'amour d'une extraordinaire efficacité. Sans tarder, la servante remit l'élixir à Yang Ta qui, dès sa réception, composa, en guise de remerciement, un délicat poème.

Gloire de la Lune fut ravie de la réponse de son amoureux et décida, pour sa part, de peindre un tableau que la servante porta, avec le merci de sa dame, à Yang Ta, dont la passion devint plus intense que jamais. Se précipitant à terre, il acheta du papier magnifique, très différent du papier dont on se servait ordinairement, car il brillait d'un éclat argenté ; puis, il plaça le tableau devant lui, et s'assit dans la cabine de son bateau pour écrire une lettre qui serait le miroir fidèle de toutes ses pensées. La Gloire de Lune s'était servie du symbolisme chinois d'une telle manière que son amoureux, dont le nom signifiait Homme de Pénétration, ne pouvait s'y méprendre. Le tableau représentait les arbres jumeaux de l'amour ; on ne pouvait pas s'y tromper, bien que leurs branches fussent encore assez éloignées les unes des autres. Sous les arbres se tenait une paire d'oiseaux, chaque oiseau n'ayant qu'une aile et un œil ; mais ils n'avaient qu'à s'unir pour s'ébattre joyeusement dans les airs. Yang Ta était rempli de désir ; son pinceau à écrire fait de poils de lapin et dont le manche était de bambou très fin, courait sur le papier brillant, où il laissait après lui, les lignes droites de beaux caractères pleins du mouvement de la vie. La lettre qu'il écrivit

poussa Gloire de la Lune à jeter sa retenue par-dessus les moulins.

Se procurant hâtivement un morceau de feutre très doux, comme le feutre dont sont faites les épaisses bottines qui garantissent de la gelée, de la neige et de l'humidité, avec cette seule différence que son étoffe à elle avait des propriétés magiques, elle l'envoya à son amoureux avec le poème suivant :

*Prends un couteau d'or et coupe le feutre pourpre, fait de la  
laine du mouton.*

*Aussitôt fais-en une paire de souliers légers.*

*Je désire qu'ils soient transformés en deux oiseaux sauvages.*

*Qu'ils volent vers les appartements intérieurs et qu'ils y entrent.*

Bien que des lettres, des poèmes et des dons eussent été échangés, bien qu'une potion d'amour brûlât dans les veines de chacun, Gloire de la Lune et son poète ne s'étaient jamais parlé ; mais quand Yang Ta eut reçu le feutre magique et qu'il eut compris l'encouragement dont les mots de la dame étaient pleins, il sut que l'heure de l'entrevue avait sonné. Il donna à la servante quelques pièces de monnaie et ce même soir, elle l'admit dans les appartements des femmes, à l'intérieur de la maison du Clan des Yao.

Quand la pâle lueur de l'aube vint l'avertir, comme elle a déjà averti tant d'amants, que le moment de la séparation était venu, il s'en alla, bien à contre-cœur, promettant de revenir dans deux nuits. L'heure du rendez-vous arriva, mais l'homme ne parut point et Gloire de la Lune attendit vainement. Elle exprima sa déception dans un poème exquis.

Yang Ta vint le troisième jour, mais la fière demoiselle se cloîtra dans ses appartements, refusant de le voir ; là-dessus, le jeune homme improvisa deux lignes fort spirituelles, qui, pour les Chinois, constituent un véritable tour de force idéographique et qu'il est impossible de rendre dans une autre langue. Gloire de la Lune lui répliqua dans le même style par une paire de phrases qui exprimaient son indignation et le raillaient sur son manque de sincérité. Yang Ta comprit la vivacité d'esprit de son amie et sentit grandir encore son immense amour. Dès lors, il ne manqua jamais à un seul rendez-vous. Cette existence idyllique, que les amants étaient venus à considérer « haute comme le Ciel, éternelle comme la Terre », fut amenée à une fin soudaine par la brusque décision que prit le père de Gloire de la Lune, pour des raisons qui restent toujours ignorées, de transporter ses pénates dans une autre province, loin des bords du fleuve. Les amants furent séparés. Yao Yue-haou écrivit des lettres, messages pathétiques fort admirés par les lettrés chinois, et où elle exprimait son amour et son désespoir. La dernière de celles-ci est très longue et très triste. On la regarde comme un modèle du genre.

Yang Ta fit des efforts surhumains mais inutiles pour rejoindre Gloire de la Lune et finalement « sortit par la porte », comme on dit d'un homme qui embrasse les ordres sacrés ou d'une jeune fille qui quitte, en se mariant, la maison paternelle.

\*

Les rayons du soleil descendaient obliquement, à l'heure où nous avons approché du grossier tumulus appelé par les Européens, pour une raison qui m'est inconnue, Ile d'Argent. Les

## Un miroir chinois

Chinois l'appellent Tsiao Chan, Colline-Brûlée-par-le-Chagrin, en mémoire d'un haut fonctionnaire qui vivait pendant la seconde période de la dynastie Han et qui n'ayant pas obtenu la nomination officielle qu'il désirait, se retira là, vexé autant que meurtri. Les nombreuses salles d'un vaste temple bouddhiste sont cachées parmi les arbres dont l'île est couverte. Le temple contient un trésor artistique, célèbre, connu sous le nom de trépied de Wou Tchouan de la dynastie Tcheou. Les premiers Chinois faisaient souvent des vases en bronze qu'ils offraient comme *ex-voto* ou dont ils se servaient pour commémorer certains événements marquants. A cet effet, ils ajoutaient aux vases des inscriptions qui constituent une source précieuse pour l'Histoire. Le trépied de Wou Tchouan contient une antique inscription qui date de 812 avant Jésus-Christ.

La Colline-Brûlée-par-le-Chagrin est dans le district de Tan Tu et en passant par la ville de ce nom, nous n'étions qu'à 800 mètres seulement du Grand Canal, qui fait en cet endroit un brusque tournant vers l'ouest et débouche dans la Grande Rivière à Chinkiang. Il fut autrefois un merveilleux cours d'eau et mérite bien l'épithète de « grandiose », que ne lui donnent point pourtant les Chinois, pour qui il est le Fleuve Impérial, le Fleuve de Transport ou le Fleuve des Écluses. La partie du pays qui s'étend entre les deux grands cours d'eau de la Chine, le Fleuve Jaune et le Yangtze, fut construite aux environs de 485 avant Jésus-Christ, mais le reste est beaucoup plus moderne. La portion méridionale date de la période des Song, lorsque l'empereur et sa cour se mirent à fuir devant l'avance des Tartares Jaunes et établirent la capitale nationale à Hangchow ; quant à la portion septentrionale, elle fut ajoutée par l'empereur

mongol K'oublaï Khan, à l'époque où il fonda la dynastie Yuan avec Pékin comme capitale. La longueur totale du Grand Canal est de 1800 kilomètres environ et sa principale fonction a toujours été de servir au transport des produits provinciaux, qui sont dirigés vers la capitale impériale du nord ou du sud.

Toujours importante, toujours encombrée de trafic, toujours la voie principale de communication pour l'est et pour l'ouest, ce fut pendant la romanesque période des Trois Royaumes que la Grande Rivière joua son rôle le plus important, au point de vue historique. Elle traversait les Royaumes de Wou et de Chou et coulait seulement à quelques kilomètres au sud de la frontière du Royaume de Wei. Si, comme le croient les Chinois, les esprits des morts reviennent sur les lieux qu'ils ont fréquentés pendant leur terrestre séjour, les rives du fleuve doivent être remplies d'une foule brillante, ombres des hommes et des femmes qui jouaient leurs rôles dans ces années si actives. Parmi tous ces personnages, il n'y en a point de plus sympathique que Lieou Pei, souverain de Chou ni de plus humainement intéressant que sa femme, la dame Souen, sœur du roi Souen de Wou. La cérémonie du mariage prit place dans un vaste hall sur cette grande falaise à l'est de Chinkiang, où se dresse maintenant le Temple de la Douce Rosée. On montre encore le site de la Terrasse où se vêtit la dame Souen. Le couple des nouveaux époux quitta le Yangtze inférieur et remonta le fleuve jusqu'à Kiang Ling. Ce voyage sert de thème à un drame extrêmement populaire. Comme nous passions près du Temple de la Douce Rosée, celui-ci était baigné dans la lumière du soir. Ce temple est sur la terre un véritable symbole de paix, laquelle est présagée, dit-on, par une chute de « douce rosée ».

\*

Nous avons jeté l'ancre au crépuscule, en face de Chinkiang. La Pagode du Monastère de la Colline d'Or profilait sa silhouette contre un ciel embrasé par les feux du couchant. L'endroit est magnifique ; il a été honoré par de nombreuses visites impériales et chanté dans de nombreux poèmes impériaux.

Chinkiang n'est pas seulement célèbre dans les annales du pays. Il fut autrefois la scène d'un combat entre les forces de l'Est et de l'Ouest, combat destiné à inaugurer une ère nouvelle dans l'évolution du monde, lequel en est encore à ses premiers stades. Sa prise marqua l'apogée et la fin des opérations militaires qui se sont déroulées pendant la guerre dite la guerre de l'Opium. En 1842, les forces britanniques qui avaient déjà combattu avec succès au confluent de l'Étendue Jaune et du Yangtze, remontèrent le fleuve et attaquèrent Chinkiang le 21 juillet. La cité fut courageusement défendue, et quand elle tomba, une grande partie de la population se suicida de désespoir. Le général Mandchou lui-même mit le feu à sa résidence officielle et périt dans les flammes avec sa famille. Un témoin oculaire appartenant au navire de guerre britannique *Nemesis*, qui mouilla en face de Chinkiang pendant l'action, écrivit le récit suivant :

« Quand les braves Tartares virent enfin que tous leurs efforts étaient vains, commencèrent alors les scènes d'horreur et la tragédie des suicides et des immolations, dont le seul récit vous glace le sang dans les veines. L'Amiral lui-même vit, de ses yeux, ce qui se passa. Quelques-uns des Tartares ont défendu les portes de

leurs maisons jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; quant aux autres, on pouvait les voir à l'intérieur de leurs foyers, coupant les gorges de leurs femmes et supprimant leurs enfants, soit en les étranglant, soit en les jetant dans les puits. Dans une maison, en particulier, on trouva un Tartare en train de scier, avec un sabre plein de rouille, la gorge de sa femme, qu'il tenait suspendue au-dessus d'un puits dans lequel il avait déjà jeté ses enfants. On le tua avant qu'il eût pu terminer son horrible exploit et on prit soin de sa femme, dont la blessure, qui n'était pas mortelle, fut pansée aussitôt. Malgré cela, le premier usage qu'elle fit de sa langue, sitôt qu'elle put parler, fut de répandre les plus violentes imprécations sur la tête de ses vainqueurs. Les enfants qui étaient dans le puits (où il y avait très peu d'eau) furent tous remontés et tous revinrent à la vie. Dans d'autres maisons, quantité de pauvres créatures furent trouvées mortes, quelques-unes ayant péri de leurs propres mains ou s'étant donné réciproquement la mort, et les autres ayant été tuées par leurs maris. Dans une seule maison, on ne découvrit pas moins de quatorze cadavres, principalement de femmes ; dans d'autres, les hommes commençaient de se couper eux-mêmes la gorge, dès qu'ils voyaient approcher nos soldats ; ailleurs, ils sortaient furieusement de quelque cachette et, le sabre à la main, attaquaient tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin.

## Un miroir chinois

« Il est impossible de calculer le nombre de victimes qui furent immolées à cette pratique barbare de suicide et de meurtre en masse. Chin-keang-foo était une forteresse tartare, considérée par eux comme imprenable ; ils ne pouvaient tolérer la défaite, ou la profanation de leurs foyers par les barbares inconnus, mais abhorrés. Chaque maison avait ses victimes ; et pour ajouter encore aux horreurs de ces jours et à la désolation de la cité, les pillards chinois, venus de la campagne, affluèrent en multitudes et commencèrent à tout saccager. Ils mirent même le feu à quelques rues, pour pouvoir accomplir en paix dans d'autres rues leur sinistre besogne.

« Nos troupes prirent possession des bâtiments publics et détruisirent toutes les armes et munitions qui y furent trouvées. Dans les coffres publics, il n'y avait, en argent, que la valeur de 60 000 dollars.

L'auteur de ce récit fait ensuite allusion aux énormes richesses de toutes sortes, pierres précieuses, ornements d'or, etc., qui étaient restées dans les maisons tartares à la merci du premier venu et il assure que les troupes britanniques, par une sévère intervention, limitèrent fortement le pillage. Il conclut ainsi :

« La chute de Chin-keang-foo était une telle catastrophe aux yeux des Chinois et la désolation qui régnait dans tous les coins de la cité était si grande qu'il est indiscutable que la perte de cette importante forteresse tartare et la panique qui en résulta (tout le

commerce du pays avait été interrompu) amenèrent l'empereur et ses ministres à la conviction qu'une paix rapide faite à tout prix était préférable à la continuation de la guerre.

### De Chinkiang à Nanking

@

Sur la Grande Rivière, 19 mai.

Nous avons quitté Chinkiang longtemps après la tombée du jour et nous avons atteint Nanking avant l'aube, en sorte que nous n'avons pu voir les anciennes traces qui se trouvent sur les rives de cette partie du fleuve. Une des plus intéressantes est le petit temple élevé en mémoire du Patriarche Bouddhiste, Bodhidharma, plus connu en Chine sous le nom de Ta Mou, et au Japon, sous le nom de Durama San. Il arriva en Chine, venant de l'Inde, dans les premières années du sixième siècle et il visita la cour de Wou Ti, souverain de la dynastie Leang, dont Nanking était alors la capitale. Wou Ti était un pieux monarque, adonné à toutes les pratiques de l'adoration et il ne pouvait supporter le sage passionné qui, condamnant les cérémonies, a dit :

— Vous ne trouverez pas Bouddha dans les images, ni dans les livres ; regardez dans votre propre cœur, c'est là que vous trouverez Bouddha.

Wou Ti ne fit donc aucun effort pour retenir Ta Mou à sa cour et on raconte que le patriarche traversa sur un roseau le Yangtze en pleine crue, et se rendit à Honan où il vécut au Monastère de la Petite Forêt et où il fonda le Tch'an ou école contemplative de Bouddhisme. La tradition veut que « enveloppé dans la pensée,

## Un miroir chinois

entouré de vide et de calme » il s'assit pendant neuf ans en contemplation devant une grosse pierre et que finalement ses jambes se détachèrent de son corps. On peut encore voir la pierre au Monastère, à Honan ; on dit même que celle-ci a gardé l'empreinte de sa silhouette. Avec les yeux de la foi et les lumières de l'imagination, on peut distinguer, si l'on veut, le vague contour d'une forme de prêtre. Le petit temple dont je parle se dresse sur la rive du fleuve à l'endroit où Ta Mou est censé avoir pris son départ, et le vingt-huitième jour de la Seconde Lune, les bateliers célèbrent une fête en l'honneur du Contemplateur-de-Mur qui marchait sur les Vagues.

\*

Le lever du soleil sur Nanking était splendide. La Colline du Lion, qui s'élève dans un angle septentrional du mur crénelé, était transformée en un véritable *Kin ling* ou rempart d'or, évocateur d'un nom que la cité avait porté autrefois avant que les souverains de la dynastie Ming n'eussent transporté leur cour au District de l'Obéissance au Ciel, qu'ils ont appelé Pékin, capitale du Nord ; quant à la cité qu'ils avaient laissée derrière eux, on la nomma Nanking, capitale du Sud.

En me penchant sur la proue du navire, je crus voir comme dans un rêve une longue procession de fantômes qui se perdaient dans les derniers voiles de la nuit, et qui semblaient fuir les rayons aveuglants du soleil d'été pour se réfugier dans les ténèbres de leur séjour : le Monde de l'Ombre. C'étaient les premiers souverains de la Chine, des beautés fameuses, des poètes, des savants, des peintres et des musiciens, des étudiants, des fermiers et des soldats, des soldats en nombre infini. Sept différentes

dynasties ont eu leur capitale dans la cité et beaucoup de tombes royales sont là, sur les collines d'alentour. Je sais qu'il y a eu, dans l'histoire de Nanking, des époques glorieuses et prospères, mais j'ai surtout entendu évoquer la tristesse de ses destinées, ainsi que les tragédies et les combats qui ont pris place au dedans et au dehors de ses remparts. Je suppose que Nanking, qui est la plus vaste cité sur le cours inférieur du fleuve, a dû, à cette position prépondérante, les luttes sauvages qui l'ont littéralement déchirée en deux parties.

\*

En 1659, le soi-disant pirate Koxinga, qui avait, en haine la dynastie mandchoue, nouvellement établie, et qui s'efforçait courageusement de provoquer sa chute, fit remonter à sa flotte le cours du fleuve et assiégea Nanking pendant vingt jours. Il fut battu, à la fin, après avoir éprouvé d'énormes pertes et avoir vu brûler plus de cinq cents de ses vaisseaux. Près de deux cents ans plus tard, en août 1842, les forces britanniques, après avoir pris Chinkiang, se dirigèrent sur Nanking et firent savoir aux autorités que, si une commission impériale, donnant pleins pouvoirs à une personne définie pour négocier avec les Puissances alliées, n'était prochainement instituée, la cité serait attaquée à l'aube du 14. A peine trois heures avant le moment fixé pour l'assaut, les commissaires chinois cédèrent et promirent de fournir, le matin même, le document désiré. Ils tinrent parole et, le 29 août, les envoyés chinois arrivèrent à bord du navire de guerre britannique Cornwallis et signèrent, le traité historique de Nanking, par lequel les rapports entre l'Occident et le Royaume du Milieu furent, pour la première fois, officiellement établis.

Bien que le corps expéditionnaire ne fût pas un long séjour à Nanking, ses membres eurent le temps d'explorer la cité et le pays environnant. Ils visitèrent la tombe de l'empereur Hong Wou (Vaste Bravoure, fondateur de la dynastie Ming) et ils admirèrent l'avenue de figures de pierre assez grotesques qui conduit au tumulus funèbre. Dans aucun des récits de cette visite, je n'ai vu qu'il était fait mention du site vraiment splendide du Mausolée impérial. Cependant la Pagode dite de porcelaine souleva un grand enthousiasme. Elle se dressait alors en dehors de la Porte de l'Oiseau Rouge, comme les Chinois appellent toujours les entrées méridionales de leurs cités. Cette Pagode devait être, en effet, un étonnant objet exotique pour les yeux occidentaux. Commencée en 1411 et terminée en 1430 par l'empereur Yong Lo (Éternelle Joie, troisième souverain de la dynastie Ming), son éclatante splendeur n'était nullement ternie par trois siècles accumulés. Le mot « porcelaine » employé à l'égard de ce monument est une erreur flagrante, car la Pagode fut construite avec de grandes et solides briques et sa façade fut ornée de tuiles multicolores de faïence vernie. Les Chinois la désignent, quand ils en parlent, sous le nom de *lieou li t'a* (Pagode de Substance-Vitreuse de Pierres-Liquides). La tour octogonale, extraordinairement élancée, s'élevait d'une base grillée à une hauteur de 80 à 100 mètres et son sommet se dressait une flèche en métal de 10 mètres, au bout de laquelle était posée une grosse boule, qu'on disait faite d'or massif. A distance, l'édifice donnait l'impression d'être tout blanc, car la façade de la tour était en tuiles blanches ; les toits, cependant, qui faisaient saillie à chacun de ses neuf étages, étaient couverts de brillante faïence verte, et des tuiles d'autres couleurs, telles

que rouges, jaunes et bleues, avaient été enchâssées en différents endroits, de sorte qu'en se rapprochant, on avait une impression tout à fait différente. La charpente de bois, à l'intérieur, était curieusement sculptée et richement peinte ; dans les niches des murs, se trouvaient de nombreuses images dorées, représentant des saints bouddhistes.

Les petites sonnettes, suspendues au bord des toits, tintaient au souffle de chaque brise, et la nuit, la Pagode resplendissait de l'éclat des innombrables lumières qui la garnissaient de haut en bas. Il n'est pas étonnant que « Nanking était reconnue à une grande distance, et servait de phare aux premiers navires de guerre anglais et français qui remontaient le Yangtze Kiang ».

La capitale du Sud avait échappé à l'attaque des navires de guerre étrangers et après le départ de la flotte, ses industriels habitants retournèrent, pendant quelques années, au tissage de la soie et du coton, au labourage de leurs champs et à la récolte de leurs moissons. Alors, un autre nuage apparut et, cette fois, à l'horizon occidental.

En 1850, éclata le mouvement extraordinaire connu sous le nom de la rébellion T'ai P'ing (Grande Paix). L'Empire avait été troublé depuis longtemps par des révoltes locales et par un mécontentement populaire général. Pour parler clairement, l'heure de se retirer était venue pour la dynastie Mandchoue. La vague qui avait, en l'absorbant, déferlé sur l'Empire deux siècles plus tôt, se retirait ; la marée descendait. Comme c'est toujours le cas, en Chine, en un pareil moment, la corruption et la dégénérescence régnaient partout. L'instant était propice pour un homme qui se lèverait, en se déclarant prêt à sauver le

peuple d'une injuste domination, et qui irait ensuite prendre sa place sur le Trône du Dragon.

Ce fut exactement ce qui arriva dans l'automne brûlant de 1850. Le côté extraordinaire de cette histoire réside dans ce fait que l'homme, un Chinois méridional, nommé Hong Hieou-k'ïuan (Vaste Semence de Perfection) professait une vive croyance pour le christianisme et avait la ferme intention de convertir tout l'Empire à sa façon de penser.

La révolte se répandit avec une incroyable rapidité. Hong et ses partisans avancèrent sans arrêt vers le nord jusqu'à Yochow, où la Grande Rivière rejoint le lac Tung T'ing. A partir de là, ils descendirent le fleuve, prenant l'une après l'autre les énormes cités qui le bordent. Ils ont, à ce qu'il semble, reçu un accueil enthousiaste du peuple et n'ont rencontré que très peu d'opposition de la part des troupes. Ils ne voulaient la guerre qu'avec la maison régnante. Leur but était de forcer les souverains Mandchous à se retirer et de permettre à ceux-ci de rétablir la dynastie Ming. Leur proclamation disait :

« Notre Prince Céleste a reçu l'ordre divin d'exterminer les Mandchous, — de les exterminer jusqu'aux derniers, hommes, femmes et enfants, — d'exterminer tous les idolâtres en général et de prendre possession de l'Empire en tant que son Véritable Souverain. L'Empire et tout ce qui s'y trouve, ses montagnes et ses rivières, ses larges territoires et ses trésors publics ; vous, et tout ce que vous avez, votre famille, hommes ou femmes, depuis vous-même jusqu'à votre plus jeune enfant et ce qui est à vous, depuis votre patrimoine

jusqu'au bracelet qui orne le bras de votre petit enfant : nous disposons de tout et nous prenons tout. Tous ceux qui résistent sont des démons rebelles et idolâtres et nous les tuons sans pitié ; mais quiconque reconnaît notre Prince Céleste et s'efforce de nous aider, recevra pleine récompense, honneurs et fonctions dans les armées et à la cour de la Céleste Dynastie.

En mars 1853, ils approchèrent de Nanking et, aussi incroyable que cela puisse paraître, ils s'emparèrent de la cité sans la moindre difficulté. M. Meadows, un fonctionnaire britannique, très philosophe, qui se trouvait alors en Chine, attribue la « conduite abjecte et insensée » de la garnison Mandchoue à ce que les soldats qui la composaient croyaient « savoir que le ciel allait les punir ». Ceux-ci se sont battus comme des tigres, en 1842, quand les Barbares du Dehors ont attaqué Chinkiang, mais avec les Insurgés chinois de 1855, ils se sont simplement jetés par terre devant les chefs et ont piteusement demandé grâce en criant : « Épargne ma vie, Prince ! Épargne ma vie, Prince ! » Leurs cris furent poussés en vain, les Insurgés avaient juré d'exterminer les Mandchous et ils dirent à M. Meadows avec une haine sauvage :

— Nous les avons tous tués. Nous les avons tous tués jusqu'aux petits enfants : nous n'avons pas laissé une seule racine pour une génération nouvelle, les corps furent jetés dans le Yangtze.

Vaste Semence de Perfection établit alors une cour extraordinaire et fit de Nanking la capitale de la Dynastie céleste, qui ne fut pas renversée avant onze années.

Tout le cours des événements qui marquèrent cette rébellion présente un attrait extraordinaire spécialement pour les Occidentaux, dont les intérêts, dont la présence, dont la chimérique neutralité compliquèrent la situation à un degré impossible. Quelles qu'en pussent avoir été les conséquences, je crois que les historiens de l'avenir seront d'accord sur le point suivant : il aurait été infiniment préférable pour la Chine si le Roi Céleste avait rempli son but, en 1853, et si la brillante façade qui cachait en partie la dégénérescence des Mandchous avait été jetée en bas.

La cité, dans laquelle Vaste Semence de Perfection fut assiégé, la plus grande partie du temps, eut terriblement à souffrir. Les temples et les images furent détruits par les adorateurs de Dieu, mais ceux-ci ne s'avisèrent pas, avant 1856, que l'éclatante tour blanche qui s'élevait hors des remparts de la cité exerçait une sinistre influence sur leur destinée. Quand ils se furent convaincus de cela, ils firent sauter à l'aide de la poudre la Pagode de Substance-Vitreuse de Pierres-Liquides, et firent enlever chaque brique du monument. Malgré tout, les sinistres influences ne changèrent point. Dans les années suivantes, les troupes impériales resserrèrent de plus en plus leur étreinte autour des remparts de la cité ; les munitions vinrent à manquer ; les maladies et la famine s'abattirent sur la ville. On dit même que le cannibalisme était devenu chose tout à fait courante. Bref, en 1864, Hong Hieou-k'iuân, voyant que la fin était proche, pendit toutes ses femmes et s'empoisonna de désespoir. Quelques semaines plus tard, Nanking, dépouillée de sa beauté et ne gardant de ses splendides bâtiments que des morceaux de briques cassées, tomba entre les mains des Mandchous.

\*

Pendant les quarante-sept années qui suivirent, le temps mit un baume à beaucoup de blessures. La capitale du Sud fut libéralement rebâtie et redevint une superbe cité. C'est alors qu'éclata, en 1911, une autre révolution. De nouveau, les instigateurs demandaient aux Mandchous de se retirer, et cette fois, le succès couronna leurs armes. Des canons qu'on avait montés sur les collines environnantes mirent la cité en pièces, et quand elle tomba entre les mains des Républicains, ceux-ci massacrèrent les Mandchous aussi impitoyablement que les insurgés T'ai Ping avaient fait avant eux.

J'ai visité Nanking quelques semaines après la fin du siège. La ville présentait un spectacle extraordinaire. Le quartier mandchou était anéanti. Chose curieuse, quelques écrans d'esprits demeuraient intacts, mais les portes n'étaient plus là pour protéger des mauvaises influences ; quelques Chiens de Fo, en pierre, Gardiens du Foyer, restaient fidèlement à leur poste, mais ils gardaient seulement des monceaux de poussière et de pierres. De telles scènes de désolation font, après tout, partie de l'inévitable cortège de la guerre ; mais ce qui les rendait particulièrement curieuses, c'était la manière dont étaient composées et dont se comportaient les forces républicaines.

De jeunes hommes en uniformes occidentaux encombraient les wagons du chemin de fer local ; ils se précipitaient de tous côtés avec une joyeuse excitation, qui n'avait rien d'oriental. Il y avait aussi quantité de jeunes femmes. Revêtues de l'uniforme des infirmières, elles se précipitaient aussi, pleines d'enthousiasme, fières d'avoir secoué toute contrainte et de

respirer l'air de la liberté. Je pense que tous ces jeunes gens venaient en majorité du Sud et que, n'ayant probablement jamais visité, avant ce jour, la capitale classique, ils avaient hâte de marcher sur les anciennes traces et de visiter les sites historiques. Naturellement, le Mausolée impérial, où reposent les dépouilles de l'empereur Ming, Vaste Bravoure, et de son épouse, Courageuse Impératrice, était pour eux d'un très vif attrait. Je dis *naturellement* parce que même dans les cœurs les plus républicains, il existait un fort sentiment de loyauté envers la dernière dynastie purement chinoise. Du reste, Souen Yi-sien n'était pas encore arrivé à établir la République et on parlait déjà, comme on l'avait fait pendant la révolte T'ai Ping, d'une restauration de la dynastie Ming. En tout cas, le tombeau des souverains Ming fut un rendez-vous favori pour les Conquérants de Nanking, qui s'y rassemblèrent par centaines, tant hommes que femmes.

Lors de ma visite, qui prit place par un beau jour d'hiver, je m'en fus vers la tombe de Vaste Bravoure et je trouvai que la solitude régnait sur la petite colline qui constitue la tombe elle-même. La grande plaine s'étendait devant moi, les remparts de la cité masquaient toute marque de destruction et, peu à peu, cette extraordinaire influence qui émane si fortement du Mausolée me transporta véritablement dans un monde antérieur. Vaste Bravoure, que son énergie et sa détermination portèrent d'une position humble et subalterne jusqu'au Trône du Dragon, et Courageuse Impératrice, réputée pour sa sagesse et sa ferme conduite dans le harem, cet illustre couple, dis-je, semblait flotter à mes côtés sur les pentes de la colline. A ce moment précis, il y eut un vacarme assourdissant, fait d'un bruit de

chevaux en marche accompagné d'énormes éclats de rire masculins, où se mêlaient les notes aiguës de joyeux cris de femmes. Je vis apparaître, à toute allure, sur le sentier de pierre, une incroyable cavalcade. Des infirmières de la Croix-Rouge passaient à califourchon sur des ânes, escortées par de jeunes officiers, dont les cols étaient ornés de pattes rouges : des jeunes gens, garçons et filles, envahissant un Empire ! Mânes de Courageuse Impératrice, qu'avez-vous dû penser de cela ?

Deux mois plus tard, en février 1912, le tombeau des Ming fut la scène d'une étrange cérémonie. Souen Yi-sien avait été nommé président provisoire de la nouvelle République chinoise, le premier jour de cette même année. Six semaines après, il consentit à démissionner en faveur de Yuan Che-k'ai, qui avait réussi à faire abdiquer la maison Mandchoue. Celle-ci, en se retirant, spécifia que Yuan avait pour tâche

« d'organiser, avec pleins pouvoirs, un gouvernement républicain provisoire, qui, en consultant les représentants de l'armée républicaine au sujet des méthodes d'union, devrait assurer la paix au peuple et la tranquillité à l'Empire. Il devrait, en outre, former une grande République de Chine par l'union, déjà existante, des cinq peuples : Mandchous, Chinois, Mahométans, Mongols et Thibétains, et par la réunion intégrale de tous leurs territoires respectifs. Nous et Sa Majesté l'Empereur, capables ainsi de vivre dans la retraite, libérés des soucis et des responsabilités et passant le temps dans un confortable repos, Nous

jouirons sans interruption du traitement courtois réservé à la Nation et verrons de Nos propres yeux la réalisation d'un illustre gouvernement et l'admirable règne de la vérité dans un Etat idéal.

Yuan devait être élu dans l'après-midi du 15 février,

« mais, comme écrit M. Kent, dans *The Passing of the Manchus*, la matinée restait libre, et le président Souen Yi-sien ne manqua pas l'occasion d'accomplir, avant de déposer les rênes, un dernier acte officiel, extrêmement pittoresque. Il fit une visite solennelle au tombeau du premier empereur de la dynastie Ming, la dernière dynastie purement chinoise (1368-1644), qui avait délivré le pays de la domination Mongole et qui, pendant quelques années, avait eu sa capitale à Nanking. La cérémonie fut impressionnante, car dans un joli geste symbolique, il rendit aux vieux souverains le pays que les Mandchous leur avaient arraché.

Il était curieux de voir ce représentant des institutions républicaines accomplir les rites sacrés devant les dépouilles d'un empereur ; mais au point de vue national, purement chinois, tout cela était calculé pour faire une forte et salutaire impression.

\*

Quelques années plus tard, je visitai à nouveau le tombeau des Ming, autour duquel régnait alors une parfaite solitude. Les Républicains avec leur bruit et leur joyeuse exubérance étaient

partis, Pékin était devenu l'arène politique et Nanking était passée à un état de stagnation presque absolue.

De nouveau, c'était un beau jour d'hiver, de nouveau, les ombres impériales semblaient flotter, intangibles, au-dessus des arbres dénudés et des herbes desséchées de la colline, et, de, nouveau, comme je descendais le sentier de pierre, ma rêverie fut interrompue par le bruit d'un cheval au trot. Un misérable véhicule de Nanking, tiré par un misérable poney, s'arrêta au pont ; un homme grand et bien bâti, un étranger, en descendit. Il gravit le sentier d'un pas alerte. Son œil était vif et toute sa personne symbolisait l'énergie, l'activité et la force occidentales. En me croisant, il leva son chapeau et découvrant une épaisse toison de boucles blondes, me demanda d'un ton vif :

— Je vous demande pardon. Est-ce bien ici la tombe de M. Mong ?

Pendant une seconde, je demeurai pétrifiée, mais j'eus vite fait de me rendre compte combien inutile serait une explication quelconque. J'inclinai lentement et affirmativement la tête, et répondis :

— Oui, c'est bien la tombe de M. Mong.

### De Nanking à Anking

@

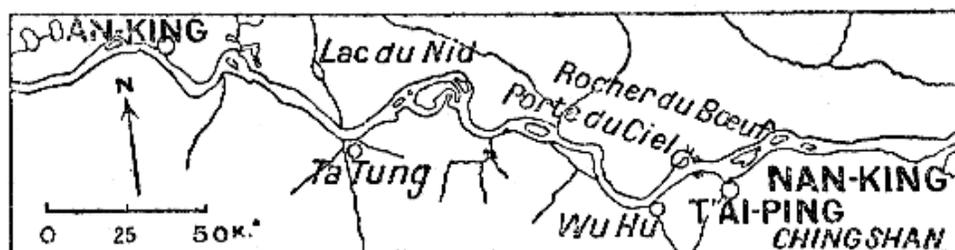
Le soleil était maintenant aussi haut que « la tête d'un homme casqué ». Les passagers commençaient à se montrer sur le pont et à jeter des sous aux joyeux mendiants qui flottaient

## Un miroir chinois

sur la rivière, dans leurs espèces de caves. Mais le signal du départ fut donné et nous nous éloignâmes à toute vapeur, de la cité du Rempart d'Or et des fantômes qui l'habitaient.

Avant midi, nous passâmes près du Rocher du Bœuf, près duquel le poète Li T'ai-Po, selon une légende apocryphe, se noya, un soir d'ébriété, en voulant embrasser la lune, réfléchie dans l'eau.

Le Rocher du Bœuf est célèbre dans l'histoire aussi bien que dans la littérature. Ce fut dans ses parages que Vaste Bravoure traversa le fleuve avec ses troupes, quand il était engagé à renverser la dynastie Mongole pour établir la dynastie Ming. Le courant est très rapide à cet endroit, où se trouvent de perfides remous. C'est cette partie du fleuve que les Chinois appellent la Rivière-en-travers.



Itinéraire de Nanking à Anking.

A vrai dire, les puissantes marées de l'océan Pacifique traversent la mer de Chine et pénètrent dans le fleuve pendant plusieurs centaines de kilomètres. T'ai P'ing (Cité-de-Grande-Paix) est juste au-dessus du rocher et au-dessus encore se dressent les Piliers qui forment la Porte du Ciel. La face occidentale du Pilier Est est d'un aspect saisissant, car elle semble avoir été poudrée par les flocons d'une neige récente.

Une demi-heure après avoir traversé les Portes du Ciel, nous avons jeté l'ancre à Wu Hu (Mare Fertile). Le nom est bien choisi. Des graines et des céréales de toutes sortes s'écoulent des portes de ce riche pays. Le riz forme la plus grande partie des exportations. Des milliers et des milliers de kilogrammes descendent la claire rivière qui relie Wu Hu à l'intérieur de la province d'Anhui (Paisible, Belle). Il y a du riz sec et du riz aquatique ; le riz des collines et le riz des plaines. Les Chinois l'appellent « perles de jade blanc » et disent qu'il « fait du bien à l'haleine, dissipe l'anxiété et la soif, réchauffe les entrailles, harmonise les gaz de l'estomac et fait croître la chair ». La soupe maigre au grain de riz que les Chinois prennent chaque matin est considérée par eux comme devant « faire du bien au principe vital, fortifier la volonté, clarifier l'ouïe et éclaircir la vue », mais, pour nous, cette soupe au riz semble un breuvage bien peu stimulant. En Chine, les hommes-qui-travaillent-avec-leurs-mains-à-l'aube, pour exprimer analytiquement le caractère « agriculture », sont regardés comme extrêmement importants et viennent après les savants, dans l'échelle sociale. C'est sur les bords de la Grande Rivière, mieux que nulle part ailleurs, qu'on peut étudier leurs méthodes éprouvées. Au delà des rives de roseaux, s'étendent des champs fertiles, où des hommes et des femmes veillent sur leurs récoltes, littéralement « pendant toute la période où le soleil donne sa lumière ». A l'aube, les premiers objets qu'on distingue clairement sont, dans les champs, des formes humaines, sarclant, sarclant, sarclant ; et quand le crépuscule jaune fait place aux ténèbres, on voit se fondre, dans les horizons lointains, ces mêmes formes, toujours sarclant, sarclant, sarclant.

## Un miroir chinois

\*

Nous avons quitté la Mare Fertile au milieu de l'après-midi. En automne, c'est par myriades qu'on trouve les oiseaux sauvages, surtout les oies, dans cette partie de la rivière. Si étrange que cela puisse être, le nombre de ces oiseaux migrateurs a fortement diminué depuis que les Occidentaux ont installé, dans les différents ports, leurs énormes magasins d'emballage frigorifique.

Nous continuons la route et suivons les incroyables sinuosités du fleuve. Des collines s'élèvent au bord de chaque rive et leurs pentes verdoyantes sont parsemées de bouquets d'arbres. Des temples furent perchés sur leurs flancs, partout où la vue embrassait un splendide horizon. A quelque distance au sud de Ta Tung (Grande Pénétration) se trouve Kieou Houa Chan (Montagne des Neuf Fleurs), dédiée au miséricordieux Ti Tsang, gardien de la Prison Terrestre, et une des plus fameuses chapelles bouddhistes de la Chine.

Vis-à-vis de Grande Pénétration, quelques kilomètres au nord de la rive du fleuve, se trouve le Lac du Nid, fameux pour la quantité formidable de poissons qu'il renferme. Les prêtres bouddhistes désignent le poisson sous le nom charmant de fleurs-de-vanne-d'eau. En littérature, on fait fréquemment allusion à cet animal aquatique pour désigner un porteur de nouvelles d'ami à ami ; c'est pourquoi on imprime souvent sur les enveloppes une forme de poisson. J'en ai toujours sur les miennes.

\*

## Un miroir chinois

Sur la Grande Rivière, 20 mai.

J'étais navrée de ne pas voir la cité d'Anking (Paix et Bénédiction), devant laquelle nous sommes passés avant le jour. La grande pagode à sept étages est une des plus belles que je connaisse. Une curieuse légende assimile la cité elle-même à un bateau, dont la pagode est le mât.

Paix et Bénédiction est la capitale de la province Paisible et Belle. Quand je suis montée sur le pont, à neuf heures, la curieuse île rocheuse connue sous le nom de Petite Orpheline se dressait toute droite devant nous, adorable dans la douce lumière grise et reflétée à merveille dans une eau d'un calme infini. Des centaines de cormorans s'étaient rassemblés à sa base et à son sommet ; les temples, cachés parmi les arbres, semblaient profondément tranquilles et la face orientale de l'île, à mesure que nous approchions, paraissait baignée d'étranges lumières blanches et roses. Si délicieux que fût ce spectacle, j'étais plus intéressée encore par P'êng Tsé (Marais d'Abondance), petite ville sur la rive droite du fleuve. C'est là que T'ao Yuan-ming ou T'ao Tourbillon-d'Intelligence, a passé seulement quelques semaines comme fonctionnaire subalterne. Il naquit en l'année 365 de notre ère, dans un village près de Neuf Rivières, et il eut vite fait de devenir fameux par son savoir et ses talents. Il fut d'abord nommé inspecteur littéraire de son district natal et ensuite on lui donna le poste de magistrat, à Marais d'Abondance. Il occupa sa position à peine quatre-vingts jours et donna sa démission plutôt que de s'incliner humblement devant un fonctionnaire inférieur qui venait faire une tournée d'inspection. Sa remarque, en cette occasion, que « ça ne valait

## Un miroir chinois

pas la peine de courber l'échine pour cinq malheureuses mesures de riz » fut, depuis, citée avec admiration par les lettrés chinois. Tourbillon-d'Intelligence se retira ensuite dans son village natal et passa le reste de ses jours dans la pauvreté. C'était, du reste, une pauvreté illuminée par les arts. Il écrivait des poèmes et des essais ; sa virtuosité à jouer du luth de table était parfaite et il passait de longues heures à cultiver les chrysanthèmes. Cinq saules se dressaient près de sa maison ; de là, il prit le nom de Maître aux Cinq Saules. Ses poèmes et ses essais sont encore cités comme des modèles de beauté littéraire, et sa conception de la vie est considérée comme tout à fait idéale. Dans un poème qu'il écrivit, après avoir rompu tout lien avec la vie officielle, et qu'il intitula *Encore une fois Champs et Jardins*, il exposa clairement sa philosophie. Ce poème se termine ainsi :

Il n'y a pas de poussière ni de bruit  
Dans la cour, devant ma maison ;  
Mes appartements privés sont tranquilles  
Et calmes, et les rayons de lune peuvent y pénétrer par une porte  
ouverte.  
Longtemps, j'ai vécu dans une cage ;  
Maintenant, je suis de retour.  
Car on doit retourner  
Pour vivre selon sa nature.

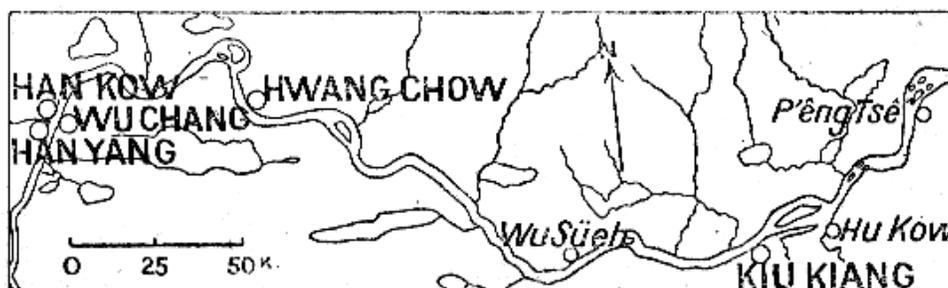
## D'Anking à Hankow

@

Hukow (Bouche du Lac) est une vaste cité, commandant l'entrée qui conduit au Lac de Lumière, lequel s'étend au sud-ouest : une mer intérieure aux pieds des monts Lou. J'aurais voulu qu'on fit un détour pour se rendre à Kingtechien, Manufacture-Illuminée-par-Soleil-et-Vertu, car tel est le nom de

l'endroit où les merveilleuses porcelaines de Chine sont faites et d'où elles sont expédiées par eau ; mais notre course est dirigée vers l'ouest, sur Kiukiang (Neuf Rivières) où nous arrivons et jetons l'ancre un peu après que midi fut sonné.

Le paysage au-dessus de Neuf Rivières est splendide. Près de Wusüeh (Ravin de Bravoure) reposent les restes mortels du Général Yang dont l'esprit tient un emploi au ministère des Eaux sous le Dragon Roi. Le ministère est divisé en deux départements. Les fonctionnaires de l'un contrôlent les eaux salées, les autres, les eaux douces. Chacun des quatre grands fleuves de Chine a un chef et l'esprit du général Yang a été nommé chef du Yangtze Kiang. On le considère spécialement comme le protecteur des immenses radeaux, qui descendent le courant et dont quelques-uns ont une superficie de 2 000 mètres carrés. Les hommes qui ont la charge de ces radeaux lui rendent des honneurs spéciaux.



[Itinéraire de Kiukiang à Hankow.](#)

Au crépuscule, nous nous sommes approchés de la gorge étroite de la Colline Fendue et nous avons dépassé d'importantes flottes de jonques à voiles qui remontaient le fleuve. Sou du Quai Oriental, un poète de la dynastie Song, vint là dans un bateau, et se méprenant sur le site, écrivit un long poème sur la bataille du Mur Rouge, événement fameux dans les annales des

## Un miroir chinois

Trois Royaumes, qui eut lieu, je crois, à Chia Yü, autre district de la province de Hupeh, qui se trouve au nord du fleuve et dans laquelle nous venions d'entrer. La bataille prit place entre les forces réunies des souverains de Chou et de Wou et celles de Ts'ao Ts'ao, souverain de Wei. On dit que Ts'ao Ts'ao avait huit cent trente mille hommes et chevaux, ainsi qu'une flotte compacte de grands vaisseaux. Il semblait invincible, mais Tchou-ko, le-Vraiment-Intelligent, autrement dit, le fameux Tchou-ko Leang, « appela le vent d'est à son aide », et comme les navires de Ts'ao Ts'ao étaient vers l'ouest, ils furent atteints par une nuée incandescente de flèches de feu, qui incendièrent les vaisseaux, en provoquant de telles flammes que les falaises, rougies par l'incendie n'ont jamais, depuis, perdu la couleur que celui-ci leur avait communiquée.

Mais nous approchions de la Place-de-Rencontre-de-Neuf-Provinces, comme les Chinois appellent Hankow. Cette cité se trouve à 900 kilomètres de la mer environ et c'est le point extrême de navigation pour les grands bateaux. C'est là que notre transbordement devait se faire.

Hankow, 21 mai. (Grain se gonfle <sup>1</sup>.)

Hier, il faisait frais et gris, mais aujourd'hui un soleil brûlant, soleil de saison, resplendit sur les récoltes mûrissantes. Il est

---

<sup>1</sup> Le calendrier grégorien n'existe pas en Chine. Depuis l'établissement de la République, en 1911, on a tenté de l'imposer, mais les habitants des campagnes y ont été réfractaires. La Chine étant essentiellement un pays agricole, l'année, qui commence vers le 5 février, y est divisée en vingt-quatre périodes solaires, dont les noms désignent une manifestation correspondante de l'agriculture ou du climat. Les six premiers mois, où les jours augmentent, sont appelés la moitié Yang de l'année ; les six autres mois, où les jours diminuent, sont appelés la moitié Yin.

extrêmement curieux de noter avec quelle précision les Chinois ont divisé leur calendrier bimensuel. Le Soleil et la Pluie doivent alterner pendant la période où le grain se gonfle, et je suppose que c'est ce qui aura lieu.

Les Trois Cités situées au confluent de la Grande Rivière et de l'un de ses affluents les plus importants, le Han, sont Hanyang (Rive-Ensoleillée-du-Han) ; Hankow (Embouchure-du-Han), et Wuch'ang (Courage-et-Gloire). Hankow est, naturellement, le marché commercial moderne, et il est, on imagine, destiné à un grand avenir ; mais quand furent marquées les anciennes traces qui abondent à Hanyang aussi bien qu'à Wuch'ang, c'était simplement un village de pêcheurs. La pêche est encore une importante industrie et les poissons salés sont expédiés par eau, en quantité considérable, de Hankow à Szechuen.

A Hanyang, il y a la Terrasse-de-Fleur-de-Grenade, où une jeune femme accusée d'avoir empoisonné sa belle-mère prouva qu'elle était innocente de ce crime. Comme elle se trouvait sur le terrain d'exécution, lorsque tout espoir d'échapper au supplice semblait perdu, ses yeux tombèrent sur les fleurs du grenadier. Ces fleurs étaient d'un beau rouge écarlate, couleur d'espérance et de joie, couleur de la vie elle-même, couleur de la robe que, jeune femme, elle portait. Alors, elle s'avança et cueillit à l'arbre une petite branche ; puis, se penchant, elle la planta en terre, tout en disant :

— Je suis innocente. Si mes paroles sont vraies, puisse cette branche prendre racine et pousser.

Ceux qui étaient aux quatre côtés, pour se servir d'un idiome chinois, se tenaient là, pétrifiés ; le bourreau avec sa grande

hache restait immobile, et, ô surprise ! devant les regards stupéfaits des assistants, la petite branche commença à pousser, et les fleurs écarlates s'épanouirent toutes grandes sous les rayons caressants du soleil d'été.

Un autre site fameux, celui de la Terrasse du Luth de table, se trouve aux bords du Lac-de-Lune, dont l'eau, en été, est couverte de fleurs de lotus, roses et blanches. L'histoire qui s'y rattache est racontée en grand détail par les Chinois qui y font souvent allusion. En voici le résumé :

« Avant le temps où l'omnipotent premier empereur régna en Chine, sur un tout homogène, en 221 avant Jésus-Christ, et à l'époque où un groupe d'États puissants reconnaissaient une vague suzeraineté à la maison des Tcheou qui tombait rapidement en décadence, vivait un fonctionnaire de grand talent, nommé Po Ya. Or, un jour qu'il voguait dans sa barque, il fut surpris par l'orage près des bords du Lac-de-Lune. Tard dans la nuit, le temps s'éclaircit. « Le ravin noir était plein de la musique du silence, la lune répandait des ombres claires au sein de la forêt », et Po Ya, qui était grand musicien, alluma l'encens dans le brûle-parfums et se prépara à exprimer, sur les cordes de son luth de table, les sentiments que cette scène de la nature faisait naître en lui. Cependant, avant qu'il eût terminé la première phrase musicale, une corde se cassa, avec un bruit aigu et strident, signe infallible qu'un auditeur importun se trouvait près de là. Cet auditeur était un bûcheron qui avait cherché un abri sur

les bords du lac. C'était un personnage extraordinaire, spécialement doué d'une profonde compréhension de la musique. Po Ya toucha les cordes de son luth et le bûcheron interpréta instantanément les pensées qui s'exhalaient des notes harmonieuses. A minuit, les deux hommes étaient devenus si intimes en dépit de leurs différentes situations dans ce monde, qu'ils accomplirent les « huit obéissances » par lesquelles on se jure une fraternité réciproque. A l'aube, Po Ya fut obligé de continuer son voyage officiel, mais le bûcheron, lui, ne pouvait, à aucun prix, quitter ses parents âgés pour accompagner son nouveau frère dans le vaste univers ; aussi ce frère promit-il de revenir le quinzième jour de la huitième lune suivante ; et de rencontrer son humble ami, au même endroit. Il tint parole, mais le bûcheron n'était pas au rendez-vous. Alors Po Ya, pour attirer son ami, enleva son luth de son enveloppe de soie et commença à faire chanter les cordes. A sa surprise, les sons qui s'envolaient de ses doigts étaient doux et tristes, comme ceux d'un hymne funèbre. Et c'était bien un hymne funèbre que devait jouer son luth ! Le bûcheron était mort et reposait dans une tombe fraîchement creusée. Po Ya chanta, en s'accompagnant de son luth, une complainte douloureuse en l'honneur de « l'interprète de son cœur ». Quand il eut terminé, il tira un couteau de sa ceinture et coupa une par une les cordes de soie. Ses larmes tombaient, abondamment sur l'instrument adoré, mais, l'élevant de ses deux mains comme pour

## Un miroir chinois

faire une offrande sacrificatoire, il s'écria : « La musique de mon luth est morte ! » et il le brisa en morceaux sur la tombe qu'il voyait à ses pieds.

Les anciennes traces sont innombrables dans ces parages et il faudrait un énorme volume pour les énumérer toutes.

Il y a un temple fameux, dans la Rive-Ensoleillée-de-Han, sur la Haute-Colline-Divisée. Il fut bâti en mémoire d'un sacrifice d'actions de grâces offert, dit-on, par le Grand Yu, en cet endroit, lorsqu'il eut terminé une partie de son merveilleux travail d'assainissement de l'Empire. Citons encore l'île du Perroquet, chantée par Li T'ai-po, laquelle était autrefois un lieu de plaisir et qui est maintenant transformée en chantier. Je ne puis, non plus, passer sous silence la Tour Jaune à la Grue, qui se dresse au haut d'une colline. Rebâtie tout récemment sur l'emplacement d'une autre tour beaucoup plus jolie que celle-ci, paraît-il, et qui brûla il y a une trentaine d'années environ, elle est d'un style détestable. C'est là que se rencontrèrent, pour y parler stratégie, les héros des Trois Royaumes.

## D'Hankow à Yochow

@

23 mai.

Comme certains endroits de la Grande Rivière au-dessus de Hankow sont très peu profonds, nous avons pris pour cette partie du voyage un steamer de tonnage plus léger, qui a quitté Hankow, hier soir, à une heure tardive.

## Un miroir chinois

Les pièges à poissons qui se succèdent le long de la rive étaient nouveaux pour moi et fort intéressants. Il paraît qu'en avril, quand le frai flotte sur l'eau, les pêcheurs sortent dans leurs petits bateaux pour le recueillir. Ils font éclore les œufs dans ces pièges si curieux, et quand ils ont un nombre suffisant de petits poissons, ils mettent leur marchandise dans des jarres et vont l'offrir aux habitants de la campagne. Ceux-ci l'achètent afin d'empoisonner les étangs et les eaux du pays. Nous avons aussi rencontré de gigantesques radeaux faits de bambous et de perches, qui avançaient d'une étrange manière. En plus d'énormes rames à l'avant, ils avaient un cabestan à l'arrière. Un bateau portait devant le radeau une ancre très grosse en



Itinéraire de Hanyang à Yochow.

forme d'éventail qu'on plongeait tout droit dans l'eau. Le radeau était tiré du côté de l'ancre au moyen d'un câble de bambou, très épais, que l'on enroulait autour du cabestan. Le bateau levait ensuite l'ancre de l'eau, se précipitait devant le radeau, replongeait l'instrument et la même opération recommençait indéfiniment. Parmi les autres curiosités locales se trouvaient les fours à chaux de forme parfaitement ronde et qui sont entourés de cordes de bambous. Ils sont construits en rangs égaux et les pierres qui sont entre les bandes de cordes sont placées de telle

## Un miroir chinois

manière que l'air peut pénétrer à travers. Les fours sont remplis de combustible qu'on allume quand ils commencent à s'élever, de sorte que le feu couve lentement. La corde de bambou n'est pas détériorée par la chaleur et on s'en sert pour un second four et quelquefois pour un troisième.

Après la tombée de nuit, il commença à bruiner, mais en arrivant à Ch'êng Ling, qui sert de port à Yochow, la pluie tombait à torrents comme si un baquet d'eau était renversé, pour employer une expression chinoise.

@

24 mai.

La chance nous favorise. Au lieu de continuer directement, au départ de Ch'êng Ling, comme le font ordinairement les bateaux, le capitaine, ayant reçu l'ordre d'embarquer une cargaison de riz, nous fit faire un détour et nous fit aborder aux premières lueurs de l'aube à Yochow (Ilot-du-Haut-Pic). J'aurais ignoré nos mouvements si le Boy numéro deux, qui voyage d'ordinaire avec moi, ne se fût précipité dans ma cabine en disant : « Maîtresse ! nous sommes sur une ancienne trace ! » Je me levai vivement et, regardant par le hublot, je vis devant moi le Yo Yang Leou (Tour-Brillante-de-Haut-Pic). C'est un pas très fameux et en compagnie d'un des Successeurs-des-Successeurs-des-Voyageurs-Précurseurs, je me hâtai d'aller à terre.

L'Ilot-du-Haut-Pic se dresse à l'entrée du plus grand lac de la Chine, le célèbre Tung T'ing, dispensateur des eaux au Hunan, la Province du Sud-du-Lac, et à la vaste région qui s'étend au delà. Les poètes en font constamment mention, car ils aspirent toujours à « flotter sur ses eaux ».

De même que le cours inférieur de la Grande Rivière est hanté par le souvenir du poète Li T'ai-po, de même, tout ce qui s'étend entre le lac Tung T'ing et Chungking est comme le domaine propre de son fameux contemporain Tou Fou. Après avoir vécu dans les gorges plusieurs années, il partit de l'Îlot-du-Haut-Pic, lui et sa famille, et se dirigea vers le sud en vue de rejoindre des parents qu'il avait dans le Hunan. Tou Fou lui-même était gravement malade en arrivant dans cette province et il mourut de froid avant d'avoir atteint le but de son voyage. Il put néanmoins faire l'ascension de la Tour Brillante, qui ne comptait guère plus de cinquante ans d'existence à l'époque, et il composa un poème à cette occasion.

Les pavillons qui composent la Tour Brillante sont bâtis sur la porte occidentale du Haut Pic et commandent une vue magnifique. De larges marches de pierre conduisent de la rive au passage voûté formé par la porte qui s'ouvre dans les murs de cette ville ; c'est immédiatement au-dessus que s'élève le plus grand des trois pavillons. Il fait face au couchant et son toit est couvert de tuiles jaunes et vertes, qui scintillent au soleil. Les deux autres pavillons, plus petits, se dressent au nord et au sud ; celui du sud est recouvert d'un toit resplendissant, coloré d'un bleu tendre, infiniment pur.

La Tour Brillante fut élevée à l'origine par Tchang Yue, un homme d'État et un savant, qui vécut de 667 à 730, sous la dynastie T'ang ; elle a, depuis, été rebâtie et réparée nombre de fois. Parmi les nombreux visiteurs qui accoururent de toutes parts pour visiter la Tour, se place Lu Tong-pin, qui vécut, également sous la dynastie T'ang et qui fut élevé plus tard au

rang des Immortels ; c'est maintenant un membre très en vue du groupe fameux des huit Immortels.

On prétend qu'il visita la Tour trois fois et fut douloureusement surpris de n'avoir point été reconnu. L'histoire raconte que cet illustre Lu Tong-pin se reposait au Temple du Pic Blanc, à Yochow, quand, soudain, un petit vieillard descendit de la plus haute branche d'un sapin et lui dit :

— Je suis le Génie du Sapin, et en vous voyant approcher, Maître, je sens qu'en qualité d'hôte de ce lieu il est de mon devoir de vous accueillir.

Lu Tong-pin, assez chagrin d'être passé jusque-là inaperçu, se réjouit de la respectueuse attention du Génie et écrivit sur un mur voisin le quatrain suivant :

*Seul je suis venu, seul, je me suis assis,  
En aucun lieu les humains ne me reconnaissent ;  
Il n'y a que le Génie du vieil arbre  
Qui se rend vraiment compte qu'un Immortel est là.*

Au second étage de la Tour, le saint a sa chapelle, où est représenté le petit génie à son service. Des histoires fantastiques ont circulé relativement à la manière miraculeuse dont on aurait obtenu différents portraits de Lu Tong-pin. Tout récemment encore, le *Daily News* du nord de la Chine, dans son numéro du 10 mai 1922, raconte qu'une photographie de nuages prise ce même mois, à l'aide d'un Kodak Eastman, révéla les traits augustes de l'Immortel.

L'architecture de la Tour Brillante est d'une beauté frappante. Je n'ai jamais vu d'entrée plus charmante et plus variée, ni de

treillage plus exquis. Les pointes des toits sont ravissantes. Le dessin choisi se voit fréquemment : c'est celui du faisan d'amour ; mais au lieu de la tête classique, qui sert d'habitude, c'est le corps entier de l'oiseau qui se profile clairement sur le ciel.

Quand nous sommes passés, des soldats, le fléau de la Chine moderne, étaient cantonnés dans les différents pavillons. Nous n'avons pu que faire, en cet endroit enchanteur, une rapide visite, où je pus voir la stèle de Lu Tong-pin, ainsi que les fameux panneaux de bois où sont sculptés les caractères de Fan Tchong-Yen, personnage de la dynastie Song, qui, à l'occasion de la réparation des pavillons, exalta en un charmant poème son enthousiasme pour la vue admirable qu'on a du haut de la Tour Brillante du Haut-Pic. Bientôt, le sifflet du steamer retentit, nous apprenant que le riz était chargé, et que nous allions repartir.

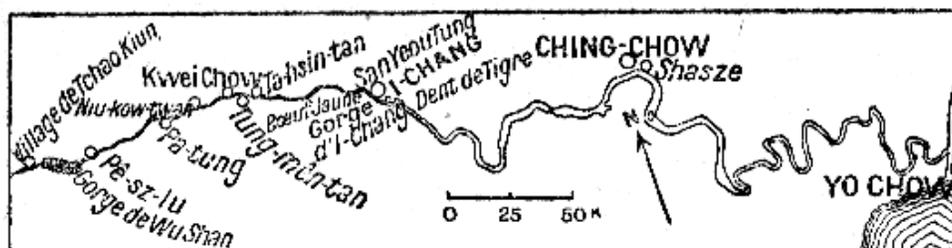
### De Yochow à Ichang

@

Le pays qui s'étend entre le Lac Tung T'ing et la Porte d'Ajoncs, où commencent les premières collines du plateau Thibétain, est complètement plat et au niveau exact de la mer. Il peut paraître monotone, mais comme dit Li T'ai po : « Depuis les jours anciens jusqu'à maintenant, ils ne sont pas nombreux ceux qui peuvent réellement voir avec leurs yeux. » En réalité, ce pays est une des parties les plus intéressantes de tout le fleuve. On y voit le monde en formation. La Grande Rivière, ayant percé les chaînes de montagnes et balayé tous les obstacles dans la

## Un miroir chinois

haute contrée, continue à travers la plaine de Hupeh son cours capricieux et quelque peu désordonné, semble-t-il. Le lit du fleuve change constamment, et à un tel point qu'à l'Île de Dimanche, que les Chinois appellent l'Île-Née-du-Ciel et qui, en réalité, n'est pas une île du tout, mais une série de plaines mouvantes, les bateaux doivent toujours stationner, afin qu'on puisse suivre d'heure en heure les variations qui se produisent. Bien que la distance à vol d'oiseau entre l'Îlot-du-Haut-Pic et l'Île de Dimanche soit seulement de 75 kilomètres, le bateau en a parcouru plus de 150. Il donnait l'impression de tourner constamment en cercles, et une colline solitaire, que l'on apercevait de bâbord à un moment donné, vous apparaissait de tribord, quelques instants après.



Itinéraire de Yochow à Ichang.

Le pays est sillonné de digues que l'on a élevées dans le but souvent inutile de faire échec aux fréquentes inondations. Aussi n'est-il pas surprenant que les paysans qui vivent dans ces régions appellent à l'aide les habitants d'autres mondes. Juste au-dessus de l'Île de Dimanche, sur la rive gauche du fleuve, se dresse un énorme monstre à une corne, qui a été, je crois, placé là il y a environ deux siècles. Il est solidement accroupi, tourné vers le courant, et il semble n'attendre qu'une occasion pour avaler les eaux débordantes de la rivière ; c'est, du reste, le rôle qu'il est censé remplir.

## Un miroir chinois

Les fleurs-d'eau, comme les Chinois appellent les rosettes d'écume formées par le bouillonnement des courants, flottaient derrière nous, à folle allure, sur l'eau prodigieusement colorée. A propos de cette couleur qui est si extraordinaire dans la haute rivière, j'ai souvent été accusée d'exagération ; c'est pourquoi je me permets de citer un passage de ce qui est probablement le livre le plus littéral du monde. Je veux parler du *Yangtze Kiang Pilot*, publié par l'amirauté britannique en 1814 :

« La couleur de l'eau, même en hiver, est loin d'être claire, tandis qu'en été, elle est teintée de rouge, de marron, de jaune, et parfois de nuances pourpres.

Il est impossible de décrire l'effet produit par cette coloration dans les lumières changeantes qui se succèdent du lever au coucher du soleil, effet captivant, même dans le Crépuscule jaune.

\*

[Au-dessus de l'Ile-Née-du-Ciel, 26 mai.](#)

Hier, nous avons passé toute la journée à serpenter à travers la plaine qui s'étend quelquefois à 7 mètres au-dessous du niveau de la rivière. La limite du cours d'eau était souvent marquée par des bambous plantés à droite et à gauche et nous obéissions à la loi traditionnelle de la navigation selon laquelle les bateaux montants rasant la rive la plus escarpée et permettent aux bateaux descendants de flotter juste au milieu du courant. Tard dans la soirée, nous nous sommes arrêtés à Shasze (Marché-au-Sable) qui sert de port à Chingchow, la Ville-des-Ajoncs, laquelle s'étend à 3 kilomètres au nord-ouest. Le Marché-au-Sable est un centre très important. C'est

là que les grands vaisseaux, qui ont fait le voyage à travers les Trois Abîmes, transbordent leurs cargaisons dans des bateaux de tonnage plus léger, pour le voyage à travers la plaine. Les anciennes traces y abondent, mais elles ne sont pas si importantes que celles qu'on trouve à Chingchow.

La-Ville-des-Ajoncs était la capitale de cet ancien fief, connu sous le nom de Tch'ou, le Royaume des Épines, un des États féodaux sous la dynastie Tch'éou. Il faut admettre que la suzeraineté exercée par la maison régnante fut excessivement terne, et que, pendant une longue période, qui prit fin en 278 avant Jésus-Christ, le pays gouverné par les rois de Tch'an comprenait un vaste territoire. S'étendant aux bords de la Chine restreinte de cette époque, il embrassait dans ses frontières beaucoup d'éléments non chinois et fut affecté par de nombreuses influences étrangères. Cela est peut-être une des raisons pour lesquelles la poésie, comme art séparé de la musique, a pris naissance dans le Royaume des Épines. Quoiqu'il en soit, les premiers poèmes chinois que nous connaissions, à part les Odes réunies par Confucius, trois siècles plus tôt, sont l'œuvre de K'iu Yuan, un ministre du Royaume des Épines. Ce dernier naquit en 332 avant Jésus-Christ et comme il était apparenté aux rois de Tchou, il devint ministre étant encore très jeune. Il eut d'abord toute la confiance du souverain, mais, compromis plus tard dans des intrigues de cour, il fut renvoyé de la capitale. C'est à cette époque qu'il écrivit le long poème irrégulier connu sous le nom de *En proie aux ennuis*. Pendant six ans, il erra en exil et ensuite, se noya de désespoir dans la Rivière Mi Lo, le cinquième jour de la cinquième lune. Comme c'était un

ministre loyal et dévoué, depuis cette date reculée jusqu'à ce jour, les gens ne manquent point d'aller en bateau, soi-disant pour chercher son corps qui n'a jamais été retrouvé.

A 80 kilomètres à l'ouest du Marché-aux-Sables, des collines ont fait leur apparition et soudainement nous avons vu se dresser au premier plan, nettement à pic, le mur de la Gorge des Dents de Tigre ; c'est la première manifestation de la force sans limite. Ses falaises sont si abruptes que les bateaux ne peuvent plus avancer au halage, mais à l'aviron quand le vent ne donne pas ; il est cependant assez curieux de noter qu'un vent assez fort venant du sud-est souffle en général toute l'année, depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Au-dessus de la petite gorge, qui n'a que 3 kilomètres de long, nous avançons à la vapeur dans la partie du fleuve qui s'étend au-dessous de la cité de Ichang (Juste Prospérité), où nous mouillons au milieu de l'après-midi. Juste Prospérité s'étend au pied des Trois Abîmes ; c'est le point où les voyageurs modernes doivent changer de bateau pour remonter le cours supérieur dans des steamers spécialement construits. La mécanique n'est pas mon fort, mais je sais que ces navires sont très puissants et qu'ils sont pourvus de trois gouvernails en cas de besoin. Je sais aussi que traverser les Gorges du Yangtze n'est pas un jeu d'enfant, mais une difficile entreprise. Quelques Européens vivent à Ichang, car ce port est compris dans les Traités ; la ville chinoise est grande et elle est si riche qu'elle a été pillée à de nombreuses reprises pendant les jours troublés des dernières années. C'est la première ville, du type des cités de la haute rivière, que j'aie jamais vue. Les maisons perchées sur pilotis, dans l'attente des crues d'été, sont très

curieuses. Le quai, en face duquel est amarré notre bateau, se trouve à 16 mètres au-dessus du niveau actuel, qui atteint cette hauteur pendant la saison chaude.

Notre steamer, le *Mei Jen* (*Beauté et Bienveillance*) n'appareille pas avant l'aube du 29, aussi pouvons-nous explorer les anciennes traces de Tchang.

\*

28 mai.

Hier, nous, les Successeurs-des-Successeurs-des-Trois-Voyageurs-Précurseurs, avons visité la Cave des Trois Errants, qui se trouve au nord-ouest de Ichang. L'après-midi était délicieuse, l'eau du vallon coulait claire et pure, et les versants des collines étalaient leur tapis d'un vert de jade. La cave elle-même est saisissante. L'entrée en est si étroite que son accès n'est permis qu'à une seule personne à la fois. A l'intérieur, des stalactites pendent de haut en bas, donnent l'illusion d'un champ de bambous. Les noms de trois Européens, des Anglo-Saxons, sont écrits sur la voûte de la cave : J. H. Grayson, T. Liddell et I. Duff, 1849 ! Qui étaient ces Trois Errants et d'où venaient-ils en ces jours où l'Occident commençait à peine ses rapports avec la Chine ?

La visite faite, nous franchîmes la colline. Le soleil, déjà presque au déclin de sa course, embrasait l'horizon et comme nous y arrêtions nos regards, un point minuscule apparut dans ce vaste couloir qui donne accès vers l'Orient. C'était le *Mei Jen*, notre bateau, qui, descendant le fleuve, glissait devant nos yeux. Le temps que nous mîmes à atteindre le bas de la colline lui fut suffisant pour franchir la Gorge, et il passa devant nous à

toute vapeur en nous éclaboussant. de son remous. Il était tout à fait inutile d'adjurer notre batelier, comme nous le fîmes, en lui prodiguant des *siao sin* (Petit cœur, petit cœur), idiotisme chinois pour « attention » ! Mais qu'importe, une pluie torrentielle n'a cessé de tomber aujourd'hui. Nous sommes trempés.

Au nord des Trois Abîmes, 29 mai.

Nous voici de nouveau à bord de *Beauté et Bienveillance*. Le départ a eu lieu ce matin, à quatre heures trente. Si l'on avait des doutes sur le danger de la navigation dans le cours supérieur de la Rivière du Sable d'Or, un coup d'œil jeté sur la physionomie des personnes se tenant sur la passerelle les écarterait à jamais. La masse énorme du capitaine en remplissait le centre : à l'une des extrémités, le premier officier, mince et grave — c'est son premier voyage ; à bâbord, le pilote, avec un visage couleur d'ivoire Ming, impassible, immobile. Il ne sortait de son immobilité que pour donner, de l'index droit, les directions nécessaires. Au fond, trois hommes de barre.

Personne ne parlait. Pas d'autre bruit que le mugissement de l'eau impétueuse, furieuse et tourbillonnante, que le halètement des chaudières ou que l'appel bref de la cloche de la chambre des machines répondant au signal de l'index du pilote.

Et nous remontons à travers la Gorge de Ichang. La lumière, se fait moins lugubre, les brouillards s'élèvent, s'abaissent, remontent, et glissent derrière les pies ; à travers la Grande Porte, nous continuons à remonter pénible ment, jusqu'au moment où le Bœuf Jaune se dresse au-dessus de nous.

## Un miroir chinois

*Trois aubes éclairent le Bœuf Jaune,  
Trois crépuscules — et nous avançons si lentement.  
Trois aubes et puis trois crépuscules encore,  
Et nous ne remarquons pas que nos cheveux sont devenus  
blancs comme la soie du cocon.*

Ainsi s'exprimait, il y a douze siècles, le poète Li T'ai-po, et même de nos jours, l'avance est loin d'être rapide.

Bientôt, nous atteignons les deux Rochers de la Corne de Cerf, le haut et le bas. Tou Fou écrivit :

*En passant par les Rochers de la Corne de Cerf, nous passions,  
certes, par un grand danger.  
En traversant la Tête de Loup, c'était comme si nous marchions  
sur ses fanons.  
Et comment ne pas changer de couleur en traversant les  
mauvais rapides ?*

A certains endroits de la Corne de Cerf, on trouve vrai ment « de mauvais rapides ». Le bateau qui transportait un haut fonctionnaire, Pao Tchao, y chavira un jour. Ses deux fils et plusieurs personnes de sa suite furent noyés ; Quant à lui, le cœur brisé, il se retira de la vie publique.

La rivière se rétrécit encore ; les collines, sortant toutes fraîches et pimpantes du bain des pluies, se rapprochent de nous ; les cascades enfantées par les chutes d'eau diluviennes sont d'un effet extraordinaire. Chacune d'elles précipite ses eaux abondantes, où se reflètent d'étonnantes et indéfinissables couleurs. Rouge profond et rouge pâle ; cuivre foncé et cuivre clair ; jaune paille et or brillant : torrents de bijoux tombant dans les rocs.

Et le passage se rétrécit, se rétrécit de plus en plus jusqu'à notre entrée dans la Gorge du Code Militaire et de la Lame Précieuse, plus connue après sa sortie supérieure, sous le nom de Mi T'an. Citons le prosaïque journal *Yangtze Pilot* :

« La Gorge a environ 1 mille et demi (2 kilomètres et demi) de longueur sur un quart de mille (100 mètres) de largeur. De chaque côté du fleuve s'élèvent des falaises verticales qui ont de 1 200 à 1 500 pieds ; plus loin du rivage, elles atteignent 3 000 pieds.

Que nous importaient ces détails ! Nous savions que les Trois Abîmes étaient proches et nous étions dans la fièvre de l'attente, fièvre qui fut accrue par la rencontre d'un autre steamer dans ce passage horriblement étroit des Rochers de Feu et fumée. Pendant un moment critique, le capitaine est debout, la main sur la corde du signal. Le pilote le supplie de faire j'ignore quoi ; mais lui demeure immobile, jusqu'à ce que sa décision soit prise ; alors deux jets de vapeur et arrêt complet de notre bateau sous les rochers, pendant que l'autre navire nous dépasse rapidement.. C'est de ce passage qu'il est dit : « Le bruit de l'eau qui s'y rue s'entend à plusieurs *li*. »

L'entrée de Wou Hia, l'Abîme de la Sorcière, le premier des fameux « Trois » est sombre et funèbre ; elle inspire une terreur sacrée. Une pluie torrentielle commence à tomber ; le sol est d'un rouge de rubis ; les arbres d'un bleu-vert tropical ; la Grande Rivière elle-même garde sa teinte unique, exquise : un cuivre rose indescriptible, don des sables du Thibet.

## Un miroir chinois

L'Abîme tire son nom d'une très ancienne légende racontée par Song Yu, neveu de K'iu Yuan, environ trois cents ans avant notre ère. Voici la préface de son poème descriptif :

Jadis, le Prince Siang de Tch'ou voyageait avec Song Yu, se rendant à la Terrasse du Rêve Nuageux, en vue de la Haute-Berge. Au ciel, seulement quelques minces nuages ; les pics rocheux se dressaient, nets et droits. Soudain, l'aspect changea ; à chaque moment, il changeait et se transformait sans fin. Le Prince questionna Yu :

— Quel est ce voile de brume ?

— C'est le Nuage de l'Aube, répondit Yu.

— Et quel est, reprit le Prince, ce Nuage de l'Aube ?

Et Yu répondit :

« Jadis, le premier roi (Houai Wang, des Tch'ou) s'acheminait vers la Haute Berge. Se sentant las, bien qu'il fût jour, il s'étendit pour se reposer. Dans son rêve, il vit une femme qui lui dit :

— L'Indigne qui vous parle est la Dame de la Montagne de la Sorcière ; c'est une passante sur la Haute Berge. Apprenant que le Prince voyage de ce côté, elle désire placer l'oreiller et étendre la natte qui sert à dormir.

Aussi le roi l'aima-t-il tendrement. Comme elle était sur le point de partir et de le quitter, elle dit :

— L'Indigne demeure sur le versant sud du Mont de la Sorcière ; de hautes collines qui regardent les quatre vents, nous séparent ; seuls, les nuages de l'aube, et

## Un miroir chinois

les ondées du crépuscule peuvent nous permettre « de nous rencontrer. A chaque aube, à chaque crépuscule, j'attendrai au pied de la Terrasse du Sud. »

A l'aube, au moment où le soleil dépassait l'horizon, elle tint sa promesse et se montra. C'est pourquoi on éleva un temple qui fut nommé le Nuage de l'Aube.

Le roi dit :

— Quelle est la forme du Nuage de l'Aube, à sa première apparition ?

Et Yu répondit :

— A sa première apparition, sa vigueur est celle d'un pin ; il est droit et haut ; un peu plus tard, il s'approche et s'illumine brillamment, semblable à une belle femme qui lève la manche pour s'abriter des rayons du soleil et contemple l'horizon lointain, pensivement. Soudain, la forme change et, un instant, c'est comme un chariot à quatre chevaux, comme un étendard aux plis flottants ; il est rafraîchissant comme la brise ; frais comme la pluie. Quand le vent cesse de souffler et que la pluie cesse de tomber, le nuage n'est plus là.

Alors, le roi dit :

— Nous est-il possible d'aller visiter cet endroit ?

— C'est possible, fut la réponse de Yu.

— Comment nous y rendrons-nous ? demanda le roi.

Ce à quoi Yu répondit :

## Un miroir chinois

— L'endroit est haut et clair ; du sommet on découvre une vaste étendue ; la vue est large, embrassant tout l'horizon. Au temps où la vie fut donnée aux dix mille créatures, il communiquait avec le Ciel. En regardant en bas, on voit les eaux tourbillonnantes des affluents ; c'est beau, rare et solennel ; on ne saurait trop chanter les louanges de ce lieu.

— Mets-toi à la tâche, dit le roi, et sur ce sujet, écris un *fou* pour Notre Personne Royale.

Et Yu s'empessa d'acquiescer au désir de son souverain.

L'Abîme de la Sorcière a près de 40 kilomètres de long ; sa largeur varie de 150 à 400 mètres ; quant à sa profondeur, elle atteint jusqu'à 10 mètres en certains endroits. Des falaises escarpées s'élèvent par places à 300 mètres de hauteur et de hautes montagnes les dominent par delà les bords du fleuve, dont les deux rives présentent un aspect différent. Celle qui est au nord est abrupte et stérile, tandis qu'au sud, des collines boisées étalent leurs versants fertiles.

Sur la rive gauche, les Douze Pics se dressent, presque droits sur leurs bases. Comme le dit le poète Tou Fou, « les falaises de la Sorcière s'entassent hautes avec leurs profils irréguliers ». Leurs noms mêmes sont pleins de poésie, et il est aisé de voir en imagination la Dame Fée planant près de leurs sommets. Voici ces noms enchanteurs : Contemplant-la-Lueur-Rouge-sur-les-Nuages ; Nuages-de-l'Aube ; l'Écran-du-Martin-Pêcheur-Vert ; Pins-sur-le-Mont-à-la-Cime-Ronde ; Assemblée-des-Immortels ; Réunion-des-Cigognes ; le-Pur-Autel ; Montée-et-Ascension ;

Faisan-des-Nuages-Montants ; Faisan-d'Amour-Volant ; Dragon-Grimpant ; Printemps-des-Sages.

A l'entrée supérieure de la Gorge de la Sorcière s'élève à 500 mètres de haut une colline de forme conique, et dans le ravin creusé au delà de cet endroit se trouve un lieu d'un intérêt passionnant et romanesque. Je veux parler du village où naquit et grandit cette enfant du Clan des Wang, l'adorable Wang Kiang, connue sous le nom de Tchao Kiun ou la Brillante Concubine, et souvent célébrée par les poètes. J'ai raconté tout au long son histoire dans mon livre de poèmes chinois, que j'ai déjà mentionné dans l'Introduction. Voici, brièvement résumé, le touchant récit de ses malheurs :

« Elle vivait au premier siècle de notre ère. Fille de parents bien élevés, elle fut instruite dans les principes confuciens les plus stricts et, suivant le texte chinois « elle ne parlait pas haut et ne regardait pas au delà des portes ; même dans la maison, ses pas ne suivaient que le passage qui conduisait à la chambre de sa mère. Ses oreilles se fermaient aux sons qui eussent pu les troubler ; aussi son cœur et son esprit étaient purs comme ceux des Immortels ».

Son père la regardait comme un joyau précieux, et bien que de nombreux prétendants se présentassent, il refusait d'écouter leurs propositions. Enfin, quand elle eut dix-sept ans, il l'envoya à la capitale, comme offrande à l'Empereur Yuan de la dynastie Han.

En arrivant au Palais, la jeune fille fut logée dans les chambres intérieures, au milieu des innombrables

femmes du Palais, qui vivaient là dans l'attente constante d'être mandées par l'Empereur et amenées en sa présence. Comme le Fils du Ciel n'allait jamais dans ce quartier du Palais, c'était la coutume d'établir un catalogue de ses habitantes et de soumettre leurs portraits à Sa Majesté, forme de procédure qui entraînait une grande corruption des peintres de la cour. Les principes rigides de la fille du Clan des Wang l'empêchaient de se soumettre à cette coutume du Palais, et le portrait qui parut au catalogue déformait à un tel point ses traits exquis qu'il n'éleva dans le cœur impérial aucun désir.

Cinq ou six tristes années s'écoulèrent et la jeune fille demeura enfermée dans l'appartement des femmes, quand un jour, le chef d'une tribu exprima le désir qu'on lui envoyât, pour en faire sa reine, une des dames de Yuan Ti. On consulta le catalogue et on décida de lui faire présent de la fille de Wang, comme de celle des femmes du Palais qui possédait le moins de charmes. Elle reçut donc l'ordre de se préparer pour un voyage vers les déserts, où elle régnerait sur une tribu sauvage de l'Asie Centrale, perspective effrayante pour un être élevé dans la stricte retraite, au milieu de personnes à la culture raffinée.

« La coutume exigeait qu'au moment du départ, elle parût devant le Fils du Ciel, d'abord pour remercier son impérial maître d'avoir eu la complaisance de penser à elle en s'occupant ainsi de son avenir ; ensuite, pour

être solennellement remise aux envoyés. L'audience se tenait dans une des salles du palais ; la cour était assemblée, les envoyés debout, prêts à partir, quand la dame entra. A la vue de son extraordinaire beauté, tous furent frappés comme de la foudre ; l'empereur lui-même eut grand'peine à ne pas s'élaner du Trône du Dragon pour lui parler. Mais il était trop tard, il n'y avait plus qu'à se soumettre à l'inévitable. La plus belle de toutes les femmes du Palais était donnée au Khan des Hiong Nou ; l'escorte qui devait la convoier à travers la Passe de Jade attendait, et la jeune fille partit, le cœur brisé. La fureur et la consternation se répandirent dans le Palais ; un chameau chargé d'or fut envoyé à sa poursuite, mais rien ne put changer le sort de la jeune fille. L'ambassadeur des Hiong Nou refusa une rançon offerte pour la reprendre et la pauvre enfant franchit la barrière de Jade pour gagner les champs de Sable Jaune qui s'étendent là-bas, dans l'immensité. La fille de Wang, bannie, fut fidèle aux principes dans lesquels elle avait été élevée. Au lieu de se donner la mort, comme elle eût désiré, elle se soumit au pouvoir des Cinq Grands Personnages, le Ciel, la Terre, l'Empereur, son Maître et ses Parents. Elle remplit ses devoirs d'épouse le mieux qu'elle put, malgré la nostalgie qui la hantait sans cesse.

« Dès qu'elle eut atteint le lieu de son séjour, chez les Barbares (ils étaient bien nommés), Tchao Kiun écrivit à

l'empereur une lettre pathétique, où elle protestait de sa loyauté et priait le souverain de prendre soin de sa famille. C'est ce qu'il fit. Après avoir découvert la perfidie de Mao Yen Cheou, il condamna le peintre à mort et confisqua ses biens au profit de la famille de Tchao Kiun. Après la mort de son mari, cette dernière posa à l'héritier présomptif la question suivante :

— Voulez-vous suivre la coutume de Han, qui est celle de Chine ou bien la coutume de Hou, qui est celle des tribus barbares ?

Il répondit :

— La coutume de Hou.

Là-dessus, elle prit du poison et mourut. Cette terrible coutume décrétait que le successeur du Khan devait épouser la veuve de son père.

\*

Le cours du Fleuve à la Gorge de Kiu T'ang, ou Abîme de la Berge Effrayante, est d'un dramatique intense. Il est difficile d'en parler en quelques mots. Nombreux doivent être à y retourner les esprits de ceux qui ont franchi le seuil du Grand Au-delà. De sa hauteur, les gibbons poussent leurs cris et, comme on le sait, si l'on entend ces cris trois fois, les larmes des hommes se mettent à couler.

Cet abîme n'a que 6 kilomètres de long, mais ses falaises dressent, sur chaque rive, leurs murs escarpés qui atteignent 230 mètres de haut et forment un Danger Envoyé du Ciel pour la

protection de Szechuen. On leur donne le nom bien approprié de Barrière d'Eau.

A la sortie supérieure de la Gorge, on montre l'échelle de Mong Leang ; les trous dont elle est composée et qui sont creusés dans le rocher ont une superficie de 35 centimètres carrés et une profondeur de 2 pieds. Ce vaillant général y enfonçait des poteaux afin de permettre à ses soldats d'escalader la falaise.

Mong-le-Bon était un général, qui, avec son frère d'armes, Kiao Tsan, suivit Yang-à-la-Splendeur-Étendue, qui fut commandant en chef sous la dynastie Song. Les trois hommes s'aimaient comme des frères et une pièce fameuse intitulée : « *Mong-le-Bon vole des ossements* » a trait à leurs aventures. Le sujet en est le suivant :

« Le père de Yang-à-la-Splendeur-Étendue a trouvé la mort en combattant les Tartares Jaunes, près de l'emplacement actuel de Pékin, et son corps a été déposé dans une cave. Yang-à-la-Splendeur-Étendue, à qui sa haute position dans l'État ne permettait pas de quitter son poste, chargea Mong-le-Bon d'aller reprendre les ossements de son père. Kiao Tsan, bouleversé de voir Mong Leang entreprendre seul ce dangereux voyage, le suivit en cachette. Mong pénétra dans la cave, s'empara des ossements et s'apprêtait à en sortir, lorsque Kiao Tsan, qui ne l'avait pas quitté d'un pas, poussa une exclamation de joie. Terrifié et craignant que ce ne fût un ennemi, Mong Leang se retourna et d'un seul coup de hache fendit le crâne de

Kiao Tsan. Quand il eut découvert qu'il avait tué son jeune frère, il voulut mettre fin à ses jours, mais il se rendit compte aussitôt que les ossements qu'il portait devaient être remis à Yang. A ce moment, vint à passer un vieillard qui parlait la langue des Chinois, non point celle des Tartares détestés. Il raconta qu'il avait suivi autrefois le père de « Splendeur-Étendue » jusqu'à cette lointaine frontière, et qu'il avait été laissé là, après la mort du premier.

— Avez-vous le désir de revoir votre pays ?

lui demanda Mong Leang, qui, sur la réponse affirmative du vieillard, ajouta :

— Allez donc à la résidence officielle du commandant en chef qui vous recevra bien ; ne vous agenouillez pas devant lui avant d'avoir remis ce fardeau ; c'est lui alors qui pliera le genou devant vous.

Puis, ayant confié au vieillard les précieux ossements, Mong-le-Bon se donna la mort.

Quand Yang-à-la-Splendeur-Étendue entendit le récit de cette triste histoire, il fut accablé de douleur et mourut peu de temps après.

Mong Leang était obligé d'escalader la falaise, parce que, la nuit et aux moments de danger, une chaîne solidement fixée était étendue à travers la Gorge. On peut encore voir les piliers de fer qui la tenaient, et j'ai entendu dire que la chaîne elle-même se trouve dans une cave, sous la Cité-de-l'Empereur-

## Un miroir chinois

Blanc, laquelle s'élevait sur le promontoire, en face de l'échelle de Mong Leang.

\*

Cette cité fut construite par le redoutable empereur Kongsouen Chou qui, en l'an 25 de notre ère, arracha Szechuen à l'empereur Kouang Wou de Han et y fonda un royaume. On raconte qu'au cours de la construction un dragon blanc sortant d'un puits lui apparut : aussi le blanc devint la couleur du souverain, qui en donna le nom à la cité.

En plus de la chaîne, protection humaine, se dresse un roc remarquable, protection céleste, placé là en sentinelle.

C'est le Yen Yu Touei, le Rocher-de-l'Eau-Tourbillonnante, appelé on ne sait pourquoi, par les Européens, la Queue d'Oie ; à eau basse, il s'élève à 33 mètres au-dessus du lit du fleuve, du moins, c'est le chiffre donné par le *Yangtze Pilot* ; les poètes disent 70. Quand la crue est à son maximum, il est souvent recouvert par les eaux ; dans ce cas, le Magistrat du district interdit ce passage aux jonques. Les poètes l'évoquent constamment. Les bateliers disent :

— Quand le Yen Yu ressemble à une jument, on ne peut descendre le Kiu T'ang ; quand le Yen Yu ressemble à un éléphant, on ne peut remonter le Kiu T'ang.

Le-Palais-de-l'Éternelle-Paix, où séjourna le fameux Leou Pei, roi de Chou, se dresse parmi les arbres sur le versant occidental de la Cité Blanche ; ses toits verts étincelaient dans la lumière du soir. Il ne nous a naturellement pas été possible de le visiter ; je ne puis donc dire en quel état il se trouve actuellement. Du

temps du poète Tou Fou, il tombait en ruines, mais cependant, les habitants en prenaient grand soin. Tou Fou passa deux ans au bord de la Berge-Effrayante et il a exprimé dans de copieux écrits ses pensées et ses impressions de l'époque. Il était malade et les troubles qui désolaient le pays le mettaient au désespoir. Loin de sa maison et de tous ses parents, il éprouvait l'amertume de la séparation ; il ne ressentait aucune espèce de sympathie pour les habitants de Szechuen, qu'il regardait comme des demi-barbares, et malgré tout cela, il goûtait l'enchantement du merveilleux paysage. Il ne cesse de répéter : « Les mœurs et les coutumes du pays sont mauvaises. La vue est triomphale. » Il donne beaucoup de détails fort intéressants sur ces mauvaises coutumes : les femmes allaient ramasser du bois pour le feu et leurs pères les mariaient à la légère ; les garçons cessaient leurs études avec les *Analectes Confuciens* qui sont le premier livre classique lu par les enfants ; et, ensuite, ils commençaient à faire des paquets pour les marchands de la rivière. Il nous dit aussi comment, des collines, on amenait l'eau à la cité de Kweichow :

A l'ouest de la Cité de l'Empereur Blanc, dix mille bambous  
s'enroulent et tournent,  
Leurs tiges creuses sont réunies pour conduire l'eau — les gosiers  
ne sont pas secs.

Il parle aussi de puits de sel qui sont découverts à eau basse ; il parle du poisson et de tout ce qu'il voit, mais surtout c'est la vue qui l'absorbe. Et c'est une vue admirable. Au nord, ce curieux pic appelé la Cuirasse Rouge dresse sa pointe à près de 1200 mètres d'altitude ; au sud, la falaise de l'échelle de Mong Leang barre en partie l'horizon, où l'on voit, cependant, étinceler la Montagne de Sel.

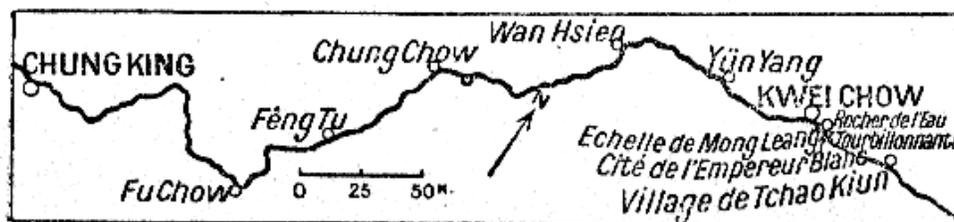
Notre puissant steamer a pris une journée entière, de l'aube au crépuscule, pour accomplir le trajet de Ichang à cet endroit ; les jonques prennent des semaines à faire ce même trajet contre le courant, mais, à l'époque de la crue, elles descendent la rivière avec une incroyable rapidité.

### De Kweichow à Chungking

@

C'est pour moi une cause d'incessants regrets que de n'avoir pas entendu, non point trois cris, mais un seul, un seul cri du gibbon. Je crois, malgré tout, que ces animaux existent encore.

Ce n'est qu'après sept heures que nous avons mouillé à Kweichow (Ville-du-Monstre-à-une-Jambe), à l'entrée supérieure des Trois Abîmes. C'est en ce lieu que se rencontraient les États de Chou et de Wou pendant la courte, mais attachante période des Trois Royaumes ; on le



Itinéraire de Kweichow à Chungking.

mentionne souvent en littérature sous le nom de la Ville-Barrière. Des bateaux à queue de poisson s'alignent le long de la rive, que domine la Porte du Sud.

Le guide signale plusieurs anciennes traces à Kweichow, parmi lesquelles la salle des Dix Mille Hommes Dignes qui

contenait, disait-on, des peintures faites sous la dynastie Song, portraits supposés des dix hommes fameux. Nous nous sommes hâtés de gagner le rivage à la recherche d'une trace aussi importante. Ce fut, hélas ! en vain, car la population n'avait que de très vagues connaissances relatives à la salle des peintures. Nous avons pu visiter cependant les vieux bureaux de la préfecture, qui forment un admirable ensemble de bâtiments, puis, au haut d'une colline, un monument rond, masquant le puits, où une des femmes de Leou Pei — il en avait eu plusieurs — se précipita à la mort de ce dernier. Puis nous avons admiré l'étang de pierre, situé dans un endroit clos, où Tou Fou vécut pendant un certain temps et où, sans doute, il écrivit une grande partie des poèmes que ses compatriotes admirent tellement. Nous sommes passés à la hâte devant un temple magnifique consacré à Yo Fei, le héros Song, que j'ai fait le Patron de ma Cabane de Verdure et nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de désolation en constatant qu'une telle merveille d'architecture pût être abandonnée à ce point et tomber en ruines aussi lamentables.

Les rues de Kweichow sont étroites et sombres, mais nous avons pu cependant avoir des aperçus enchanteurs dans des intérieurs charmants, pendant que nous nous laissions glisser sur les pavés de pierre, en descendant la colline pour regagner le bateau. La mosaïque brisée en faïence bleue et blanche est abondamment employée, et avec un fort joli effet, sur les façades. En haut de la ville est une large tablette de pierre grise qui indique la limite atteinte par l'eau, au cours de la terrible inondation de 1870. Il est impossible d'évaluer à combien de mètres s'éleva le fleuve au-dessus du niveau moyen ; mais je

puis dire que la descente fut longue et raide depuis la tablette de pierre jusqu'à la petite barque qui nous emporta, en suivant le courant, à notre navire *Beauté et Bienveillance*.

\*

30 mai.

Nous sommes passés par un endroit très pittoresque nommé Yun Yang ou Cité-du-Soleil-Nuageux. J'ai remarqué un superbe palais du Saint Patron de la Littérature et aussi une très belle salle de longévité avec d'exquises tuiles vertes et jaunes ; Face à la ville s'élève un des plus jolis bâtiments des bords du fleuve. C'est un temple mémorial élevé au fameux Tchang Fei, un héros de l'époque des Trois Royaumes, dont les ossements, dit-on, reposent en cet endroit. Avec Leou Pei et Kouan Yu, il forma la « Ligue du Jardin aux Pêchés », association qui unissait les trois hommes par des liens fraternels et qui imposait, à ces amis profondément dévoués l'un à l'autre, la loi de combattre, de vivre et de mourir ensemble. Tchang Fei était un homme d'une nature vive et impétueuse. L'histoire populaire raconte qu'en apprenant la mort de Kouan Yu, il ordonna que les troupes placées sous ses ordres prissent le deuil immédiatement, en l'espace d'une nuit. Exaspérés par cet ordre fou, les tailleurs se précipitèrent sur lui avec leurs ciseaux et le mirent à mort. Voilà pourquoi, continue l'histoire, les tailleurs, depuis ce temps-là, ont été obligés de se servir de ciseaux aux pointes arrondies ; l'usage de ces ciseaux est, en effet, général chez les tailleurs. La froide lumière de la pure histoire montre cependant que deux officiers, choqués de son arrogance, assassinèrent notre héros. Quoi qu'il en soit, sa chapelle, qui remplace celle qui fut

emportée par l'inondation de 1870, est d'une ligne et d'un dessin exquis.

Non loin de la Cité du Soleil Nuageux, nous avons atteint le nouveau rapide du Dragon qui n'existe que depuis 1856 et qui prit naissance lorsque, après quarante jours d'une pluie incessante, un glissement de terrain se produisit sur la rive gauche du fleuve. En cette saison, le Dragon est comparativement sans danger, mais à eau basse, sa furie est intense et des pilotes spéciaux assistent les bateaux qui s'engagent dans son cours fantaisiste.

@

Nous sommes vraiment privilégiés. En général, les steamers ne s'arrêtent qu'une heure environ à Wan Hsien (District-des-Dix-Mille), puis poussent jusqu'à Fuchow, où ils jettent l'ancre pour la nuit ; mais le capitaine de *Beauté et Bienveillance* a des ordres pour rester à Wan Hsien jusqu'à demain au petit jour, aussi nous a-t-il été possible de voir une ou deux des anciennes traces.

Wan Hsien est placée dans une situation charmante sur les deux bords d'une petite rivière qui est presque sèche à eau basse, à ce que dit au moins le *Yangtze Pilot* ; pour le moment, son cours est rapide. Elle est traversée par le pont fameux des Dix Mille Préfectures, dont l'arche unique se courbe en une ligne de parfaite harmonie. Sous ce joli spécimen de travail humain, la nature a jeté un pont naturel qui a la forme d'une large pierre plate connue sous le nom de T'ien Cheng Kiao (Pont produit par le Ciel) et sous lequel l'eau précipite son cours.

## Un miroir chinois

Le District des Dix Mille est intimement associé au souvenir encore vivant de Li T'ai-po qui y étudia dans sa jeunesse. Le haut du précipice où il passa tant de temps à lire, à écrire et à jouer aux échecs domine nettement la ville. Nous sommes, non sans efforts, parvenus jusqu'au sommet. Le Boy numéro deux fit ce soir-là cette remarque qui prouvait sa patience. « Nous avons gravi quatre mille marches. » Je ne doutai pas de sa parole.

La vue dont on jouit là-haut est la plus belle de la préfecture. Dans une niche profonde creusée dans les falaises qui dominent Wan Hsien, se tient le poète en effigie, regardant avec un sourire bizarre la courbe du fleuve aux ondes cuivrées. A sa droite et à sa gauche, deux serviteurs sont debout, prêts à lui servir du vin, l'un tenant un flacon et l'autre une coupe. On se représente fort bien Li T'ai-po lui-même réfléchissant à ses propres vers :

*Seuls ceux qui y sont plongés peuvent comprendre comme il convient les joies du vin.*

*Je ne proclamerai point celles-ci aux sobres.*

\*

31 mai.

L'aube fut matinale, aussi le départ eut-il lieu à quatre heures trente. Les lueurs étaient exquises et une brume légère donnait de la profondeur au panorama qui n'avait plus rien de l'écrasante grandeur des jours précédents. Nous avons laissé loin derrière nous les abîmes, et les précipices avaient cédé la place aux riants versants de collines.

Quatre ou cinq heures après avoir quitté Wan Hsien, nous sommes arrivés à cet étonnant amas de rochers appelé Che Pao

## Un miroir chinois

Tchai (Précieux Château de Pierre). Le grand rocher s'élève perpendiculairement sur une plate-forme très basse. L'amas entier dépasse de 100 mètres le niveau de la rivière et il est surmonté par un monastère bouddhiste, qui, me dit-on, a beaucoup souffert pendant les combats des dernières années. Une légende charmante, analogue à la fable de *la Poule aux œufs d'or*, se rattache à Che Pao Tchai.

Autrefois, venant d'une crevasse de la falaise, coulait un miraculeux ruisseau de riz, qui fournissait aux prêtres une nourriture suffisante pour leurs besoins journaliers. Une certaine nuit, une main rapace voulut augmenter la provision, et, à cet effet, élargit tout simplement le trou d'où venait le ruisseau. La fin est facile à prévoir. Le riz cessa de couler.

\*

Vers le milieu de l'après-midi, baignés par l'or d'un soleil éclatant, nous arrivâmes à Fêng Tu.

(Capitale Abondante) est un des endroits les plus fameux de la Chine, parce que, selon les croyances populaires, elle est l'entrée principale du Monde de l'Ombre, où séjournent les esprits des morts. Au sommet de la colline qui s'élève sur la rive du fleuve, se trouve un temple, dans lequel est comme l'entrée d'un puits. Celui-ci conduit directement, dit-on, au palais du roi Yen-lo, le souverain des sombres régions, pour lesquelles on peut acheter un passeport moyennant une somme minime. On raconte que c'était jadis la coutume pour chaque fonctionnaire, quand il prenait possession de son poste dans le district, de descendre par la curieuse et vraiment mystérieuse ouverture, et d'aller présenter ses hommages au roi souverain.

## Un miroir chinois

— Seulement les fonctionnaires qui étaient parfaitement sincères et loyaux pouvaient revenir,

me dit celui qui me narra l'histoire, et après une courte pause, il ajouta :

— On a jugé nécessaire de fermer le puits.

Avant d'atteindre Fuchow, où nous devons mouiller pendant la nuit, j'observai dans la rivière un extraordinaire effet de couleur. Des mares d'eau bleuâtre et vert de jade semblaient se mêler aux teintes rouges et cuivrées dont nos yeux avaient pris l'habitude. Ce phénomène est assez commun. La Rivière du Corbeau, qui se jette dans le fleuve à Fuchow, amène son fardeau transparent avec une impétuosité telle que ses eaux mettent fort longtemps à être absorbées. Cette Rivière du Corbeau doit être très curieuse. Les tournants en sont si raides et les rapides si formidables qu'en descendant le courant on est obligé de se servir de bateaux spécialement construits, avec des arrières tordus. Leur apparence est bizarre. On dirait que le pont arrière d'une jonque chinoise ordinaire a été brusquement relevé, en sorte que la poupe est devenue perpendiculaire. Ce pont a des échelons, qui permettent à un homme d'y grimper, le cas échéant. Les bateaux n'ont pas de gouvernail, mais sont dirigés à l'aide d'une rame colossale, laquelle est actionnée du haut d'un pont qui se trouve au milieu du vaisseau. Le sel qu'on transporte de la province des Quatre Cours d'Eau au sud-ouest, emprunte, pour son voyage, cette turbulente rivière.

Nous avons jeté l'ancre bien au delà de Fêng Tu, à l'heure du Crépuscule Jaune.

## Un miroir chinois

\*

1<sup>er</sup> juin.

Départ à l'aube. Temps splendide. La distance entre Fuchow et Chungking n'est pas très grande et le fleuve coule entre deux agréables rangées de collines.

Nous avons dépassé plusieurs importantes flottilles de jonques qui remontent le courant, tirées par des bandes de haleurs. Ceux-ci ont une espèce de harnachement où est fixé un câble de bambou rattaché au sommet du mât. Les jonques avaient déployé toutes leurs voiles qui s'enflaient sous le souffle d'un fort vent du sud. Pendant l'hiver, quand les rapides sont furieux, il est, paraît-il, admirable de voir la force et l'adresse prodigieuses de ces haleurs chinois.

Nous arrivâmes, en plein midi, à Chungking, dont le nom veut dire « Importante Bénédiction ». La ville, qui se dresse sur un promontoire rocheux entre la Grande Rivière et un affluent très important nommé le Kia Ling, a un aspect extraordinaire. Dix-sept portes s'ouvrent dans les murs crénelés, et un escalier de pierre monte de la rive jusqu'aux portes qui y font face et qui sont à plus de 30 mètres de hauteur. Comme par cet escalier est amenée toute l'eau consommée par la ville, ainsi qu'une quantité énorme d'autres fournitures, sans compter tout ce qui vient de la cité elle-même, je vous laisse à penser quelle peut être la prodigieuse activité du trafic. Je croyais vraiment que tous les habitants de la province des Quatre Rivières étaient venus à notre rencontre.

Notre séjour à Chungking était trop court pour qu'une visite approfondie de la ville pût être entreprise. Je ne le regrette qu'à moitié, car cette ville est le seuil d'un nouveau monde et même

## Un miroir chinois

une semaine n'est pas suffisante pour garder l'empreinte des caractéristiques d'une autre planète. L'impression confuse que j'ai de mon passage à Chungking est, cependant, illuminée par un incident dont j'ai gardé le souvenir précis. Comme nous marchions dans le Jardin de l'Honnêteté qui s'étend en haut sur la colline, nous avons rencontré un vieillard qui portait un luth de table. Suivant la coutume chinoise, il nous salua avec courtoisie et la conversation s'engagea. Il dit qu'un fonctionnaire l'avait invité à prendre le repas du soir et qu'après le repas on ferait de la musique au jardin. J'exprimai la joie que me causait toujours le son du luth et l'homme s'offrit à nous jouer quelque chose, dans un endroit favorable où nous pourrions nous asseoir pour l'écouter. Il nous conduisit dans une grotte profonde creusée près du sommet d'une petite colline et où se trouvaient une table de pierre et des sièges de jardin. Tirant son luth de son enveloppe de brocart vert pâle et or, il le mit sur la table et joua un air doux et plaintif, inspiré probablement par les collines et par l'eau qui resplendissait devant nous, sous les rayons d'or du soleil couchant. Au bout de quelques instants, la musique cessa et le musicien prit congé de nous avec les phrases choisies dont se servent seulement les gens cultivés. Quant à nous, nous restâmes dans cette étrange grotte, le regard fixé sur la plaine lumineuse, jusqu'au moment où la première poussière du crépuscule vint nous avertir que nous avions atteint le terme de notre voyage sur la Grande Rivière et qu'il nous fallait prendre le chemin du retour.

@

## CHAPITRE III

### L'Idée chinoise d'un jardin

Dans la Cabane de Verdure, pris de l'Étendue Jaune.  
A l'époque où les insectes sont excités.

@

C'est un fait qui, de prime abord, peut paraître étrange, mais qui, néanmoins, est profondément vrai, que la compréhension d'un jardin chinois nécessite la compréhension de la philosophie chinoise. Cette compréhension serait également primordiale si j'avais à traiter de la peinture, de la poésie, en un mot, de la vie chinoise, en général. Pour bien se pénétrer de cette philosophie, imaginons un diagramme, où sont tracés deux cercles.

Au centre du cercle supérieur, se trouve Chang Ti, le Créateur, l'Empereur Suprême ou Céleste ; au centre du cercle inférieur, est le K'i ou l'Essence Vitale, le « souffle » tout-puissant de Chang Ti, grâce auquel le T'ai Ki, ou l'Ultime Principe, est mis en mouvement. Ce dernier produit les deux « Essences » Secondaires, les fameux Yin et Yang ou Essences négative et positive dans la nature, d'où découlent toutes choses.

Le Yin ou Essence négative correspond aux éléments féminins, à la faiblesse et aux ténèbres ; ses symboles sont la terre et l'onde.

## Un miroir chinois

Le Yang ou Essence positive correspond aux éléments masculins, à la force et à la lumière ; ses symboles sont le ciel et le soleil.

Au bas du diagramme, imaginons un cercle, où le noir et le blanc sont inégalement disposés. Ce cercle, dont l'importance est capitale, est la représentation conventionnelle de ces deux principes.

Dans cette philosophie, l'homme ne tient pas la position suprême de Maître de l'Univers. Bien qu'il soit la plus importante et la plus haute des « Dix Mille Choses » (ou Créations de la Nature), il est cependant considéré comme l'une d'elles et il trouve sa plus grande joie dans le lien de fraternité qui l'unit à ces choses.

La seule intelligence de cette philosophie n'est cependant pas suffisante pour comprendre l'idée chinoise d'un jardin. Il faut avoir également la connaissance du *folk-lore*, surtout de la partie qui concerne la croyance au Paradis Occidental et aux Iles des Immortels. Le Paradis Occidental est situé, dit-on, dans les Montagnes K'ouen Louen de l'Asie centrale et on pense que les îles se trouvent près de la côte orientale de la Chine du Nord : selon le *folk-lore* chinois, les deux endroits sont habités par des êtres d'origine surnaturelle et par d'autres créatures, qui, bien qu'ayant été mortelles dans une vie antérieure, ont atteint l'immortalité en vivant, dans les montagnes, une vie de contemplation. Quand la métamorphose est complète, elles sont transportées au Paradis par un dragon ou une grue, et là, elles cueillent les herbes magiques et vivent pour jamais dans un cadre enchanteur.

Il est aussi très important de considérer quelle était la vie menée par un membre de l'aristocratie chinoise avant la Révolution. La seule aristocratie qui ait jamais existé en Chine, à part les membres du Clan Impérial, était une aristocratie d'intelligence. Tous ceux qui avaient passé leurs examens de littérature pouvaient accéder à la classe officielle ; ces examens étaient ouverts à tous, aux pauvres comme aux riches ; seules en étaient exclues certaines classes sociales que les Chinois considèrent comme inférieures, telles que celles des acteurs, des coiffeurs, etc. Après avoir occupé une position officielle, et après avoir atteint la richesse et un rang élevé, le fonctionnaire établissait une *kia* ou grande maison patriarcale, dans laquelle trouvaient abri et hospitalité toutes les ramifications de son arbre familial. Pour un homme qui avait passé des années à étudier la littérature en vue d'examens futurs, et qui, pendant des années, s'était imprégné d'art et de poésie, pour cet homme, l'inévitable brouhaha de la *kia* devait être très fatigant ; il va sans dire, également, que le poste de fonctionnaire n'était pas, en lui-même, une sinécure. Il faut ajouter que celui-ci avait probablement aussi acquis une connaissance complète des sept beaux arts qui sont : la calligraphie, la peinture, le jeu du luth de table, le jeu d'échecs, la poésie, la dégustation du vin et la culture des fleurs. Pour goûter pleinement ces joies rares, il lui fallait, la paix, le calme, la douceur de l'amitié et le charme de l'entourage. C'est pourquoi l'idéal d'un intellectuel est de se réfugier dans une maison de campagne, perchée au flanc de la montagne, où lui et ses amis puissent se retirer à leur gré et laisser leurs cœurs — qui sont, bien entendu, regardés comme le

siège de la pensée — battre à l'unisson du pouls harmonieux de la grande nature.

\*

Ce n'est qu'après avoir compris ce point de vue, universel en Chine, que j'ai pu répondre moi-même à cette question si simple en apparence, si complexe en vérité : quelle est l'idée chinoise d'un jardin ? L'idée chinoise d'un jardin est celle-ci : le jardin sera la reproduction aussi exacte que possible des aspects innombrables de la nature, et particulièrement de la retraite montagnarde où l'intellectuel a goûté autrefois les douceurs de la méditation. C'était un fait assez rare, du reste, que de voir un fonctionnaire s'isoler du monde ; et comme, selon le système social en vogue alors, les femmes de Chine n'avaient pas accès à la retraite désolée de la montagne, leur curiosité naturelle était satisfaite puisqu'on amenait littéralement la montagne à Mahomet et que l'on transplantait, pour ainsi dire, la montagne dans le plan qu'on traçait d'un jardin chinois.

En discutant le plan des jardins, Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous me dit :

— Vous me demandez pourquoi un jardin est désirable ? Peut-être l'endroit où l'on vit retentit de bruits chaotiques ; aussi le cœur n'est pas ouvert (idiome chinois qui veut dire : être en paix). Quand un homme vient en ce monde, il ressent trois grands besoins : la nourriture, les vêtements et une demeure. La nourriture et les vêtements doivent être variés, et la demeure ne doit pas être monotone. L'homme aime la variété. Même celui dont l'intelligence n'est pas cultivée

## Un miroir chinois

séjourne dans les montagnes, bien qu'il ne les apprécie pas toujours, mais l'homme raffiné en goûte immensément les délices. Il n'est pas important qu'un homme soit riche pour créer un jardin, bien que, naturellement, il lui faille de l'argent, mais il *doit* être cultivé, et avoir le sens de l'art. Il désire ardemment ramener les montagnes vers lui pour avoir une vue de la nature, et pour cela, il lui faut un jardin. Si le site choisi est plat et banal, le jardin sera comme « coupé du bois ». Pour lui donner de l'intérêt, on devrait pouvoir embrasser un lointain horizon, et dans ce but, on doit avoir des collines. Il n'y a pas de jardin sans collines. On doit aussi avoir de l'eau. Les hautes collines d'où coulent les eaux ont toujours des torrents sur leurs flancs et autour de leur base. On peut dire, d'après la nature de ces collines faites de main d'homme et d'après l'aspect naturel ou artificiel des torrents, si le savoir d'un homme est profond ou superficiel. Il va de soi que les jardins peuvent être placés dans n'importe quel endroit, mais l'homme cultivé ira dans la partie la moins peuplée de la ville, près des remparts, et ainsi, quand il gravira ses collines, son regard embrassera la campagne, et, lui, oubliera qu'il est entouré de maisons. »

\*

Beaucoup de jardins historiques ont existé dans le Céleste Empire et il est important de noter que deux cents ans avant l'ère chrétienne, l'empereur Wou de Han créa un parc immense

appelé le Chang Lin ou Parc Royal, où il désirait passer des heures et des jours heureux. Cependant, l'opinion publique, toujours si puissante en Chine, vit d'un mauvais œil cet accaparement de terre arable et l'empereur fut obligé d'abandonner son parc et dut laisser ses fermiers le cultiver à nouveau. Cet incident prouve que les Chinois n'ont jamais permis que, pour son usage privé, une personne, si élevé que fût son rang, empiétât par trop sur la terre labourable. Les jardins, quoique pleins de collines, de lacs, de vallées et de panoramas, n'occupent, en réalité, qu'un très petit espace, et nos jardins d'Occident avec leurs vastes gazons et leurs larges bordures ne seraient jamais tolérés en Chine, où l'agriculture tient une place capitale.

A ce propos, il est intéressant de rappeler que la classification chinoise du système social est ainsi : les savants, les agriculteurs, les laboureurs, les commerçants. Quant aux soldats, aux marins et aux autres classes que nous honorons, elles ne sont pas même mentionnées dans le Système social.

\*

Nanking, Soochow et Hangchow, cités de la Chine centrale, sont renommées pour la beauté de leurs jardins ; à Shanghai, également, on trouve les adorables vestiges d'un jardin fameux. Les *Annales* de cette cité nous apprennent que l'espace compris au nord du Temple du Gardien de la Cité était occupé pour un jardin primitivement dénommé le Yu Yan ou Jardin du Sans-Gêne et appartenant à un certain Pan Ngen qui l'avait créé pour le plaisir de sa mère. Les *Annales* citent les propres paroles de Pan Ngen, qui sont les suivantes :

## Un miroir chinois

« A l'ouest de ma maison, il y avait d'abord un jardin potager, des champs et des arbres. En l'année 1559, ayant terminé ma fonction au bureau des Rites, à Pékin, et ayant devant moi une certaine période de loisir, j'ai ramassé quelques rochers et j'ai demandé à des ouvriers de les disposer à mon gré. J'ai creusé une mare, construit un pavillon et planté des bambous.

Ces derniers sont d'une importance primordiale dans un jardin. Le fameux poète Sou Tong-po dit : « S'il n'y a pas de bambous, alors les gens sont sans culture et sans instruction. » Les quatre choses que mentionne Pan Ngen, c'est-à-dire les rochers, les mares, les pavillons et les bambous, peuvent être considérées comme les piliers d'un jardin, piliers sur lesquels repose tout le reste. Mais revenons au récit du vieux fonctionnaire :

« Pendant vingt ans, j'ai continué à édifier un jardin. Sur un siège, je me suis assis, avec une pensée, j'ai pensé, et, d'un bon repos, je me suis reposé ; mais ce n'était pas encore très bon. Quand, en 1577, j'ai quitté Szechuen, où j'avais rempli le poste de trésorier provincial, j'ai donné mon cœur entier à l'affaire. Toute ma pensée a été pour le jardin. J'ai acheté quantité de champs et j'en ai consacré les produits à embellir mon jardin. A l'est, j'ai élevé plusieurs bâtiments à deux étages pour étouffer les rumeurs et les bruits de la ville. Au centre, j'ai placé une porte sur laquelle une plaque portait les caractères « Yu Yuan » (Jardin du Sans-Gêne). Il y avait encore une porte quelque part à l'ouest, où s'étalait l'inscription suivante : La Beauté

## Un miroir chinois

pénètre petit à petit. Plus loin, au fronton d'une arche, on voyait écrits les quatre caractères « Jen King Hou T'ien » (La place des hommes est dans le Ciel des immortels). Au nord de l'arche se dressait, comme curieux exemple de travail de la nature, un rocher merveilleux, considéré comme le plus beau de l'Empire.

Je note, en passant, que le rocher parfait doit, en Chine, posséder les qualités suivantes : il doit être maigre, ridé, hideux comme un épouvantail et criblé de trous.

Le rocher dont parle Pan Ngen a disparu, mais dans la ville chinoise de Shanghai se dresse encore un rocher fameux, qui appartenait au Jardin du Sans-Gêne et qu'on appelle « l'Étoile de la Littérature » à cause d'une soi-disant ressemblance avec l'aspect du Saint Patron du Savoir.

Mais poursuivons le récit :

« Derrière une grande salle, perchait au bord de l'eau une petite maison avec une grille rouge, où l'on pouvait s'accouder pour donner en pâture aux poissons des gâteaux de farine. On l'appelait « le kiosque des joyeux poissons ».

Après bien des détails minutieux, Pan Ngen parle d'un grand étang couvert de lotus et d'un ruisseau fleuri qui coule de « l'ouest à l'est » et qu'on peut encore contempler aujourd'hui.

Une légende raconte que l'empereur, ayant entendu vanter les splendeurs du jardin de Pan Ngen, vit d'un mauvais œil un sujet se permettant une telle magnificence et que ce dernier jugea prudent de rendre public l'accès de son jardin, dont on se

## Un miroir chinois

servit comme Temple des Murs et Fossés de la Cité. Les *Annales* ne mentionnent pas ce fait. Au contraire, elles disent que la demeure de Pan Ngen, sur l'emplacement de laquelle se dresse aujourd'hui la cathédrale catholique, occupait, avec ses jardins, une superficie d'environ 5 hectares et que les habitants de Shanghai ont acheté, en 1761, le jardin de Pan Ngen à ses successeurs, l'ont remis en état avec les fonds publics et l'ont appelé le Jardin occidental. Elles mentionnent encore, entre autres détails, une salle que Pan Ngen a fait construire quand il eut atteint l'âge de quatre-vingts ans. Il dénomma cette salle « la Salle des Quatre Vieux ». Trois de ces quatre vieux étaient ses frères qui dépassaient chacun soixante-dix hivers. Quant au quatrième, c'était Pan Ngen lui-même.

En 1861, des maisons étrangères furent bâties pour abriter les soldats occidentaux. Les collines de rochers qui ornaient les jardins furent mises en pièces pour remplir les étangs et servir ainsi de bases solides aux constructions nouvelles. Et les *Annales* terminent l'histoire du « Jardin du Sans-Gêne » avec ces mots mélancoliques : « Depuis lors, à quels endroits s'élevaient les collines ? A quels endroits s'étendaient les mares ?... on ne peut plus le savoir. »

\*

Le neuvième jour de la neuvième lune, le Jardin occidental présente un aspect extraordinaire. On y entre gratuitement, et une foule bizarre d'hommes, de femmes et d'enfants de tout âge et de toute condition l'envahit et couvre les sentiers et les collines rocheuses. La ferme croyance que l'ascension d'une

## Un miroir chinois

colline en ce jour particulier est un certificat de santé pour l'année qui suit, a son origine dans la légende suivante :

Au commencement de l'ère actuelle, vivait, dans la cité de Jou-nan, un certain Houan King, à qui son ami Fei Tch'ang-fang dit un jour :

— Le neuvième jour du neuvième mois, une calamité fondra sur la ville. Il te faut prendre un sac et le remplir avec une certaine plante. Pends-le à ton bras ; monte ensuite avec ta famille au sommet d'une montagne et bois du vin de chrysanthème. Vous serez tous ainsi hors de danger.

Houan King obéit, et, à son retour, il trouva morts toutes les volailles et tous les animaux. « Ils ont péri à ta place », lui dit Fei Tch'ang-fang. Et depuis, la coutume de grimper sur une colline, en ce jour fatidique, a été universellement observée. Ceux qui peuvent se le permettre mangent même des crabes et ornent leur table d'un vase de chrysanthèmes jaunes.

\*

En plus de ce « Jardin du Sans-Gêne » qui est donc maintenant le Jardin occidental, il y a, à Shanghai, un Jardin oriental ou Jardin intérieur qui fut créé en 1710. Celui-ci est entretenu par la corporation des banquiers. Il a été récemment renouvelé à la perfection et on en a fait un véritable joyau.

Soit dit en passant, tous les empereurs et toutes les impératrices de la Chine ont toujours eu la tentation de faire tracer de magnifiques jardins de plaisance. On raconte que la dernière impératrice douairière a dépensé la somme destinée à

la création d'une marine à faire construire les merveilleux bâtiments qui ornent le présent palais d'été. Quant à ses prédécesseurs, ils ont dépensé des sommes fabuleuses dans le merveilleux Yuan Ming Yuan (Clair Jardin Rond), dessiné dans le style français et qui fut complètement rasé, en 1860, par les troupes alliées, en guise de représailles.

\*

Après avoir considéré les jardins d'un point de vue général, entrons maintenant dans certains détails d'« ameublement ». On prépare des places définies pour certaines fleurs et, en transposant le proverbe, on pourrait dire « chaque fleur à sa place ». L'emplacement des arbres à fleurs est soigneusement choisi ; les pivoines sont étagées en terrasses ; les lotus s'épanouissent dans leurs mares ; les chrysanthèmes et les orchidées poussent généralement dans des pots, entourés d'un soin minutieux.

Il m'a été impossible de trouver un traité sur les jardins, ce qui est facile à comprendre, puisque la création d'un jardin est le fait d'une ardente imagination ; mais il y a de nombreux ouvrages relatifs à la culture des fleurs. Un écrivain de la dynastie Yuan, laquelle s'épanouissait au temps des croisades, a divisé les pivoines en trente-neuf variétés. Antérieurement, au début du onzième siècle, Leou Ming écrivit un ouvrage sur les chrysanthèmes, les divisant en trente-cinq variétés.

Les expositions de fleurs sont très populaires. Les plus importantes sont les expositions de pruniers nains, de chrysanthèmes, de pivoines *moutan*, de melons et surtout de *lan houa*.

## Un miroir chinois

Les *lan houa*, petites fleurs subtiles au parfum délicieux, sont divisées en deux classes principales : la première qui éclot au printemps et la seconde en automne. Les pétales de ce bijou sont étrangement variés. Dans les expositions, les *lan houa* sont dressées sur des étagères surélevées. Le culte du peuple est si grand pour ces fleurs que, lorsque les bateaux reviennent des montagnes, avec une abondante moisson d'orchidées, les amateurs envoient leurs domestiques au-devant de ces odorantes cargaisons. Ils risquent l'achat de tout un bateau rien que pour la délicate surprise de trouver par hasard une toute petite fleur d'une variété nouvelle.

Les chrysanthèmes sont dotés de noms charmants et raffinés. Le bouton jaune, celui qui se rapproche de la forme sauvage, s'appelle « Ciel-plein-d'Étoiles » et le grand mauve échevelé se nomme « Ivre-du-vin-fait-des-pêches-des-Immortels ». Chaque fleur a une appellation spéciale et poétique, mais il serait trop long de les énumérer toutes. La pivoine *moutan* est considérée comme la fleur du principe de Yang, — celui de la lumière, de la force et de la virilité, — et elle est la reine des fleurs. Son nom seul, *mou* signifiant mâle, et *tan* vermillon, suggère les qualités que l'on a attribuées à la fleur et qui l'ont fait choisir comme un symbole de bonne fortune. On la dénomme souvent *jou kouei*, c'est-à-dire bonheur et richesse, ou Lou Yang Houa, fleur de Lou Yang, parce qu'elle est, dit-on, originaire de cette cité. Comme il n'y a pas de variété dans les pétales, les noms des pivoines évoquent seulement leur couleur ; ainsi les fleurs rouge foncé, qui sont très prisées, sont appelées Encre, les blanches, Jade et les crèmes, Clair Moutan.

## Un miroir chinois

Les expositions d'azalées sont plus modernes, comme les délicieuses expositions de citrons à main de Bouddha et de melons. Ces courges et ces citrons sont arrangés d'une manière quasi rituelle. Ceux qui sont réservés à l'usage de la grande salle sont placés sur des assiettes, en forme pyramidale, trois en bas et un en haut, mais pour la bibliothèque, ils reposent dans des bols de grande valeur sur un tapis de riz ou de sable blanc.

L'« ameublement » d'un jardin, en dehors des plantes et des arbres, des rochers et des mares que fournit la nature, mais que l'homme transplante, est très varié. La partie la plus importante en est formée par les inscriptions et les fresques enchâssées qui embellissent les différents murs et bâtiments. Les *houa k'iang* ou murs ornementés sont d'un intérêt tout spécial. Ils sont de deux sortes. D'abord, les murs dont les ouvertures aux formes fantastiques laissent une petite échappée sur l'horizon, et ensuite ceux dont la surface minutieusement préparée permet aux invités de peindre une scène de la nature ou d'écrire un poème. Ces derniers portent à leur fronton des figures d'argile représentant des scènes historiques, dont l'authenticité est parfois sujette à caution ; on voit, par exemple, un héros en costume de la dynastie Tcheou, qui livre bataille à un adversaire vêtu du costume qu'on portait sous la dynastie T'ang, laquelle régnait mille ans plus tard.

Les maçons, qui ne sont pas des gens éduqués, suivent leur propre fantaisie, et pourvu qu'ils fassent des personnages pleins de vie, le propriétaire est satisfait. Les Chinois ont un proverbe qui dit : L'ornement n'a pas d'ordre défini ; s'il apporte de la distraction, c'est suffisant.

## Un miroir chinois

Les murs surmontés de dragons sont très populaires, et la sinuosité du corps du serpent évoque la sinuosité des collines. L'addition d'une tête et d'une queue est probablement assez moderne, mais elle est très en faveur à notre époque. Au-dessus de la porte d'entrée du Jardin du Sans-Gêne, se dressent deux superbes dragons qui supportent entre eux la perle enflammée. Dans le Jardin intérieur se trouve une tête de dragon très bien modelée ; la bête semble vouloir avaler le *tch'an* ou crapaud à trois pattes, qui vit dans la lune. Le symbole absolu de ce groupe demeure obscur, malgré plusieurs théories qui en ont tenté l'explication. La légende a, cependant, inspiré nombre de poètes qui désignent souvent la lune sous le nom de *tch'an* ou crapaud à trois pattes.

Tandis que nous nous servons du mot « jardin » pour les terrains de plaisance de toutes sortes, les Chinois, eux, font une différence. Un *hua yuan* ou jardin des fleurs, doit avoir un mur et être un endroit d'importance ; mais ce que nous appellerions un jardinet, ils l'appellent *hua p'ou*, lieu où les fleurs sont répandues.

La description la plus fameuse et la plus vivante d'un jardin chinois est probablement celle qui se trouve contenue dans ce roman indigène *Hong Leou Mong* ou *Rêve de la Chambre rouge*. Ce conte, écrit en cent vingt chapitres, raconte l'histoire d'une famille riche nommée Chia, dont le fils Pao-yu ou Jade Précieux, garçon très doué, est le héros. Une fille, Yuan Tch'ouen, devient *Fei* ou impératrice consort, c'est-à-dire celle des femmes de l'empereur qui vient immédiatement après l'impératrice. Selon les rites, il est nécessaire que lors de son accession à cette haute

fortune, elle aille rendre visite à ses parents, et c'est en honneur de cette visite que le jardin est agrandi et nouvellement décoré. Ce conte original, qui nous fait pénétrer dans la vie domestique des Chinois, a été merveilleusement traduit, par un consul d'Angleterre, mort aujourd'hui et nommé M. Joly.

Après avoir donné les détails de la réception où la promotion de la jeune fille fut annoncée et après avoir décrit l'émotion des parents, le récit continue de la manière suivante :

« A partir de ce jour, on embaucha, en aussi grand nombre que possible, les ouvriers de chaque métier, et on entassa sans arrêt, au fur et à mesure qu'on les apportait, les articles d'or, d'argent, de cuivre et d'autres métaux, aussi bien que de la terre, du bois, des tuiles et des briques.

Les rochers et les arbres, n'étant pas en nombre suffisant, étaient transportés sur le devant. Toutes ces transformations avaient lieu sous la direction absolue d'un vieillard nommé Hou, Homme de qualité et surnommé « le fils des collines et des landes ».

Les tablettes et les inscriptions présentaient une difficulté, car, selon la coutume, c'est l'impératrice consort qui devait les écrire. Cependant, comme dit la famille :

« Si nous attendons que les inscriptions soient composées par Son Altesse au cours de la visite, dont nous lui demanderons d'honorer nos terres, un paysage si vaste, avec tellement de pavillons et de kiosques,

## Un miroir chinois

même s'il est peuplé de fleurs, de saules, de rochers et de ruisseaux, ne sera pas le cadre suffisant à sa beauté, tant qu'il y manquera le caractère des devises.

Alors, on proposa de faire visiter le jardin à plusieurs membres de la famille, et de faire écrire au jeune Pao-yu des inscriptions temporaires. Ce plan fut approuvé et la compagnie s'en fut vers la porte du jardin. Le maître de la maison dit alors :

— Veuillez à ce que la porte du jardin soit fermée un instant, nous verrons le dehors et ensuite nous entrerons.

Kia Tcheng, le père, regarda d'abord droit devant lui, vers la porte et embrassa du regard une enfilade de cinq appartements. Les tuiles cylindriques des toits ressemblaient à des dos d'anguilles.

Les murs étaient peints à la chaux et aucune de ces couleurs disparates et éclatantes alors à la mode ne frappait le regard. Il en ressentit naturellement une grande joie et quand il demanda que la porte fût ouverte, une ligne de collines qui masquaient l'horizon s'offrit à la vue de chacun.

— Sans ces collines, expliqua Kia Tcheng, tout ce que contient le panorama éclaterait à vos yeux, dès que vous auriez fait un pas dans le jardin, et alors, dites-moi, où serait le plaisir ?

— Parfaitement, répliquèrent les invités. Mais si l'on n'avait pas, dans le cœur, les ravins et les vastes

collines, comment pourrait-on être doué de tels trésors d'imagination ?

Alors, jetant un regard devant eux, ils aperçurent des rochers blancs et rugueux semblables à des démons ou à des bêtes sauvages, les uns croisés, les autres en hauteur ou en largeur, et dans ces masses, comme l'intestin d'un mouton, serpentait un petit sentier.

On nous décrit ensuite minutieusement la promenade, on pourrait même dire l'excursion de la famille dans le jardin, et on nous raconte toutes les discussions relatives aux devises convenables. Les oncles de Pao-yu admiraient celles que le jeune homme avaient suggérées, mais son père portait un jugement sévère en disant : « Vous devriez vous moquer de lui, et rien d'autre. » Cependant, Pao-yu composa une paire de tablettes à antithèses, de sept mots chacune :

*Les saules sur le bord du sentier tortueux, et les trois perches  
de vert bambou échangent leurs tons de martin-pêcheur.  
Les fleurs, sur les rives opposées, remplissent d'un même  
parfum la distance qui les sépare.*

Tout en continuant la promenade, on est arrivé à un petit kiosque, entouré de bambous et autour duquel coulait l'eau fraîche d'une source :

— Cet endroit, observa Kia Tcheng, plein de sourires, est plaisant en vérité, et si on pouvait, par une nuit de lune, s'asseoir sous le saule et se plonger dans l'étude, on ne gâcherait pas sa vie.

## Un miroir chinois

On demanda au jeune Pao-yu une autre paire de phrases à antithèses, et celui-ci récita :

*Le thé de l'antique urne à trois pieds est consommé, mais la  
sombre fumée s'élève encore.*

*Le jeu d'échecs près de la tranquille fenêtre est terminé,  
Mais les doigts portent encore la froide empreinte des figures de  
pierre.*

Puis on continue la promenade en admirant les chaumières, les arbres multiples, l'harmonieux cours d'eau qui ornaient et embellissaient le jardin. La description se poursuit avec infiniment de détails jusqu'au point culminant de l'histoire, où Sa Majesté impériale arrive.

Sitôt entrée dans la maison, où elle fut déposée par ses demoiselles et ses dames d'honneur, elle procéda à un changement de toilette dans un pavillon rouge noyé dans la verdure ; après quoi, elle alla respirer l'air du jardin, où elle fut caressée par l'odeur de l'encens et éblouie par la coloration des fleurs. Le saule, l'amandier et tout le bouquet des arbres étaient, du fait de l'hiver, dépouillés de leurs fleurs et de leurs feuilles, mais des fleurs de soie et de papier de riz avaient suppléé au deuil de la nature. Du haut de chaque branche se balançaient d'innombrables lanternes. C'était comme un monde de cristal, de perles et de pierres précieuses.

— Quelle folle dépense, quelle perte excessive !, murmura-t-elle.

Yuan Tch'ouen remarqua les diverses tablettes, mais elle avait grande hâte de voir ses parents. A leur vue, elle éclata en sanglots, et son émotion gagna tous les siens.

— Hier, on m'a envoyée, dit-elle, dans ce palais, où nous sommes cachées aux regards du monde, et aujourd'hui, après d'immenses difficultés, je suis revenue dans ma maison natale ; et maintenant que nous avons été réunis, au lieu de rire ou de bavarder, nous laissons, au contraire, couler d'abondantes larmes. Bientôt, je serai partie et qui sait si nous pourrons jamais nous revoir. Les familles de paysans, ajouta-t-elle, se nourrissent de leurs choux salés et portent des vêtements en étoffes de coton ; mais ils peuvent naturellement jouir entre eux des liens du sang. Nous, hélas ! quoique nous soyons d'un même os et d'une même chair, nous sommes, avec tout notre luxe et nos honneurs, obligés de vivre à part, et cet éloignement tue le bonheur.

Après avoir dominé son émotion, l'impératrice consort, suivie de sa famille, alla visiter le jardin, qu'elle dénomma « Jardin de la Vaste Perspective ». Elle goûta la splendeur du panorama et admira les poèmes écrits par Pao-yu et les autres.

Il y eut ensuite une représentation théâtrale et une distribution de présents.

Puis, les eunuques annoncèrent respectueusement :

— Il est déjà trois heures moins le quart et s'il plaît à Votre Majesté, Votre Majesté pourra monter dans son char impérial.

Sa mère et les autres intimes avaient tellement pleuré à l'idée d'une séparation définitive que les sanglots s'étouffèrent dans

leur gorge. L'impératrice avait eu beau les consoler, leur dévoilant la grâce suprême que l'empereur lui avait accordée en lui permettant de recevoir sa famille au palais, une fois par mois, mais rien n'arrêtait les larmes des siens. Cependant, les usages de la Maison impériale étaient plus forts que le sentiment. On ne pouvait pas les enfreindre, et Yuan Tch'ouen n'avait d'autre alternative que de faire taire l'angoisse de son cœur, de monter dans son char et de partir pour suivre sa destinée.

\*

Les descriptions de jardins chinois et les histoires qui s'y rattachent sont, à proprement parler, innombrables et je me trouve confondue devant leur multiplicité. Les jardins de plaisance du clan Hou, dans les murs de Nankin, sont délicieux, avec leur terrasse et leur lac ; on y voit aussi une chapelle, de nombreux pavillons, des rochers bien empilés les uns sur les autres, et un des murs les plus exquis qu'il m'ait jamais été donné de voir. Ce mur est percé d'ouvertures qui affectent la forme de papillons et dont le dessin est des plus originaux.

Les rochers naturels les plus fameux en Chine se trouvent dans le Che Tseu Lin (Forêt du Lion) à Soochow ; c'est un jardin qu'on est heureusement en train de restaurer d'une manière splendide. Les rochers y sont tout à fait remarquables et furent à l'origine placés dans leur position actuelle par Ni Tsan, un artiste qui vivait au quatorzième siècle. Ce dernier était un homme timide, nerveux, aux dispositions d'anachorète, vivant sa vie loin du monde, et les Chinois considèrent ses esquisses de plantes et particulièrement d'arbres nus comme incomparables. Cet artiste a aussi dessiné

un autre jardin fameux, à Soochow, qu'on appelle le Jardin Fou (Revenu) parce que, après avoir été longtemps désert et inculte, il fut remis en état par un nommé Kiang. Son charme est exquis. Dans le Jardin « Revenu » est exposée une longue inscription gravée dans la pierre et qui est l'œuvre d'un écrivain fameux, Chen To-ts'ien, lequel a visité le jardin vers le milieu du dix-huitième siècle. J'ai réussi à en pénétrer le sens. Voici ce que dit Chen To-ts'ien :

« La première fois que j'ai visité le jardin, je ne l'ai pas vu d'une manière complète, car j'étais obligé de partir pour Pékin ; mais quelques années plus tard, je suis revenu et je me suis promené dans le jardin.

« Il me semblait que les collines étaient plus hautes, les mares plus profondes et les pics plus nombreux. Les nuages du ciel se reflétaient sur la surface de l'eau, c'était encore plus joli qu'autrefois. L'endroit était bien le vieil endroit, mais les sentiers tortueux, les courbes des mares semblaient en nombre plus grand, c'était comme si mes yeux les voyaient pour la première fois. Les hautes branches des arbres, en se pressant l'une contre l'autre, empêchaient les rayons du soleil de pénétrer ; les basses branches écrivaient des caractères sur le miroir de l'eau. Le seigneur du jardin préparait du vin et en offrait à ses hôtes ; on chantait des chansons, on bavardait et on jouissait de l'heure. Les oiseaux volaient, les poissons nageaient ! c'était comme aux temps très anciens où ni poisson ni oiseau n'avaient crainte de l'homme.

## Un miroir chinois

« Je complais sur mes doigts qu'il y avait quatre ou cinq ans depuis que le jardin avait repris sa beauté première, et c'est pourquoi nous l'avons nommé *Fou* (Revenu).

L'impression personnelle que m'a laissée ma visite à ce jardin est encore extrêmement vivante.

D'abord, je suis entrée dans une cour carrée qui semblait complètement envahie par une gigantesque glycine. Il était impossible de dire avec certitude l'âge de cet arbre, dont l'énorme tronc, couvert de mousse et tortueux comme un corps de dragon, pouvait avoir, il y a mille ans, plongé ses racines dans le sein de la terre. La cour, cependant, ne fait plus partie du Fou Yuan ; pour atteindre le jardin « Revenu », on doit descendre le long d'une allée étroite qui court au pied des murs. Le jardin est beaucoup plus petit qu'aux jours de sa perfection et il est maintenant dans un état de triste abandon. Malgré tout, dans la claire et métallique lumière d'un jour de printemps, son charme est infini, et il réalise à merveille l'idée type d'un jardin chinois, qu'une petite fille chinoise avait essayé d'exprimer au cours d'une composition anglaise, où la pauvre enfant se débattait péniblement. Voici ce qu'elle écrivait :

« Un jardin chinois est quoi ? Il y a beaucoup de définitions qu'on peut sortir. En un mot, c'est la vaste assemblée de beaucoup de beaux paysages, comme des lacs, des montagnes, des ponts, des oiseaux qui chantent, des poissons d'or, des animaux sauvages, des ruines anciennes, et ainsi de suite, avec des kiosques magnifiques parfaitement bâtis.

## Un miroir chinois

Et c'est bien vrai !

Le but capital de la conception et de la réalisation du jardin chinois est de garder pour toujours au cœur de l'homme l'idée de son identification avec le Yin et le Yang, ainsi qu'avec le grand T'ai Ki, l'Esprit du Créateur en qui toutes les choses ont leur être.

@

## CHAPITRE IV

### Symbolisme de la Cité pourpre défendue

Maison Heureuse de l'Oie sauvage.  
Pendant la gelée blanche.

@

J'ai des amis qui ont, à Pékin, une maison délicieuse et je vais aller jouir de leur hospitalité pendant la période de la Grande Neige. Mes visites précédentes à la capitale du Nord ont toutes eu lieu avant que la Cité Pourpre Défendue ne fût ouverte aux visiteurs, aussi est-ce avec une hâte fébrile que j'attends l'occasion de pénétrer dans ces enceintes qui furent autrefois sacrées. Comme il est monotone de ne toujours regarder que l'extérieur des choses, si splendides soient-elles, j'ai essayé de démêler l'écheveau embrouillé du symbolisme qui relie, en une cohérente entité, les nombreux bâtiments isolés qui forment la Cité Impériale. Je sais, du reste, que cette entité exprime la conception nationale d'autorité.

Cela n'a pas été facile. Des volumes et, des volumes ont été écrits sur Pékin, et cependant aucun d'eux ne fait allusion à un tel symbolisme, Peut-être est-ce tout à fait naturel. Quand, en effet, la plupart des livres dont je parle ont été écrits, la Cité Pourpre était absolument « défendue » ; ses portes étaient infranchissables ; et, à part la période relativement courte de la révolte des Boxers, elle est restée « défendue » jusqu'à ces temps derniers. Pendant la courte période que je mentionne, lorsqu'en 1900, les troupes alliées sont entrées dans Pékin, et

que le Fils du Ciel dut se réfugier à Sianfu, les salles et les cours désertes furent ouvertes pour la première fois aux regards profanes. Ce fut alors que les Japonais, se rendant compte de ce qui était offert aux yeux, prirent une merveilleuse série de photographies, qui révélèrent un nombre immense de bâtiments et tous les détails décoratifs de la Cité Pourpre Défendue. Celles-ci furent publiées par la suite et forment un recueil remarquable.

Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous et moi-même avons mis de l'ordre dans cette collection, qui était arrangée d'une manière un peu fantaisiste, et nous avons pris, heureusement, note des inscriptions. Je dis *heureusement*, car, lorsqu'en 1900, la cour s'enfuit précipitamment vers l'ouest, tout fut laissé en place, en sorte que les photographies reproduisent un tout complet ; mais, lorsque la République fut proclamée en 1911, les salles de cérémonie furent ouvertes aux visiteurs et les trônes furent transportés ailleurs, ainsi que les tableaux qui étaient pendus au-dessus d'eux, horizontalement, et qui étaient couverts d'inscriptions. De plus, en 1900, les appartements privés furent photographiés en détail, mais à l'heure où j'écris, comme ils sont à l'usage du jeune empereur et des restes de sa cour, ils sont fermés au public. Grâce à ces photographies, j'ai donc pu pénétrer ce symbolisme, dont la compréhension nécessite celle de la philosophe chinoise, extrêmement compliquée et sur laquelle je ne m'étends pas ici. Que le lecteur veuille bien se souvenir des quelques principes philosophiques élémentaires que j'ai brièvement énumérés au début du précédent chapitre.

Il est essentiel, pour comprendre ce symbolisme, de la manière la plus rudimentaire, d'avoir constamment présentes à

l'esprit, outre la philosophie, trois manifestations de la culture chinoise : la conception chinoise de la souveraineté, le culte de l'adoration du ciel, et l'extraordinaire système d'éducation, grâce auquel fut élevée la structure sociale de la Chine.

\*

La manifestation humaine, si l'on peut dire, de la philosophie chinoise, est censée être le Fils du Ciel, le souverain de « Tout-ce-qui-est-sous-le-Ciel », un Homme Éclairé, qui dans sa personne unit les trois pouvoirs, c'est-à-dire le Ciel, la Terre et l'Homme. Le caractère *wang*, par lequel il était connu à l'origine, est, suivant une interprétation, composé de trois barres horizontales représentant les trois pouvoirs, et d'une ligne perpendiculaire coupant la barre centrale et la reliant aux deux autres. Il est évident qu'un être ordinaire ne peut remplir cette haute fonction, c'est pourquoi les souverains furent, au début, choisis par leur prédécesseur (qui lui-même était supposé tenir sa position par Décret du Ciel). Ce choix était dû à leur éclatante intégrité et à leur magnifique intelligence, lesquelles étaient la preuve évidente que l'ultime principe opérait en eux d'une manière parfaite.

Nous ne savons pas exactement comment fut choisi l'empereur Yao, qui monta sur le trône en 2357 avant notre ère ; mais ses successeurs ont, depuis, été strictement soumis à cette règle d'accession au pouvoir suprême.

On se souvient que lorsque la République fut établie en Chine, en 1911, les souverains de la dynastie mandchoue ont chargé Yuan Che-k'ai d'organiser la nouvelle forme de gouvernement ; ils l'ont, pour ainsi dire, présenté au Ciel et se sont ensuite

retirés eux-mêmes. Si Yuan avait obéi à leur requête et s'il avait résisté à la tentation d'usurper l'autorité pour lui-même, qui sait si le cours de l'histoire chinoise n'eût pas été fort différent.

Un point qui n'a jamais cessé de créer des difficultés sans fin dans les relations de la Chine avec les États occidentaux est que les Chinois, par une conséquence logique de leur système philosophique, ont toujours prétendu que le Fils du Ciel gouvernait le monde. On ne désignait pas celui-là sous le nom d'empereur de Chine, mais sous le nom de Celui-qui-Gouverne-Tout-ce-qui-est-sous-le-Ciel ; voilà pourquoi les Chinois persistaient à regarder les ambassades amicales, par lesquelles les nations européennes essayaient d'établir des rapports entre l'Occident et l'Orient, comme des commissions chargées de présenter un tribut à l'empereur. Ils les traitaient exactement comme les lointaines tribus des confins de l'Empire qui venaient faire hommage au Fils du Ciel, car ils ne marquaient entre elles aucune différence. En supposant qu'on pût admettre la base de leur philosophie, les prémisses des Chinois étaient parfaitement raisonnables.

\*

Le premier empereur Yao a choisi comme successeur un nommé Chouen, lequel choisit à son tour Yu, le grand ingénieur qui a drainé l'Empire. Entre mille autres travaux, Yu est censé avoir percé les Trois Abîmes. Bien que Yu eût choisi un certain Yi, il eut comme successeur son propre fils K'i. Un sage Chinois, Mencius, forme latinisée de Mong Tseu (le sage Mong), qui vécut de 372 à 289 avant l'ère chrétienne, et qui commenta savamment la doctrine de Confucius, explique à un de ses

disciples nommé Dix Mille Essais les raisons de ce changement. Il montre comment, bien que le Grand Yu eût présenté son ministre au Ciel, le peuple ne l'accepta point et réclama « le fils de notre prince ». Le philosophe fait remarquer que le Ciel et le peuple doivent signifier leur acceptation d'un souverain. Ce fut de cette manière fortuite que la dynastie Hia, qui garda le trône de 2205 à 1766 avant Jésus-Christ, fut fondée et que fut introduit le principe héréditaire, qui persista jusqu'à la chute du Trône du Dragon, en 1911. Le droit de progéniture ne fut point cependant lié à ce principe ; en fait, il arriva fréquemment que les souverains chinois, en nommant un successeur, ont négligé leurs fils et ont choisi dans le Clan Impérial quelque membre qui fût plus digne du pouvoir suprême que leurs héritiers directs. Fréquemment aussi, le souverain, sentant que le fardeau des responsabilités était trop lourd pour ses épaules, décida d'abdiquer en faveur de l'homme qu'il désignait comme son successeur. Comme Mencius le fait remarquer, le Ciel ne prononce pas de mots, et un héritier présenté au Ciel n'est pas nécessairement une merveille. Ce n'est que dans la prospérité et dans la paix de « Tout-ce-qui-est-sous-le-Ciel » qu'on a la preuve de l'aptitude de l'empereur au pouvoir. La famine, le désordre et la misère sont pris comme évidences du mécontentement du Ciel. Si le monarque incapable n'abdiquait pas, c'était le devoir d'un sujet, animé par l'esprit public, de lever l'étendard de la révolte et de fonder une nouvelle dynastie. D'après cela, il est facile de voir que le droit divin des rois n'était aucunement mentionné dans la théorie chinoise de souveraineté, mais que le droit du peuple à la rébellion était distinctement reconnu et devait être pris en considération par ceux qui avaient

la responsabilité du gouvernement. La première révolution heureuse dont il soit parlé dans l'histoire chinoise prit place en 1766 avant l'ère chrétienne. Elle fut organisée pour renverser la dynastie Hia, alors en pleine décadence, et elle eut pour chef un homme d'un remarquable caractère, généralement désigné sous le nom de Tch'eng T'ang (Heureux-à-Repousser-l'Injustice).

\*

Le souverain idéal, si clairement décrit par les anciens écrivains, était vraiment un homme différent du reste des mortels ; sa principale fonction était d'agir comme intermédiaire entre Hao T'ien Chang Ti (Vaste Ciel le Souverain d'en Haut) et l'humanité. Le culte de l'adoration du ciel était dans ses mains. C'était son devoir de faire des rapports périodiques de sa gestion au Souverain d'en Haut dont il tenait l'ordre de gouverner le *monde*. Il faisait son rapport après une nuit de prière et de jeûne, à un autel en plein air, situé au sud de sa résidence impériale. Il devait aussi accomplir divers sacrifices tels que ceux qui étaient offerts au Souverain du Grain et aux Esprits des Autels de Frontières. Le livre des rites donne, les directions les plus minutieuses sur la manière dont le Fils du Ciel devait remplir ses obligations. Il est difficile de concevoir une position aussi lourde de responsabilités que celle qui est tenue par « le Seul Homme », dont la moindre défaillance est supposée devoir résulter directement en misère pour son peuple. Je ne connais dans la littérature chinoise rien qui exprime mieux l'angoisse d'un tel fardeau que le cri pathétique de désespoir que poussa le roi Siuan (qui régna de 826 à 781 avant Jésus-Christ), après que

son royaume eut souffert, pendant de nombreuses années d'une terrible sécheresse. Sa plainte est écrite au *Classique de poésie*.

\*

Évidemment un souverain qui est censé vivre ainsi en relations intimes avec l'autre monde et qui doit, pour garder à ses rapports l'harmonie convenable, se livrer à la prière et au jeûne, ne doit pas être importuné par les détails de l'administration. C'est pour cela qu'il fut considéré comme essentiel que l'empereur fût entouré d'hommes avisés, qui pourraient l'aider dans la tâche du gouvernement. Le poste de premier conseiller ou ministre était spécialement important et les souverains chinois ont pris une peine infinie à chercher, dans tous les rangs du peuple, leurs sujets les plus habiles, afin que le poste pût être rempli aussi parfaitement que possible.

En 1325 avant Jésus-Christ, Wou Ting (Bravoure Accomplie) monta sur le trône et causa une consternation profonde à son entourage par son hésitation à prendre le fardeau du pouvoir, même après que la période officielle de deuil, requise par la mort de son prédécesseur, fut accomplie. Il choisit comme ministre Yue, un entrepreneur, qui venait des districts incultes, près du Rocher de Fou.

Bien que Yue fût un entrepreneur et que Chouen fût arraché à sa charrue pour occuper la haute position de ministre de Yao, on ne pouvait, certes, pas s'attendre à ce que le souverain trouvât un habile conseiller dans chaque classe sociale ; aussi se mit-on à bâtir graduellement un système d'éducation grâce auquel les hommes de capacité, quel que fût leur rang, fussent en mesure de remplir les emplois de gouvernement. Leur talent fut mis à

l'épreuve par une série d'examens et de concours, qui leur donnaient automatiquement une position agissante, s'ils s'en étaient simplement montrés dignes intellectuellement. Le Savoir qui demandait une connaissance approfondie des anciens livres et, par conséquent, l'intelligence absolue des principes étayant la théorie de gouvernement, est, de cette manière, devenu, en Chine, la plus précieuse de toutes les qualités. Il a ouvert la route au succès et à tout ce que le succès entraîne à sa suite. Voilà pourquoi les Chinois se sont toujours ardemment efforcés d'obtenir à leurs fils cette estimable possession. Toute l'assistance possible leur fut donnée par les autorités, car il était considéré comme absolument essentiel que le souverain eût à sa disposition les services de tous les hommes compétents de l'Empire.

Les fonctionnaires, que les poètes appellent souvent les « chevaux de l'Empereur », étaient censés porter tout le fardeau de l'administration, et l'empereur lui-même était supposé être le canal par lequel les influences du Ciel étaient transmises aux entreprises terrestres. Ses fonctionnaires étaient responsables devant lui du contrôle des districts où ils avaient été nommés, et lui était responsable devant le Vaste-Ciel-Souverain-d'en-Haut de la direction de Tout-ce-qui-est-sous-le-Ciel. Cette délégation d'autorité, très distincte et acceptée par tous, est une des caractéristiques les plus frappantes du système social chinois, dont elle pénètre la structure jusque dans ses racines les plus profondes.

Les assistants du Fils du Ciel n'étaient pas supposés, non plus, admirer et approuver toutes les suggestions de celui-ci ;

leur mission, au contraire, était d'être ses plus sévères censeurs et d'exprimer leurs critiques en toute franchise. Ce devoir était spécialement rempli par le Conseil des Censeurs, une remarquable assemblée d'hommes choisis parmi les plus grands savants de l'Empire. On les appelait, entre autres noms, « officiers d'oreilles et d'yeux » et leur fonction consistait non seulement à rendre compte au trône de tous les détails du gouvernement et du bonheur du peuple, mais aussi de censurer le Souverain lui-même pour tout ce qu'ils pourraient considérer comme blâmable dans sa conduite ou dans l'exercice de son pouvoir. Le poète Tou Fou a tenu l'emploi de censeur pendant un temps très court, mais malheureusement l'empereur qu'il servait n'était pas un Fils du Ciel idéal, et lorsque Tou Fou exprimait quelques critiques et quelques avis, le souverain se mettait dans une colère qui n'avait rien de céleste. Il faut admettre que le poète manquait singulièrement de tact dans ses procédés. Il pénétra la nuit jusqu'au « lit du dragon » lui-même et força son royal maître à écouter son opinion. Cet acte impérieux lui fit perdre son poste, mais son dévouement à l'empereur ne faiblit pas un seul instant. Cependant, comme les troubles et les révoltes se succédaient sans interruption, il exprimait plaintivement sa conception de l'empereur idéal, par l'évocation qu'il faisait d'un souverain qui régna « en recevant, avec les mains croisées sur sa poitrine, le soyeux tribut des remontrances et des reproches ».

Tou Fou n'est pas le seul à avoir cette conception ; c'est, un axiome reconnu que l'empereur gouvernera par la force de Wou Wei, mots qui veulent dire Non-action.

\*

On ne saurait trop insister sur le lien étroit qui existe entre le Souverain terrestre et le Créateur de l'Univers. Le Souverain d'en Haut est supposé occuper une constellation polaire composée de quinze étoiles et appelée l'Enclos Pourpre Protégé ; et son représentant sur la terre habite un enclos connu sous le nom de Cité Pourpre Défendue. Mgr Favier dit que la Cité Défendue est appelée « pourpre » parce que du mortier de cette couleur servit à la construction de ses murs. Cette opinion a été souvent répétée par les écrivains qui ont suivi. Rien, à mon avis, ne prouve qu'elle soit correcte. Il est vrai qu'on s'est servi, dit-on, de la terre pourpre pour bâtir le Grand Mur, qui se dresse au nord de la capitale, et cela a pu donner prétexte à confusion. En tout cas, le Palais Céleste près de l'Étoile Polaire est le prototype du palais impérial où le Fils du Ciel a passé ses jours, magnifiquement retiré du monde. La ressemblance ne s'arrête pas là. Dans les noms des sept cent cinquante-neuf constellations de la Sphère Céleste Chinoise est reproduite la nomenclature des fonctionnaires et des emplois de la Cour terrestre. En tête de cette nomenclature se trouve l'Empereur du Ciel, Grand Souverain, qui correspond à l'étoile polaire. L'astronome français Biot remarque ceci :

« Sans doute la création de ces analogies provient d'idées superstitieuses. En tout cas, ne peut-on croire que les législateurs, désirant donner à leur gouvernement les conditions les plus efficaces de stabilité, se soient efforcés de rattacher les rites au ciel

lui-même comme le plus remarquable exemple d'immutabilité ?

Le sujet est longuement traité par Schlegel dans un livre passionnant appelé *Uranographie Chinoise* ; il présente un argument intéressant pour prouver que la « perle flamboyante » tant discutée, qui, dans la décoration, n'apparaît jamais sans le dragon, est, en réalité, le soleil et que le dragon le rejette après son sommeil d'hiver. Quelques autorités sont de son avis, mais Vissière qui a consacré un volume entier à l'étude du bienfaisant saurien à qui les Chinois attribuent le pouvoir de contrôler les éléments, Vissière, dis-je, tente de prouver que la « perle » représente la lune, mais, après l'exposé de ses arguments, il conclut en admettant qu'il est obligé de dire *non liquet*.

\*

Personnellement, je pense que Schlegel est dans le vrai, mais que le dragon et le soleil soient ou non intimement reliés l'un à l'autre, il est un fait indiscutable, c'est que l'empereur est désigné au figuré comme le « soleil » et que son emblème est le dragon, dans chacune de ses nombreuses formes. En plus de l'infinie variété des dragons actuels, il ne faut pas oublier que la grande bête qui est considérée comme très éclectique dans ses affections eut neuf fils qui ne lui ressemblaient pas entièrement, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas des dragons *pur sang*. Chacun d'eux possédait un grand talent, qui provenait probablement de la famille de leur mère et chacun apparaît dans la décoration de la Cité Défendue. Les descriptions de ces fils varient légèrement, mais en voici une liste qui est généralement acceptée :

## Un miroir chinois

Pei Si, Robuste et de Force Extraordinaire, une créature ressemblant à une tortue qui peut soutenir de grands poids et qui aime à le faire. Il porte des tablettes de pierre où sont gravées des inscriptions.

Tch'é Wen, Dragon sans Cornes du Bord, une sorte de dragon qui aime à voir et à contempler, aussi le place-t-on sur le bord des toits.

P'ou Lao, Forte Créature des Lits de Roseaux, une créature qui adore grogner et faire du bruit ; c'est pourquoi elle sert de poignée aux grandes sonnettes.

P'i Han, Farouche Félin Noir, une créature qui aime à employer son énergie et son activité. On le place sur les portes des prisons, puisqu'il est très cruel.

T'ao T'ie, Créature Avide qui-mange-jusqu'à-ce-qu'il-n'en-puisse-plus, une créature très gloutonne. Il adore la nourriture, c'est pourquoi on le met sur différents vaisseaux comme couvercle, poignée, etc., afin qu'il serve d'avertissement contre la glotonnerie.

Pa Cha, Voix Enrouée, une créature qui aime l'eau. On le met sur les grilles des ponts.

Ngai Tchai, Fixe-du-Regard-et-Punit-trop-sévèrement, une créature qui aime à tuer. On l'emploie donc sur les poignées et à la garde des sabres.

Suen Li, Jeune Lion avec des Yeux Rouges, une créature qui aime la fumée et le feu et dont on se sert sur les brûle-parfums.

## Un miroir chinois

Tsiao T'ou, Créature Emportée qui Entoure Soigneusement, une créature qui aime à fermer les choses et qui, de ce fait, est employée sur les boutons de porte.

\*

Exception faite pour tous ces pittoresques accessoires enfantés par l'imagination orientale, on a l'impression très nette que l'ancien système de gouvernement chinois, dans sa forme idéale, ressemble beaucoup plus à un gouvernement démocratique qu'à aucune autre forme monarchique de gouvernement. Cette ressemblance se manifeste spécialement du fait que l'empereur était regardé comme le chef d'un clan et comme le père de son peuple. Cette considération n'échappa point à Van Braam, qui, en 1794-1795, conduisit une ambassade depuis la Compagnie hollandaise des Indes Orientales jusqu'à la cour de K'ien Long. Il dédia son journal, qui contient « un authentique récit de l'ambassade », à Son Ex. George Washington, Président des Etats-Unis. Voici cette curieuse dédicace :

« Monsieur,

Un récit des voyages parmi le plus ancien peuple du globe et qui doit sa longue existence au système qui fait de son chef le père de la famille nationale, ne peut apparaître sous de meilleurs auspices que sous ceux du Grand Homme qui fut choisi, par le suffrage universel d'une nouvelle nation, pour présider à la conquête de la

liberté et pour établir un gouvernement dans lequel tout respire l'amour du premier magistrat pour le peuple.

« Permettez-moi donc d'adresser l'hommage de ma vénération aux vertus par lesquelles Votre Excellence fait éclater la ressemblance entre l'Asie et l'Amérique. Je ne puis moi-même me montrer plus digne du titre de citoyen des Etats-Unis, qui sont devenus ma patrie d'adoption, que de payer un juste tribut au chef dont les principes et les sentiments sont calculés pour procurer à son pays une durée égale à celle de l'empire chinois.

Je suis, etc.

La seule différence marquante entre l'idéal chinois et l'idéal de la République américaine repose naturellement sur le fait qu'en Chine, le souverain était supposé être le Choix du Ciel *et* du peuple ; tandis qu'en Amérique, il est le choix du peuple seul. Les expériences de Van Braam sont extrêmement intéressantes. Il fut le dernier Européen, jusqu'à la révolte des Boxers, en 1900, à avoir audience dans une des trois grandes salles. Ses descriptions sont vivantes ; un des points qui l'aient le plus violemment frappé fut l'entière absence de militarisme à la cour et dans l'Empire. il dit :

« Ni dans cette occasion, ni dans aucun, des autres cérémonies où l'empereur était présent, je n'ai vu de garde militaire. Il n'y a même pas de bâtiment de garde aux portes du palais, lesquelles sont confiées au seul

soin d'un petit Mandarin et de quelques autres personnes nommées à cet effet. On s'attend naturellement à trouver une petite armée dans la résidence impériale, mais on ne voit rien de ce genre. Je puis affirmer que dans toutes mes promenades à travers la cité, je n'ai jamais rencontré rien de militaire, si ce n'est un petit bâtiment de garde occupé par dix soldats, sous le commandement d'un officier, qui marche lui-même dans les rangs comme les sergents font en Hollande. Aux portes de la cité, il y a peut-être trente ou quarante hommes, commandés par un officier de rang plus élevé.

« J'étais grandement surpris de voir si peu de troupes, après qu'une des personnes de l'ambassade anglaise (capitaine Mackintosh) m'eut assuré, l'an dernier, que l'armée effective de l'Empire chinois se montait à dix-huit cent mille hommes. Peut-être faut-il aller en Tartarie pour les voir ; car j'ai cherché en vain pendant mon voyage à découvrir un nombre suffisant de soldats pour justifier l'estimation d'une telle quantité. Dans les cités de premier et de second ordre, nous avons trouvé, tout au plus, deux cent cinquante soldats et dans celles de troisième ordre, rarement plus de la moitié de ce chiffre...

« Cette cour donc est la seule, même en Asie, où le chef de la nation ne soit pas entouré et protégé par une formidable garde militaire.

\*

Si un aviateur approchait de Pékin, par le sud, ses yeux seraient d'abord frappés par les merveilleux toits bleus et par l'autel rond de marbre blanc qui s'étalent parmi les arbres du vaste emplacement réservé à l'adoration du Ciel, ainsi que par l'autel carré de marbre blanc, qui se trouve à l'ouest, et où les sacrifices étaient offerts au principe de la terre. En volant plus loin vers le nord, il serait ébloui par les étincelantes tuiles dorées de la Cité impériale. De l'air, il verrait clairement l'arrangement des innombrables bâtiments qui la composent, selon un plan très défini. Il y a deux parties distinctes de la cité, l'extérieure et l'intérieure, qui sont séparées l'une de l'autre par un large fossé encerclant les quatre côtés d'un immense quadrangle. Ce quadrangle était, à strictement parler, la partie défendue et est encore défendue, à l'heure où j'écris, dans la portion qui comprend les Salles du Nord occupées maintenant par l'Empereur Enfant.

Les salles de cérémonie sont bâties, l'une directement derrière l'autre, sur une large bande pavée qui traverse le centre du carré en allant du sud au nord. Une portion de cette bande est grandement surélevée et forme une vaste estrade sur laquelle sont placées les trois salles principales. A droite et à gauche, sont groupés un nombre infini de bâtiments qui ont des affectations diverses. Quatre portes qui font face aux quatre points cardinaux percent les murs qui s'élèvent au bord du fossé ; chacune d'elles a son attribution spéciale. La moitié sud de la Cité défendue devait servir aux cérémonies solennelles, quand le Fils du Ciel recevait ses fonctionnaires en grande pompe, et la moitié nord servait pour les audiences quotidiennes qui avaient lieu à l'aube, et pour lesquelles les ministres en

constante communication avec Sa Majesté entraient par la porte du nord.

Les approches de la cité intérieure sont constituées par une série d'ouvertures dans la cité extérieure, lesquelles conduisent en ligne directe de l'active Ts'ien Men (Avant Porte) au mur de la Capitale elle-même. L'entrée centrale de l'Avant Porte, qui, aux temps impériaux, restait fermée, ne s'ouvrait qu'aux rares occasions où le Fils du Ciel quittait son palais pour aller offrir des sacrifices au Ciel et à la Terre à l'autel rond et à l'autel carré, dans l'Extrémité Sud du Faubourg du Sud.

Ayant tous ces faits présents à l'esprit, Monsieur-le-Cultivateur-de-Bambous et moi avons parcouru, en imagination, les différentes salles et les différents palais de la Cité Pourpre Défendue, qui sont comme l'apothéose et la consécration de Ho ou Harmonie, cette coordination de pensée et d'action qui amène la paix et le bonheur au monde.

\*

La somptueuse coloration des bâtiments est symbolique. Les murs sont rouges, — symbole du Sud, le principe de Yang — le soleil — le bonheur ; tandis que les toits qui couvrent la résidence des Souverains sur la Terre sont de jaune clair, couleur qui est le symbole de la terre, le principe de Yin.

On approche de l'enceinte désignée comme défendue par le T'ien Ngan Men (Porte de la Paix du Ciel) ; celle-ci est flanquée de deux colonnes de marbre superbement décorées, connues sous le nom de Houa P'iao (Poteaux Indicateurs Gloire de Vertu) et supposées devoir guider l'empereur sur la route à suivre. Elles

sont une survivance des Fei Pang Mou, Tableaux de Critique et de Détraction, institués par Yao et placés par lui et ses successeurs en dehors des Portes du Palais, afin que tous ceux qui en auraient l'envie pussent écrire sur ces « tableaux » leur opinion relative aux actes du Souverain et leurs suggestions pour l'amélioration du gouvernement. Le *houa p'iao* est aussi un symbole de la gloire brillante qui doit émaner de la vertu de l'Empereur.

Un long intervalle sépare la Porte de la Paix du Ciel du colossal Wou Men (Porte du Soleil à son Zénith) qui forme l'entrée du quadrangle intérieur, et le souverain, qui est regardé comme la personnification de l'essence de Yang, est le seul être à qui soit donné le privilège de passer par cette porte. Lors des occasions solennelles, quand celle-ci est ouverte, on fait sonner une cloche pendant que le Fils du Ciel passe sous l'arche centrale et ou annonce ainsi au peuple de la capitale que le Soleil Impérial est actuellement dans sa course ascendante.

Des symboles se trouvent à chaque côté de l'entrée. A l'est, on voit un cadran solaire en marbre blanc ou Je Kouei. L'idée qu'il suggère est que le cadran solaire est inutile quand les nuages obscurcissent l'astre du jour et, que de même, l'éclat du Soleil Impérial est sans effet si les nuages, c'est-à-dire les mauvais conseillers, ont le pouvoir d'intervenir entre le roi et son peuple. Il suggère aussi au souverain d'imiter le soleil dont la lumière brille sur ce qui est haut et sur ce qui est bas, et il lui rappelle, en outre, constamment, qu'il faut suivre l'immuable voie de l'Univers. A l'ouest, se dresse, en sa forme carrée, une Mesure-de-Grains-d'Excellence. un Kia Leang. Son symbole

exprime que la pleine mesure de justice et de clémence doit être distribué à tout individu dans le monde, quelle que soit la situation qu'il occupe.

Au delà de la Porte-du-Soleil-au-Zénith, s'étend la première cour dont le centre est traversé par un cours d'eau, symbole du Terrestre ou Essence de Yin, et, qui coule entre deux rives de marbre d'une courbe parfaite. Il est appelé ici la Rivière des Eaux d'Or, mais dans les collines occidentales, où il prend sa source, on le connaît sous le nom du Ruisseau de Jade. Cinq ponts de marbre blanc sculpté sont jetés par-dessus ses eaux limpides qui reflètent le ciel brillant. Ceux-ci correspondent non seulement aux cinq vertus qui sont la charité de cœur, le devoir envers autrui, la bienséance, la sagesse et la vérité, qui n'admet pas de compromis, mais à beaucoup d'autres choses qui sont toujours classées par cinq, telles que les cinq bonheurs, les cinq parentés, les cinq couleurs et ainsi de suite. De même que seul le souverain, accompagné de son cortège personnel, peut passer sous la Grande Porte du Sud, de même, il est le seul à pouvoir passer sur ces ponts. Les fonctionnaires de sa cour le rencontrent, lors des cérémonies, dans l'espace qui se trouve juste au delà. Les officiers civils entrent dans la Cité Défendue par la Porte Orientale Gloire-de-Vertu qui perce son mur extérieur et ils pénètrent dans la partie intérieure par la Porte Unie-en-Harmonie. Les officiers militaires usent de l'entrée opposée, moins honorable, c'est-à-dire la Porte Occidentale Gloire-de-Vertu et la Porte de Glorieuse-Harmonie. Ce devait être un remarquable spectacle que de voir le Fils du Ciel rencontrer ses courtisans alignés à droite et à gauche, dans la grande cour pavée de blanc, sous l'ombre de la vaste tour de la

Porte du Soleil-au-Zénith. Devant eux se dressent le T'ai Ho Men, Porte de Suprême Harmonie, et deux portes latérales dont se servaient les officiers de la cour. Les gardiens de bronze du foyer, les joyeux chiens de Fo montent la garde de chaque côté. Le plafond de la Porte de Suprême Harmonie est superbement décoré par le dessin connu sous le nom de « puits à herbes aquatiques » et qui est fidèlement reproduit en couleur sur les assiettes japonaises. Des dragons d'or forment des cercles sur un délicieux fond vert. L'empereur passait sous la Porte Centrale ; les fonctionnaires civils prenaient à l'Est la Porte de Lumineuse Vertu, et les fonctionnaires militaires prenaient à l'Ouest la Porte de Conduite Correcte. Dans cet ordre, la procession, après avoir monté et descendu escaliers sur escaliers, arrivait dans l'immense Cour de Suprême Harmonie qui s'étend devant la Salle de Suprême Harmonie. Cette cour est si vaste que pendant la célébration officielle de la Victoire Alliée, elle contenait quinze mille personnes et aurait pu, d'après un témoin, en contenir trois fois autant.

@

La Cour se trouve à l'extrémité sud de la colossale estrade sur laquelle sont bâties les trois principales salles de cérémonie. De grands vaisseaux en bronze doré placés à intervalles réguliers en ornent les côtés ; ils servaient à illuminer l'espace carré, lorsque les cérémonies avaient lieu après la tombée de la nuit et ils étaient remplis d'huile, sur laquelle flottaient et brûlaient d'énormes mèches. A l'extrémité nord, s'élevant l'une au-dessus de l'autre, s'étendent trois terrasses ; elles correspondent aux trois pouvoirs, c'est-à-dire le Ciel, la Terre et l'Homme. Quand

## Un miroir chinois

ces pouvoirs agissent en union parfaite, ils sont censés produire ces deux bienfaits suprêmes : la paix et l'abondance. Quatre escaliers, deux larges et deux étroits, conduisent d'une terrasse à l'autre et s'arrêtent aux portes de la Salle de Suprême Harmonie. Juste au centre, flanqué d'étroits escaliers, se trouve, sur un plan incliné, un magnifique sentier de marbre sculpté, souvent appelé l'Escalier de l'Esprit. A l'occasion des cérémonies, le cortège impérial montait à la salle en observant une rigoureuse étiquette. Les officiers civils se servaient de l'escalier extérieur de droite et les officiers militaires de l'escalier extérieur de gauche. Les porteurs de chaise de l'empereur prenaient les escaliers étroits de chaque côté du sentier, portant entre eux le palanquin du Souverain. De cette manière, le Fils du Ciel montait à la salle de Suprême Harmonie sur la symbolique ornementation de l'Escalier de l'Esprit.

Une variété de motifs de dragons sert à la décoration des terrasses. Le sentier central est orné du dragon à cinq griffes lui-même, lequel est l'emblème personnel de l'empereur. Il est représenté s'élevant de hautes vagues. Des motifs variés garnissent les terrasses ; chiens de Fo, protecteurs des temples, des palais et des maisons ; une grue de longévité qui n'a qu'à battre des ailes et à s'envoler pour transporter l'heureuse créature qui « a parachevé son immortalité » aux joyeux royaumes du Paradis Occidental ; Pei Si, robuste et de force extraordinaire, ce fils du dragon qui aime à porter des fardeaux ; et juste au milieu de la terrasse supérieure s'étend la grande salle de Suprême Harmonie flanquée du cadran solaire et de la bonne mesure. La composition du tout forme une homélie en

## Un miroir chinois

marbre et en bronze, illuminée par les symboliques couleurs d'or et de rose.

La Salle de Cérémonie est immense ; elle a un double toit supporté par d'énormes piliers peints en riches couleurs. Le trône impérial se trouve au centre, placé sur une haute estrade ; au-dessus de lui est pendu un tableau horizontal qui porte l'inscription suivante :

« Par l'établissement des idéals élevés, le souverain adoptera la meilleure loi pour la tranquillité dans l'État.

Cinq escaliers conduisent au siège impérial qui est doré, et des brûle-parfums, soutenus par de gracieux supports très élancés, sont placés entre les marches. Il y a aussi des brûle-parfums sur l'estrade, ainsi que de hautes colonnes d'or perforées, à travers lesquelles les fumées odorantes s'envolent au-dessus de la tête de l'empereur. Les poètes chinois font fréquemment allusion à cette coutume de parfumer l'atmosphère au cours des cérémonies en s'exprimant ainsi : « Leurs corps baignés des essences impériales, les fonctionnaires retournent.

\*

La salle de Suprême Harmonie servait régulièrement trois fois par an. Le Fils du Ciel y recevait sa Cour le premier jour de l'année lunaire, quand il revenait d'offrir les sacrifices à l'autel du Ciel ; au solstice d'hiver, il donnait aussi une audience solennelle du haut de son trône ; et, à l'occasion de son propre anniversaire, l'empereur paraissait encore en grande pompe dans la salle. En dehors de ces cérémonies régulières, on se servait de l'endroit pour célébrer de grandes réjouissances,

comme, par exemple., l'accession du Fils du Ciel au pouvoir suprême.

Les deux autres Grandes Salles sont à la suite de la première, mais celle qui est appelée Tchong Ho Tien, Cœur de la Salle d'Harmonie, n'est grande que de nom, car son exigüité est extrême. On s'en servait lors des occasions importantes quand on accomplissait les rites ayant trait à l'agriculture. C'est là que le Fils du Ciel faisait des offrandes aux mânes des ancêtres et à d'autres esprits, à la Saison de Claire Splendeur, pendant le printemps. C'est là qu'il inspectait les instruments de labour et là qu'il faisait toutes les préparations en vue de la saison où poussent les fruits de la terre. A la fin de l'année, du grain nouvellement récolté était apporté au Cœur de la Salle d'Harmonie pour être montré au souverain. Le siège impérial peut à peine être appelé un trône ; il est cependant légèrement surélevé. Bien entendu, des caractères sont pendus au-dessus de lui, et leur signification est la suivante :

« Tiens bon, en toute sincérité, le parfait milieu.

Les phrases doubles qui sont de chaque côté proclament :

« Toujours le souverain monte sur le Chariot, tiré par six dragons pour s'élever au Ciel ; il évite une somptueuse tranquillité,

« Répandant au dehors et donnant les cinq Bonheurs qui montrent aux Quatre Quartiers qu'il est gouverné par les éternels principes.

La phrase « Chariot tiré par six dragons » est une allusion à un véhicule conduit par un esprit appelé Hi Ho (le Souffle

d'Harmonie) et dans lequel le soleil est supposé faire son passage quotidien à travers l'espace. Quant aux cinq bonheurs, ils sont : longue vie, richesse, force vigoureuse, amour de vertu seulement et une mort naturelle ou sans violence.

\*

Au delà du Cœur de la Salle d'Harmonie et à l'extrémité nord de la plate-forme, se trouve Pao Ho Tien (Protection de la Salle d'Harmonie). Cette salle a un plafond vraiment remarquable du type du puits aux herbes d'étang, lequel a la réputation de protéger de l'incendie l'intérieur d'un bâtiment, comme le poisson à queue de hibou a celle de protéger l'extérieur du même danger. Le trône, bien qu'il ne soit pas si richement sculpté ni si bien ouvragé que celui de la principale Salle de Cérémonie, est très important et se trouve placé sur une haute estrade.

La légende qui le domine est celle-ci :

« Dans les créations de l'empereur, on doit trouver la plus parfaite excellence.

Protection de la Salle d'Harmonie avait deux principaux usages. C'est là qu'on offrait un festin, le dernier jour du douzième mois, aux princes tributaires assemblés dans la capitale ; c'est là également que les candidats qui avaient passé avec succès les examens triennaux, conférant les plus hauts degrés littéraires, étaient reçus par l'empereur. Le Lauréat Classique et le petit groupe de dix étudiants, qui s'étaient montrés les plus capables du pays, prenaient ainsi place automatiquement dans les rangs de la classe dirigeante.

Théoriquement, et, en général, pratiquement, le favoritisme ne jouait aucun rôle dans le placement des candidats, mais comme le Ciel n'a pas encore permis à la perfection de régner dans les affaires terrestres, on voyait parfois l'ombre dudit favoritisme se glisser dans ces occasions solennelles.

Partant de la porte nord de Protection de la Salle d'Harmonie, descend un escalier de quarante-cinq marches qui conduit au bas des trois terrasses, lesquelles, comme je l'ai déjà dit, correspondent aux Trois Pouvoirs. Une fois là, on laisse derrière soi les Trois Grandes Salles de Cérémonie. Le reste de la Cité Pourpre Défendue, qui s'étend au nord, sert de résidence privée au Fils du Ciel. C'est là qu'il vit avec les dames de son entourage et les innombrables serviteurs qui pourvoient à leurs besoins.

@

Un escalier, plus court que celui dont je viens de parler, s'arrête devant la Porte du Ciel sans Nuages, et, de la porte, une longue chaussée conduit au Palais du Ciel sans Nuages. La chaussée s'élève bien au-dessus de la cour et est splendidement ornée de Pa Cha (Voix Enrouée), ce fils du dragon qui aime l'eau courante. Les têtes de ces dragons servent de gargouilles et débarrassent de toute humidité superflue le chemin que prend le Fils du Ciel, lorsqu'il va des Salles de Cérémonies à ses appartements privés.

Un cadran solaire et une bonne mesure se trouvent à l'est et à l'ouest de la façade du palais, et, tout le long de l'unique terrasse sont espacés de très grands brûle-parfums. Dans la cour qui s'étend sous la salle, on voit des vaisseaux de bronze doré qui apportent l'aide de leur lumière, quand le besoin se fait

sentir. Les marches et le sentier impérial qui montent de la chaussée jusqu'à la salle sont exquisement sculptés. La décoration en est naturellement symbolique.

Le plan oblique qui forme le sentier impérial est des plus ouvragés. D'un fond qui est constitué par les cent fleurs, par les champignons de longévité et par d'autres symboles propices, s'élève le dragon à cinq griffes, l'emblème personnel de l'Empereur. Dans les quatre coins sont les Fong Houang, que les Européens appellent généralement « phénix » ; mais comme, d'une part, ces splendides créatures de la mythologie chinoise ne ressemblent au phénix ni par les apparences, ni par les attributs et que le faisan Argus est individuellement leur prototype ; comme, d'autre part, elles sont des symboles d'amitié et d'affection, il semble préférable de les appeler « faisans d'amour ». Elles servent d'emblème personnel à l'épouse impériale et n'apparaissent pas dans la décoration des salles consacrées au cérémonial public.

Les neuf marches qui bordent le sentier impérial sont exquises. L'artiste qui les a sculptées avait vraiment le don de créer le mouvement de la vie par la magie de son ciseau. Des chevaux-dragons caracolant sur des vagues onduleuses, des Chiens de Fo roulant leur balle bigarrée, des K'i Lin, animaux fabuleux qui portent la paix et la bonne fortune, des faisans d'amour parmi les nuages : tous ces motifs donnent aux marches une merveilleuse et vivante ornementation.

Le Fils du Ciel recevait ses fonctionnaires dans le Palais du Ciel sans Nuages, chaque jour, à l'heure où le soleil se levait. Le trône est très ouvragé et véritablement encombré de sculptures

## Un miroir chinois

représentant des dragons à cinq griffes et des nuages : c'est le fameux Trône du Dragon. Sur le tableau qui le domine sont inscrits ces mots : Loyal, Noble, Honorable, Clair d'Intelligence.

Tels sont supposés être les attributs du Souverain. Un magnifique paravent à cinq battants se dresse derrière le trône ; au milieu de chaque battant est enchâssé un panneau, sur lequel est sculptée une citation des Classiques.

Le précepte central est ainsi conçu :

« Seulement le Ciel entend tout, voit tout et est parfait dans sa compréhension ;

« Seulement le Parfait Souverain est toujours un Modèle ;

« Seulement le Fonctionnaire absolument sincère suit respectueusement l'exemple du Souverain ;

« Seulement les Gens Vertueux sont obéissants et admettent qu'on réglemente leurs actions.

En un mot, ce n'est que par une harmonieuse coopération qu'on peut arriver à un bon gouvernement ; ce n'est que lorsque le Fils du Ciel suit le Chemin du Ciel que ses fonctionnaires peuvent et veulent le prendre pour modèle, et que son peuple peut et veut se soumettre à ses lois. Toute la théorie du Gouvernement chinois est contenue dans ce passage qui a résisté à l'usure des nombreux siècles.

Les phrases sur les panneaux latéraux sont ainsi :

« L'œuvre qui est digne d'admiration a sa source dans la persévérance ;

## Un miroir chinois

- « Le Patrimoine peut être agrandi seulement par la diligence ;
- « L'Empereur est au-dessus de toutes les créatures ;
- « Les Dix Mille Pays jouissent tous de la paix ;
- « L'homme princier est bon et courtois ;
- « Il est un modèle pour les Quatre Quartiers ;
- « Sa connaissance des hommes montre son discernement ;
- « Il est capable de conserver le peuple en paix — cela montre sa bonté.

\*

Le Trône du Dragon, occupé par le Fils du Ciel, est entouré de grilles sculptées ; devant le trône et sur ses côtés sont placés des brûle-parfums de formes variées. L'ameublement de la salle est féérique ; un énorme miroir est posé de telle manière que le trône se reflète dans sa brillante surface.

Comme les Trois Grandes Salle forment le noyau de la partie « cérémoniale » de la Cité Défendue, de même, le Palais du Ciel sans Nuages et deux autres salles forment le noyau de la partie habitée. Le plan de l'arrangement est identique, c'est-à-dire que les grandes salles sont placées au Sud et au Nord d'un petit bâtiment central qui représente le cœur même de l'idée exprimée par le tout. Les Trois Salles de Cérémonie sont, comme je l'ai déjà dit, une apothéose de l'Harmonie qui doit exister entre le Souverain, ses fonctionnaires et son peuple ; les trois

salles au Nord sont l'apothéose d'une harmonie encore plus subtile, celle des deux essences, le Yang et le Yin.

Puisque l'Empereur est censé être la personnification de Yang, l'Essence Positive, qui comprend, on se souvient, la lumière, la force et tous les éléments de la nature dits « masculins », son épouse est regardée comme la personnification de Yin, l'Essence Négative, à qui appartiennent tous les éléments féminins. Le *Recueil des Rites* définit ainsi très clairement leurs fonctions :

« Pour celle raison, il est dit :

Écoutez bien le Fils du Ciel en ce qui concerne les principes pour les hommes ; écoutez Elle-qui-est-égale-au-Souverain en ce qui concerne l'obéissance demandée aux femmes. Le Fils du Ciel dirige le principe inhérent de l'essence de Yang ; Elle-qui-est-son-Égale réglemente les qualités de Yin. Le Fils du Ciel régit tout ce qui est dehors ; Elle-qui-est-son-Égale dirige tout ce qui est dedans...

Parce que le Fils du Ciel est à son épouse ce que le soleil est à la lune et ce que l'essence de Yang est à l'essence de Yin, tous deux sont donc essentiels l'un à l'autre et elle complète le tout.

Le Fils du Ciel en donnant les instructions pour les hommes remplit les fonctions d'un père, Elle-qui-est-égale-au-Souverain, en enseignant l'obéissance aux femmes, marche sur le chemin d'une mère : c'est pourquoi il est dit que le Fils du Ciel et son Épouse sont le père et la mère du peuple.

## Un miroir chinois

Le Palais du Ciel sans Nuages est consacré à l'usage personnel de l'empereur et le K'ouen Ning Kong (Palais de Paix-Terrestre), qui est le plus au Nord de la moitié septentrionale de l'enceinte de Pourpre, est réservé à l'Impératrice. Entre les deux, se dresse le petit bâtiment appelé Kiao T'ai Tien (Salle de Fusion et de Pénétration). Le nom est du reste très difficile à rendre en français. Il fait allusion au moment où la Force Vitale du Ciel rencontre en descendant la Force Vitale de la Terre, avec laquelle elle se fond. Cette rencontre a lieu le quinzième jour du cinquième mois, quand toutes les choses sont, complètement. « pénétrées » par la vie.

Les sceaux impériaux des dynasties passées sont gardés dans la Salle de Fusion et de Pénétration. Ils sont placés dans des écrans et disposés de chaque côté du trône ainsi que derrière celui-ci. Le trône, qui n'est pas sur une estrade, est très petit et très simple. Le tableau horizontal qui est pendu au-dessus de lui porte seulement deux mots : Wou Wei (Non-Action). Je ne crois pas qu'il y ait de mots dans la langue chinoise qui aient causé de plus interminables discussions. Ils signifient « in-action » ; cependant les Chinois disent : « Ne fais rien et il n'y a rien qui ne puisse être fait », et encore : « La vertu parfaite ne fait rien, cependant elle accomplit tout.. » Dans les *Analectes* de Confucius, il est dit que l'empereur Chouen institua la règle de Wou Wei, qui s'explique ainsi :

« Une règle imposée par le vertueux exemple permettra à la loi de nature d'assurer l'évolution et le développement du peuple beaucoup mieux que ne

## Un miroir chinois

pourrait le faire une règle imposée par la force et les sanctions.

C'est exactement le même principe qui est adopté par les parents vis-à-vis de leurs enfants. Les Chinois ne croient pas en la discipline comme nous la comprenons en Occident, et bien que les préceptes soient très généralement en usage, l'exemple est la clef de voûte de la culture chinoise. Le Fils du Ciel est censé montrer à tous l'exemple parfait.

Dans une alcôve à droite du trône se trouve une magnifique clepsydre dorée, qui a compté les heures goutte à goutte pendant des siècles et qui, je suppose, continue de le faire. Ainsi même le temps naît du cœur de la Résidence Impériale.

Toute la décoration dans la Salle de Fusion et de Pénétration représente les motifs combinés du dragon et du faisan d'amour. Ces deux créatures apparaissent, sculptées en relief très accentué et peintes en couleurs douces, sur les larges poutres du toit.

Derrière le petit bâtiment central se dresse la dernière Salle de Cérémonie : Palais de Paix Terrestre. Comme elle est construite à l'usage de l'Impériale Épouse, la sculpture des portes montre son emblème spécial, la pleine lune ronde. Juste derrière le Palais de Paix Terrestre, au nord, on atteint le bout de la bande pavée centrale enclose dans la Cité Défendue et on se trouve devant la porte, percée dans le mur du Nord et appelée Porte de Paix Terrestre.

Directement au nord s'étend le jardin de fleurs du Souverain et au milieu se dresse la Salle de Paix Impériale où le Fils du Ciel

## Un miroir chinois

peut se reposer des soucis du pouvoir, parmi les arbres et les arbustes en fleurs. La balustrade en marbre blanc montre un motif sculpté de « dragons mouvants » et est surmontée par des vases et des pivoines ; par un jeu de mots, cette décoration suggère la phrase « bonheur, prospérité et paix ». De très beaux spécimens du fils du dragon, Voix Enrouée, servent de gouttières aux coins de la terrasse et, au-dessous, sont légèrement tracés des cercles de longévité.

Le Cabinet Impérial, où le Souverain garde ses livres, est placé directement à l'ouest du Palais du Ciel sans Nuages, et est appelé Yang Sin Tien (Salle où le Cœur est Nourri). Le cœur est naturellement regardé par les Chinois comme le siège de l'intelligence. Un poème de l'empereur K'ien Long est sculpté sur un écran dressé juste derrière le trône, et les casiers des livres y sont disposés de chaque côté. Dans un appartement intérieur, une frise symbolique étale autour du mur ses admirables peintures. Elle représente l'orbe d'un soleil rouge brillant entre des branches de pins, qui sont des symboles de longévité. Le soleil rouge, c'est l'Empereur dont la lumière est censée illuminer le monde, comme le soleil illumine l'univers et dont la fortune doit, comme le soleil, s'élever plus haut. Des grues de longue vie et des pêches d'immortalité sont peintes sur le mur occidental. Des bambous et des épiphytes également symboliques sont sculptés sur les panneaux. Le bambou peut suggérer quantité de choses, mais ici, il n'évoque que deux qualités : inaltérabilité et réceptivité. Comme le bambou est toujours vert et qu'il n'est nullement affecté par les changements de saisons, de même, le Souverain ne devra jamais vaciller, il ne sera pas influencé par les trivialités et il devra rester à la fin tel qu'il était au

## Un miroir chinois

commencement. Le bambou a un centre creux ou vide, ainsi l'empereur devra garder un cœur vide, ou, comme nous dirions, un esprit ouvert, toujours prêt à recevoir de bonnes suggestions et à garder précieusement les sages avis.

On s'est servi de l'épidendre comme du symbole de l'homme parfait, depuis que Confucius a énuméré ses exquis caractéristiques, que l'Empereur doit posséder dans leur totalité.

La chambre à coucher impériale est dans la Salle où le Cœur est nourri. Le lit du dragon est entouré de rideaux jaunes tissés d'une certaine manière connue sous le nom de nœud infini de longue vie, ou de dix mille caractères du dragon tournant ; le caractère *cheou* (longévitité) apparaît aussi dans plusieurs de ses cent formes possibles.

Au nord de cette résidence privée du Souverain est le Yi K'ouen Kong (Assiste le Palais de la Terre), résidence de l'Impératrice. Il possède deux merveilleux écrans de bois ; les sculptures de l'un représentent la pie, oiseau de joie, parmi des fleurs de prunier. L'allusion repose sur un jeu de mots, l'idée étant, que lorsque les sourcils sont levés et ne sont pas froncés, on est heureux et sans souci. Des motifs de bambous décorent la frise et les panneaux. Ainsi les trois amis, le pin, le bambou et la prune, « qui ne craignent pas les rafales de l'hiver », sont tous représentés. Des caractères de longévitité ornent les panneaux et les châssis de fenêtres. Des lanternes ouvragées, recouvertes d'abat-jour jaunes, pendent du plafond, et au bout de la chambre se trouve un magnifique miroir rond qui signifie : « Uni dans un cercle complet pour l'éternité. » Un miroir rond renferme en lui plusieurs symboles : celui du bonheur conjugal

## Un miroir chinois

(on fait allusion à la mort d'une épouse, à l'absence d'un mari, en disant « un miroir cassé ») ; celui de compréhension complète ; on s'en sert aussi quand on veut évoquer le miroir magique dans lequel la nature des cœurs est réfléchi. Ces miroirs magiques étaient employés par le Grand Premier Empereur de Chine pour éprouver les cœurs des Dames du Palais.

La dernière porte de la Cité Pourpre Défendue est appelée Chen Wou Men (Esprit de la Porte de Bravoure). En plus de tous ses autres attributs, le Fils du Ciel est censé être absolument courageux ; on le désigne comme « le Souverain princier, majestueux et redoutable ». Il est assez ironique de constater que c'est par cette porte que l'Empereur Kouang Siu, son auguste tante, l'Impératrice Douairière Ts'eu Hi et leur cour ont fui, en 1900, quand les troupes alliées se sont emparées de Pékin.

@

A l'est et à l'ouest, se trouvent d'innombrables palais, des salles, des pavillons, des cours et des jardins de fleurs. Tous ont de beaux noms symboliques, tels que Palais de Paisible Longévitité, Salle de Miséricorde et de Tendresse, Pavillon de Gloire du Sud. Comme l'empereur doit, en tout et pour tout, être un exemple parfait pour ses sujets, on s'attend, bien entendu, à ce qu'il remplisse ce qui est, pour les Chinois, le plus important des devoirs sociaux ; c'est-à-dire qu'il doit fournir des descendants, afin que sa famille ne puisse s'éteindre. Aussi trouvons-nous la Porte des Cent Fils et la Porte d'un Millier de Toutes Petites Filles.

## Un miroir chinois

\*

Pékin.  
Quartier de l'Oiseau du Bonheur.  
Pendant la Période de la Grande Neige.

Le temps est splendide, comme il peut être au nord de la Chine. Les canaux sont gelés et l'air est très froid, mais la réchauffante lumière du soleil pénètre partout et relève la température.

Je suis allée, avec mes amis, visiter la Cité Pourpre Défendue et j'ai remarqué les décorations symboliques dans les cours où on nous a laissés entrer. Nous avons pris avec nous un exemplaire de l'Embassy (Ambassade) de Van Braam et nous avons lu le récit de sa réception à l'endroit même où elle avait pris place. Lui et l'Ambassadeur hollandais ont assisté au festin offert par l'empereur K'ien Long, le dernier jour du douzième mois, dans la Salle d'harmonie protégée, aux princes tributaires et aux envoyés. Comme le livre est maintenant presque introuvable, j'en citerai quelques extraits, qui nous feront revivre cette cérémonie. Comme je l'ai déjà dit, Van Braam et l'ambassadeur hollandais furent, à ma connaissance, les seuls Européens qui aient jamais été reçus dans les Principales Salles de Cérémonie jusqu'à la révolte des Boxers en 1900. On notera qu'ils ont accompli le *k'o t'eou* ou *kotow*, c'est-à-dire qu'ils se sont soumis à l'usage de la cour chinoise et qu'après s'être agenouillés devant l'empereur, ils ont frappé neuf fois leur front contre terre. Cette cérémonie a été la grande pierre d'achoppement avec les autres ambassadeurs européens qui ont refusé de s'y plier. Van Braam a tenu un journal où il a inscrit fidèlement chaque détail. A la date du 20 janvier 1795, il écrit :

## Un miroir chinois

« A six heures, ce matin, Son Excellence et moi nous nous sommes rendus au Palais. A notre arrivée, on nous a menés dans un misérable petit appartement ; mais ensuite dans un autre plus décent. A sept heures, on nous a conduits vers les bâtiments impériaux par une porte au delà de laquelle nous avons trouvé une cour très spacieuse pavée de pierres taillées et entourée de bâtiments. La Salle à l'Est, appelée Pau-au-tien, était préparée pour l'audience et le petit déjeuner du matin.

« Au milieu de la salle est le trône impérial, sur une estrade haute de 6 pieds. On y accède par trois escaliers, un au milieu et les deux autres de chaque côté. L'estrade est couverte d'un tapis et entourée d'une balustrade, qui est ornée de sculptures comme le fauteuil de l'empereur et les rampes de chaque escalier. Derrière le trône est pendue une tapisserie jaune et sur les côtés de l'estrade étaient plusieurs vases remplis de fleurs naturelles aux douces émanations desquelles s'ajoutaient les parfums du bois de santal et d'autres substances asiatiques qui brûlaient dans deux autres vases. Les deux extrémités de la galerie hors de la salle sont pavées entièrement de pierres d'une surface superbement polie. Là étaient rangés de volumineux instruments de musique, tels que ceux qui sont composés de seize petites cloches ou constitués de seize morceaux de métal, le grand tambour et plusieurs autres instruments familiers. Tous étaient richement dorés comme les socles où ils étaient posés.

## Un miroir chinois

La cour extérieure, dans laquelle la plupart des invités étaient obligés de déjeuner en plein air, était couverte de tapis épais, garnis des coussins que chaque invité avait eu soin de faire apporter par ses serviteurs afin de s'asseoir plus confortablement sur la terre, devant le pavillon.

« Face au trône était placée une grande tente d'étoffe jaune sous laquelle on avait installé le buffet. Ensuite, dans la cour, devant le pavillon, étaient disposés quatre rangs de petites tables basses recouvertes de linge grossier. Chaque table était pour deux personnes, exception faite pour Son Excellence et moi qui avions chacun notre table séparée. Cette cour était pleine de personnes de tous rangs et de toutes classes, y compris les acteurs et les domestiques. Ces derniers avaient eu l'impudence de venir se mettre devant les grands mandarins, afin de mieux nous voir. Il était huit heures passées quand Sa Majesté arriva avec une escorte de musiciens et prit place sur le trône. Chacun se leva alors, et, tombant à genoux, fit le salut d'honneur. La musique continua pendant que l'empereur mangeait plusieurs des plats disposés sur une table spéciale. Ce fut un signal pour les invités, dont les tables furent découvertes ; ils s'approchèrent alors et mangèrent avec une grande avidité. J'observai que l'arrangement de toutes les tables était le même et qu'il y avait exactement cinquante plats sur chaque. Cela doit sembler très surprenant, peut-être même incroyable à mes lecteurs, après que j'aie parlé de l'exiguïté de ces

tables. Mais je dois ajouter que les viandes, servies dans des bols de cuivre très sales, consistaient d'abord en trois rangées de quatre plats chacune, et que sur cet échafaudage, étaient trois autres rangées de même nature, ce qui faisait douze plats par ensemble de trois rangées. Enfin, pour compléter les cinquante plats, il y avait en haut du tout, de grands bols de cuivre, où était contenu du gigot bouilli, dont la vue seule était suffisante pour vous dégoûter du mouton pendant le restant de vos jours. Les autres plats étaient composés d'aliments farineux, préparés de différentes manières ou simplement, bouillis comme un pudding fait à la hâte. Il y avait aussi des gâteaux qui ressemblaient beaucoup au pain sans levain mangé par les Juifs à leur fête de l'Agneau Pascal. Enfin, il y avait des sucreries et des fruits. J'ai pris un peu de ces derniers, n'étant guère tenté par le reste. Voici quel fut cet impérial repas, qui semblera assez nouveau, j'imagine.

Au bout de quelques instants, une tasse remplie de boisson fut portée au monarque, et lorsqu'il eut bu, d'aubes tasses furent passées à tous les invités. Chacun d'eux, en prenant la sienne, faisait le salut d'honneur qui convenait, en inclinant simplement la tête.

Peu de temps après, l'Empereur fit appeler les trois ambassadeurs coréens et les deux ambassadeurs hollandais, afin que ceux-ci pussent s'approcher du trône. Nous fûmes conduits en succession jusqu'en haut d'un des escaliers latéraux, et nous accomplîmes la

cérémonie d'adoration près du fauteuil. Sa Majesté s'adressa ensuite à chacun de nous, et, de sa propre main, nous présenta un verre de vin. Cela nous donna l'occasion de répéter le salut d'honneur ; et après la troisième prostration chacun de nous se leva et se retira. Quand vint mon tour de faire le salut nécessité par les verres de vin, je me prosternai avec la tête couverte, comme Son Excellence avait fait, mais mon chapeau, qui ne tenait pas bien, vint à tomber. Le second ministre qui était près de moi le ramassa et le remit sur ma tête. Sa Majesté rit de l'accident et me demanda si je comprenais le chinois. *Poton*, répondis-je, ce qui, en chinois, signifie : « Je ne comprends pas. » A cela, Sa Majesté rit encore de meilleur cœur, et tandis que je buvais ma tasse de vin, Elle me regarda et parut penser qu'il était bizarre que je me servisse de son langage si à propos, pour lui dire que je ne le comprenais point. Je finis ensuite mon salut d'honneur ; et quand je me levai pour me retirer, l'Empereur, ayant les yeux encore tournés vers moi, continua à me regarder avec une attitude d'où émanait la plus grande bonté. Ainsi ai-je reçu une marque de la plus haute prédilection, et telle qu'on dit même que jamais envoyé n'en a reçu une semblable auparavant. Je confesse que le souvenir de ce que j'avais souffert depuis le matin en restant si longtemps au froid, fut très adouci par cette gracieuse réception.

\*

## Un miroir chinois

Nous nous sommes mis à parler, aussi, de nos propres expériences de la Cour Impériale. En 1905, j'ai assisté à un *Garden Party* au palais d'été, et après que la République fut établie, une des amies qui m'avait accompagnée sur la Grande Rivière fut reçue dans les appartements privés de la Cité Pourpre Défendue, elle-même. Nous échangeâmes nos souvenirs, assises sur les marches de la Salle d'Harmonie Protégée.

Les audiences auxquelles j'ai assisté ont pris place pendant la période des Rosées Froides, qui tombe au début d'Octobre. C'est le moment où la Chine du Nord paraît dans sa plus grande beauté. Comme grande concession aux coutumes étrangères, l'invitation avait été fixée à huit heures du matin, et non pas à l'aube ; mais comme la distance de Pékin au Palais d'été n'est pas négligeable et qu'il n'y avait alors pas d'automobiles dans la capitale, je dus partir avant le lever du jour.

J'avais, comme tout le monde, entendu beaucoup parler de l'Impératrice Douairière qui faisait alors un effort pour pacifier les barbares lointains qu'elle avait tenté, en 1900, de « pousser dans la mer », mais je ne m'attendais pas à être impressionnée. Je me figurais qu'elle devait ressembler à beaucoup d'autres vieilles dames et que les ornements royaux contribuaient beaucoup aux sensations éprouvées en sa présence. J'avais complètement tort ; la personnalité du Vieux Bouddha, comme l'appelaient les Chinois, était vraiment très remarquable. Quand nous fûmes introduits dans la salle de réception, j'eus d'abord l'impression de regarder dans un kaléidoscope, où le jaune était la couleur dominante. Le point central était fourni par une forme de femme, qui se tenait sur une estrade, les yeux baissés. Alors

elle leva la tête et, à partir de ce moment, je ne vis rien d'autre que son visage mobile et que ses yeux qui embrassaient tout. Elle dominait la scène complètement. A sa gauche, sur l'estrade, mais sur un trône plus bas que celui qu'elle occupait, était assis un être, qui lui était dissemblable en tous points. C'était son neveu, l'empereur Kouang Sin. Tandis qu'elle était pleine de vie, il était immobile, calme, renfermé et comme à demi vivant. Alors que les yeux de la tante brillaient d'un feu extraordinaire, les siens, bien qu'aussi beaux, par leur grandeur, leur couleur et leur forme, semblaient perdus dans la contemplation d'une autre sphère. Il paraissait ignorer ce qui se passait devant lui. Les invités avancèrent à tour de rôle, montèrent un escalier à marches étroites et basses, donnèrent une poignée de main à l'Impératrice qui dit en anglais : *How d'y do* (comment allez-vous), très gracieusement, et passèrent à gauche pour serrer la main du Fils du Ciel qui dit aussi *How d'y do* poliment, mais avec une suprême indifférence ; ensuite les invités s'éloignèrent, à reculons, des personnages royaux et descendirent, tant bien que mal le petit escalier, dans cette attitude respectueuse, mais difficile. L'horrible possibilité d'une chute catastrophale assombrit toute la cérémonie ; heureusement, tout se passa bien et, quand l'audience fut terminée, on nous escorta jusqu'à un charmant pavillon où le déjeuner fut servi. Les plats chinois alternaient avec les plats préparés à l'européenne, et tous étaient délicieux ; l'Impératrice Douairière n'apparut point à table, mais elle arriva plus tard, amenée par seize porteurs. Elle s'assit dans sa chaise, qui était placée sur une sorte de plate-forme, laquelle fut élevée au niveau des épaules des porteurs. Rien ne pouvait être plus charmant et plus gracieux que ses manières, mais il ne fallait

## Un miroir chinois

pas beaucoup d'imagination pour se la représenter, donnant, avec un délicieux sourire, l'ordre de faire tomber quelques têtes.

Nous n'avons pas revu l'Empereur, et ce fut pour moi un vrai désappointement. Sa tragique figure m'intéressait vivement. Il donnait l'impression d'une créature dont le brillant esprit était anéanti et dont la vie était sans espoir, mais son visage n'était certainement pas dépourvu d'intelligence.

\*

Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que mon amie a été invitée à la cour, mais les Majestés que j'avais vues, la dominante et la dominée, « étaient montées sur les dragons et s'étaient envolées bien haut », selon l'expression chinoise. L'Impératrice Douairière d'alors était la pâle, la triste veuve de Kouang Sin et le Fils du Ciel était l'enfant Suian T'ong, qui avait été choisi par l'indomptable Vieux Bouddha pour s'asseoir sur le trône impérial.

Mon amie assista à plusieurs audiences, dont la dernière fut la plus touchante. La dynastie mandchoue s'était retirée, l'Impératrice Douairière était malade et négligée par le monde ; elle était heureuse d'accueillir dans l'intérieur du palais une femme pleine de cœur et de sympathie, car, après tout, l'Orient et l'Occident, dans leurs émotions, se ressemblent infiniment.

Après avoir quitté la Cité Pourpre Défendue, nous avons fait l'ascension de la Colline de Charbon, au nord. De là, nous pouvions contempler les étincelants toits jaunes et les murs colorés de la tendre nuance de la rose-rouge. C'est sous ces toits et dans ces murs que demeurait le Fils du Ciel : un Souverain

qui gouvernait son domaine par un système qui glorifiait, non pas l'homme fort, l'homme de force, mais l'homme éclairé, l'homme de vertu ; un Souverain dont le peuple avait choisi comme héros national, non pas un général victorieux dans la guerre, mais un sage qui prêchait l'éthique de la paix. Je parle de Confucius. Chaque dynastie, l'une après l'autre, s'est enorgueillie d'accabler d'honneurs la glorieuse mémoire de celui qui est considéré comme l'égal du Ciel et de la Terre et dont l'idéal de gouvernement a inspiré la nation. On peut lire dans le livre de *Mots et Discussions* le passage suivant :

« Le Maître dit : Les peuples qui sont conduits dans les chemins marcheront au moyen des lois et des règlements, les peuples qui sont rendus uniformes et parfaits comme un champ de grain mûr, au moyen du sabre et de la torture, peuvent éviter la faute, mais leurs oreilles ne rougiront jamais de honte.

« Les peuples qui sont conduits dans le chemin marcheront au moyen du bon exemple jaillissant tout droit du cœur, les peuples qui sont rendus uniformes et parfaits au moyen de cette adoration et de ce sacrifice qui apportent le bonheur, *sentiront* la honte ; en outre, leur excellence grandira et s'étendra comme les branches d'un grand arbre.

Les philosophes chinois avaient une passion pour la dialectique, et de même que Confucius exprime l'idéal de gouvernement dans une conversation avec ses disciples, de même, son adepte Mencius exprime l'idéal du grand homme en réponse à la demande d'un élève :

## Un miroir chinois

« Vivre dans la large demeure du monde, se tenir dans le rang correct du monde, marcher sur le grand chemin du monde ; quand il obtient la fonction qu'il désire, pratiquer ses principes pour le bien du peuple ; et quand ce désir est déçu, les pratiquer pour lui seul ; ne pas être distrait par les richesses et les honneurs, ne pas être détourné de ses principes par la pauvreté et les circonstances mesquines ; ne pas faire de courbettes devant le pouvoir et la force, voilà les caractéristiques du grand homme.

Nous parlions de ces choses et nous discutons aussi l'aversion si marquée du « peuple aux cheveux noirs » pour la guerre et le militarisme. Les Chinois ont une large expérience des combats, mais ils n'ont jamais, à ma connaissance, embouché la trompette de la gloire et de la victoire triomphale. Les misères de la guerre, et non pas seulement les misères physiques — ces Orientaux les supportent avec un calme stoïque — mais les maux spirituels qui sont le cortège de la haine forment le thème de leurs chansons.

Voici un poème de Li T'ai-po qui a trait à l'horreur des batailles <sup>1</sup> :

Dans l'attaque sauvage, ils meurent en combattant sans armes,  
dans une étreinte serrée ;  
Les chevaux sans cavaliers hennissent de terreur jetant leurs têtes  
vers le ciel.  
Les vautours et les milans déchirent avec leurs becs, les entrailles  
des hommes,  
Et volent pour les pendre aux branches des arbres morts.

---

<sup>1</sup> Ce poème se trouve dans le livre de poésies chinoises, que j'ai fait en collaboration avec Miss Amy Lowel. La traduction de ces poésies en vers français paraîtra prochainement.

## Un miroir chinois

Des soldats sont couchés dans la boue, dans l'herbe, dans les  
broussailles ;  
Impuissant le Général — Oui, incapable devant cela ;  
Nous avons appris que les soldats sont les instruments du mal,  
Mais les hommes sages ne sont point parvenus à en finir avec les  
guerres et ils les emploient encore.

\*

Aussi impraticable et utopique que ce système nous paraisse, à nous qui avons vécu dans une atmosphère différente, il n'est pas moins vrai que tandis que nos formes de gouvernement ont été éphémères à l'extrême, la forme chinoise de gouvernement, basée sur cette conception de relations sociales, s'est montrée aussi résistante que son emblème le plus populaire de longévité, le bambou. La Chine, gouvernée d'après les principes d'accord et d'harmonie, a existé dans les royaumes de l'authentique histoire environ l'an 2000 avant notre ère.

Les Empires gouvernés par la force ont été uniformément de courte durée.

Le système, il est vrai, a sa source dans les origines les plus lointaines, mais l'homme, qui a plus fait qu'aucun autre être humain pour le consolider, est couché sous les cyprès, à côté du village où il est né. Une simple pierre tombale marque le lieu de son dernier repos et l'inscription qu'elle porte est la suivante :

LE GRAND ET LE PARFAIT ; LE COMPLÈTEMENT ÉCLAIRÉ ;  
LE CHEF DONT LA VERTU RÉPAND LA DOCTRINE QUI  
TRANSFORME.

On peut dire avec le docteur Lionel Giles que trois existences seulement peuvent se comparer à celle de Confucius pour l'influence formidable qu'elles ont exercée sur le monde :

## Un miroir chinois

— Le séjour altruiste de Gautama parmi les hommes, la carrière orageuse du prophète arabe et les « années sans péché » qui ont trouvé leur fin sur le Golgotha.

@

Au bord de la Baie de la Pêche Miraculeuse,  
New Brunswick, 7 novembre 1924.

En ouvrant, ce matin, un journal, un titre frappe mes yeux, comme un éclair. Je comprends aussitôt qu'il y a dans le monde quelque chose de changé, parce que quelque chose de grand n'est plus. Je lis ceci :

L'EMPEREUR-ENFANT ABANDONNE SON DOMAINE. Suian T'ong, expulsé par la Police de Pékin, cherche refuge dans la maison de son père.

« Pékin, 6 novembre. Le jeune Empereur Mandchou Suian T'ong, qui, pendant des années, a été virtuellement prisonnier dans les murs roses de la Cité Défendue au centre de Pékin, fut expulsé par la police de Pékin, et forcé de se réfugier avec toute sa famille dans la maison de son père, qui se trouve dans la Cité dite Impériale, laquelle entoure la Cité Défendue.

« L' « Empereur-Enfant » a signé des papiers où il a abdicé formellement son titre et a abandonné toutes ses vastes terres et propriétés à la République de Chine. Il a également signé un autre papier présenté par le général Lou Tchong-lin et imposé par le

gouvernement militaire effectif de Pékin, ayant à sa tête le « Général Chrétien » Fou Yeou-siang. D'après ce papier, il accepte de recevoir une annuité de 500 000 dollars mexicains (équivalant à 250 000 dollars aux Etats-Unis) ; il est convenu, en outre, que 2 000 000 de dollars mexicains seront consacrés à l'établissement d'usines qui emploieront ses serviteurs. L'annuité de l'Empereur avait été de 4 000 000 de dollars.

« Un inventaire des possessions de l'Empereur est dressé par la police qui a refusé d'admettre les professeurs étrangers, lorsqu'ils se sont présentés pour donner l'instruction quotidienne. La police a promis de faire plus tard une déclaration expliquant les raisons et le résultat de leur perquisition. Les anciens et précieux trésors amassés dans le palais de l'Empereur n'ont jusqu'ici jamais été vus hors des enceintes impériales. On croit que la police soupçonne l'existence d'un complot de restauration. Autrement, son action serait illégale et contraire aux promesses faites à l'« Empereur-Enfant » lorsque la République fut établie.

Après quatre mille ans, il n'y a plus de Fils du Ciel.

@

## CHAPITRE V

### T'ai Chan — La Grande Montagne

#### I

A la Cabane de Verdure sur l'Étendue Jaune.  
Pendant l'Équinoxe du printemps.

@

Il y a quelques années, juste à cette saison, j'ai visité, dans la province de Shantung, la Grande Montagne, qui est, sans contredit, le temple le plus intéressant de la Chine.

Tant d'intérêts différents sont concentrés sur l'Honorable Colline des Générations — pour employer un mot consacré par le temps — qu'il est difficile de savoir comment en commencer la description. Je pense qu'à tout prendre, le côté le plus important de la montagne réside en son rôle sacré, parce que T'ai Chan est regardé comme une des divinités inférieures les plus puissantes.

La question de la religion primitive des Chinois et de son évolution est très compliquée, mais le docteur Ross la décrit fort bien dans *Original Religion of China*. Comme il le dit, les savants chinois divisent l'histoire des anciens temps en trois périodes séparées :

D'abord, la Première Ancienne, qui dura jusqu'à l'élévation de la dynastie des Tcheou. Pendant cette période, un monothéisme existait : « Nous sommes de suite en présence d'une religion dans laquelle est un Dieu suprême au ciel et sur terre, et à qui tous les autres esprits sont subordonnés. » De ce Souverain

Suprême, Chang il n'y avait pas d'image et il n'y a aujourd'hui aucune idole qui le représente. Il a toujours été adoré en plein air sous le dôme du Ciel et le culte avait lieu sous la conduite du Chef de l'Etat *seul*, sur un autel dressé dans les murs de sa capitale.

Peut-être était-ce parce que ce culte était si austère et si éloigné qu'ont grandi autour de lui, non seulement le culte des Ancêtres mais aussi celui des Divinités Inférieures. La description que fait Legge de cette seconde période est la plus vivante que je connaisse :

« Les cieux et la terre matériels sont les grands ouvrages de Dieu. Ils parlent à l'homme avec des voix différentes et expriment des témoignages concordants, bien que variés, relatifs à leur créateur. Quand nous considérons les cieux, nous sommes remplis de crainte ; nous sommes poussés à honorer et à révéler Celui dont ils sont le trône. Quand nous considérons la terre, nous sommes pénétrés du sentiment de Sa bonté. Le Ciel est pour nous le représentant de la Majesté Divine ; la terre représente la Divine sollicitude. Le premier nous enseigne l'autorité plus que paternelle de Dieu ; la seconde son amour plus que maternel. Au moyen de l'un et de l'autre, nous nous élevons jusqu'à Lui, parce qu'il maintient une règle souveraine et une sollicitude toujours en éveil ; aussi, dans notre adoration doivent entrer les éléments de crainte et d'amour, de respect et de gratitude. Tel est l'idéal de la

## Un miroir chinois

plus haute adoration, qu'on offrait aux cérémonies qui prenaient place pendant les solstices d'été et d'hiver.

La troisième période connue comme la « Proche Ancienne » et qui englobe une époque subséquente à notre ère, était matérialiste ou plus exactement agnostique, avec des échos du vieux monothéisme ; son influence s'étend jusqu'à nos jours. Les Divinités Inférieures étaient, d'après le docteur Ross, regardées comme des intermédiaires entre l'homme et son créateur, ainsi que nos saints l'étaient au moyen âge.

Ces divinités étaient localisées, soit au ciel devant Dieu, soit dans le firmament, soit même sur la terre.. Dans les rangs les plus bas, et, par ordre ascendant, on comptait les dieux des routes, des rues, de la localité, du village, de la province, des montagnes et des rivières. Au-dessus d'eux, étaient les divinités de l'air, des nuages et du tonnerre, du vent et de la pluie. Par-dessus étaient les esprits des ancêtres défunts, qui étaient représentés comme vivant dans la présence immédiate de Dieu.

\*

Le T'ai Chan est une de ces Divinités Inférieures, et depuis l'aube de l'histoire, il a été regardé avec le plus grand respect. De grands hommes et d'humbles créatures ont fait de longs voyages pour apporter à sa base l'hommage de leur adoration, et ses pentes rugueuses doivent être peuplées de fantômes innombrables, ombres des jours d'antan.

Le premier qu'on s'attend à voir est celui du roi Chouen qui régna vers 2200 avant Jésus-Christ. Il tint les rênes du pouvoir avec le grand Yao qui le choisit comme successeur. Chouen était

## Un miroir chinois

un personnage remarquable d'un caractère vraiment noble, dont il donna une première preuve en se conduisant comme il le fit, à l'égard de son père et de sa belle-mère, qui tentèrent par tous les moyens de se débarrasser de lui. Ils mirent le feu à la maison où il dormait, et comme ils n'avaient pas réussi à lui donner la mort de cette manière, ils essayèrent de le noyer dans un puits. Chouen fut miraculeusement sauvé et ne se départit pas une seconde de son attitude respectueuse non seulement envers ses cruels parents, mais aussi envers son très désagréable beau-frère. Cette piété filiale fut largement récompensée. On dit que même les oiseaux et les bêtes s'empressaient de venir en aide à Chouen lorsqu'il labourait les pentes de la montagne de Li. Les âges postérieurs l'ont élu le premier entre les vingt-quatre exemples de piété filiale. Ce fut sa réputation de fils dévoué qui le fit choisir, parmi tous les autres sujets du royaume, comme premier ministre, par l'empereur Yao, auquel il succéda. Le *Classique des Écrits* raconte qu'après avoir pris le pouvoir, Chouen mit en ordre les instruments astronomiques et offrit, sur la Grande Montagne, un sacrifice au Ciel, aux montagnes et aux rivières. Après cela, il donna audience aux nobles de cette partie du pays. Il veilla à ce que leur calendrier fût correct et que les poids et les mesures fussent en rapport. Il ajusta, en un strict accord, les saisons, les mois et les jours ; il uniformisa les mesures de longueur et de capacité et réglementa les cinq rites d'adoration rattachés à la vie officielle et sociale. Le sacrifice de Chouen à la Grande Montagne fut le premier parmi tant d'autres dont il fut fait mention.

Suivant l'historien Sseou-ma Ts'ien, les honneurs rendus à la montagne sacrée étaient, à l'origine, identiques à l'hommage

offert aux « Trois Ducs », les plus hauts fonctionnaires de la cour ; ensuite Jouei Tsong de la dynastie T'ang éleva d'un degré le rang de l'esprit de T'ai Chan, lui conférant le titre de Roi Égal au Ciel ; en 1008, Tchen Tsong de la dynastie Song éleva encore le titre à celui de Roi, Bon et Saint, Égal au Ciel ; quelques années plus tard, en 1011, le titre d'Empereur ou Dieu, remplaça celui de Roi et sous les Mongols, on y ajouta l'épithète de Grand Protecteur de la Vie. Finalement, en 1370, le fondateur de la dynastie Ming, Hong Wou, mit une fin à cette orgie d'honneurs en déclarant que les titres humains étaient insuffisants pour exprimer la grandeur de l'« Infini » et qu'à l'avenir, la montagne s'appellerait T'ai Chan, Pic de l'Est.

Les attributs généraux d'une montagne sacrée sont de deux sortes. D'abord, comme sa masse domine tout le pays environnant, la montagne est censée être le souverain qui empêche le sol de devenir agité, les cours d'eau de briser leurs rives, les tremblements de terre et les inondations de désoler la contrée. Ensuite, comme les nuages, d'où naissent les ondées vivifiantes qui donnent à la terre la fécondité, s'assemblent autour de son sommet et semblent être son œuvre propre, on croit qu'elle en a le contrôle ; c'est pourquoi un des titres d'une montagne sacrée est Celui qui assemble les Nuages et dirige la Pluie. Il y a cinq de ces montagnes sacrées, qui se rattachent à la première religion de la Chine. Quatre d'entre elles sont situées à chacun des quatre points cardinaux et la cinquième est au centre. Le T'ai Chan correspond à l'Est.

\*

## Un miroir chinois

En plus de ses attributs qui sont communs aux montagnes sacrées, T'ai Chan possède certaines propriétés qui lui sont propres. Étant le Pic de l'Est, il préside la partie Yang de l'Univers, dans laquelle le soleil se lève et d'où découlent aussi la lumière, la chaleur et tous les principes de vie. Le savant français Chavannes a écrit un livre merveilleux sur la Grande Montagne, intitulé : *T'ai Chan, Monographie d'un Culte chinois*, où il donne le texte et les traductions d'un grand nombre de prières adressées à la montagne. Comme il le dit, ces prières sont d'une inestimable valeur, car elles révèlent les conceptions religieuses non d'un homme, mais d'un peuple, non d'une époque, mais de nombreux siècles. Quand l'empereur Tchen Tsong de la dynastie Song monta sur le trône, il annonça son accession au pouvoir suprême, à la divinité T'ai Chan et lui demanda dans une fervente prière d'aider sa dynastie.

Dans cette prière, il s'adressa ainsi à la montagne :

O Dieu, vous donnez naissance à toutes choses qui atteindront la maturité et vous gardez concentrée en vous toute l'énergie surnaturelle, vous êtes le perpétuel symbole du territoire de l'Est ; vous assurez à tous les peuples et à toutes les choses la paix et le calme ; mille générations ont véritablement trouvé en vous leur support, etc.

En 1532, l'empereur Kia Tsing demande à T'ai Chan de lui accorder un héritier et, en 1538, il célèbre des actions de grâces parce que ses prières ont été exaucées.

Il y a des prières pour la pluie, pour la protection contre les inondations, pour les tremblements de terre et pour les

## Un miroir chinois

calamités de toute sorte. Il y a même une curieuse prière adressée par un empereur de la dynastie Ming à l'esprit de la montagne, à un moment où l'État traversait une période très difficile. On trouve dans cette prière une note de réprobation ; la divinité devait assurément être assoupie pour laisser se passer de telles choses.

\*

Deux sacrifices spéciaux, très fameux, ont un rapport très étroit avec la Grande Montagne. Celui de Fong — pour sceller, — offert au ciel, au sommet, et celui de Chan — pour égaliser une surface en vue d'élever un autel, offert à la Terre, à la base de la montagne. La *Tradition* raconte que les empereurs légendaires eux-mêmes accomplissaient ces rites, mais la froide lumière de l'histoire nous révèle que selon toute probabilité, ils ont été inaugurés en 110 avant Jésus-Christ par l'empereur Wou de Han. Celui-ci était un personnage remarquable et son règne est un des plus brillants des annales chinoises. Grâce à l'encouragement impérial, la musique et la littérature avaient fait de grands progrès : le degré de Savant des Cinq Classiques fut institué par ce Fils du Ciel, pour récompenser les savants, qu'il réunissait dans son merveilleux parc de chasse, le Chang Lin Yuan ; dans ce cadre enchanteur, il écoutait leurs récitations et leurs dissertations avec un plaisir ineffable. Wou Ti était, on même temps, esclave de la superstition tâoïste, et sur l'avis du magicien Li Chao-kiun, qui prétendait avoir découvert l'élixir d'immortalité, il envoya une expédition à la recherche des Iles des Bienheureux.

## Un miroir chinois

La première célébration des sacrifices de Fong et de Chan prit place dans le plus grand secret. L'empereur n'était accompagné que d'un seul fonctionnaire qui mourut quelques jours plus tard.

L'extraordinaire monument qui se trouve au pied du petit escalier conduisant au sommet du Pic, le fameux Wou Tseu Pei, ou monument sans inscription, est probablement un mémorial de cette visite, bien qu'une tradition locale, fermement établie, l'attribue à Che Houang Ti, l'intrépide fondateur de l'union de l'empire chinois, qui brûla tous les livres existants, afin que l'histoire pût commencer avec lui.

L'objet essentiel de ces rites était d'annoncer au ciel le succès, l'apothéose d'une dynastie.

La cérémonie devint très compliquée. Quatre autels furent nécessaires pour l'accomplissement des rites et chacun de ces autels avait des attributions différentes.

\*

Les sacrifices de Fong et de Chan diffèrent de tous les autres actes du culte chinois et suggèrent toute une catégorie de questions aux esprits un peu curieux.

Que sont ces autels ? En quoi consistent exactement les cérémonies ? Les sacrifices ordinaires au Ciel et à la Terre demandent un bûcher où les offrandes au premier sont consumées et une fosse où les offrandes à la seconde sont enterrées. Bien qu'à T'ai Chan le bûcher et la fosse existent, ils ne sont que d'une importance secondaire. L'empereur récite les mérites de ses ancêtres, remercie le ciel du soutien donné à sa maison et lui demande la continuation de ses faveurs. Cette

## Un miroir chinois

annonce à l'autel de Fong, au Pic, et à l'autel de Chan, au pied de la montagne, était faite au moyen d'une inscription gravée sur des tablettes de jade ou de jadéite, longues de 5 centimètres, larges de 12 centimètres et demi et d'une épaisseur de 2 centimètres et demi. Ces tablettes, au nombre de cinq, étaient reliées par une corde d'or roulée cinq fois autour d'elles, placées dans une précieuse boîte de jade, laquelle était à son tour glissée dans l'ouverture d'une grosse boîte de pierre, qu'on fermait hermétiquement et qu'on garantissait à l'aide de contreforts. Ces contreforts étaient constitués par douze pierres, longues de 3 mètres, larges de 60 centimètres et épaisses de 30 centimètres.

Sous la dynastie Han, dix-huit pierres d'environ 1 mètre de haut entouraient cette construction. Sous la dynastie T'ang, on abolit cette coutume et un tumulus de terre recouvrait le tout.

Quelle était la signification de cette cérémonie, où, au lieu de brûler ou d'enterrer la communication à l'Être suprême, le Fils du Ciel se contentait d'envelopper le message avec d'infinies précautions ? D'après Chavannes, les tablettes impériales ne sont ni brûlées ni enterrées parce qu'elles ne sont pas envoyées directement au Ciel ou à la Terre, mais qu'elles sont confiées aux divinités des deux endroits, à qui est déléguée la tâche de les transmettre.

Cette cérémonie, qui n'avait lieu qu'en des occasions extrêmement rares, était empreinte d'une pompe singulière. Les Annales ne mentionnent que quatre célébrations à la Grande Montagne et une au Pic du Centre, pendant le long cours de l'histoire chinoise.

Ce culte, qui selon quelques auteurs prit place au sommet même de la montagne où se dresse maintenant le Temple de l'Empereur de Jade, est étroitement lié à la mémoire de Tchen Tsong, ce doux mais habile souverain de la dynastie Song, qui était cependant l'esclave des magiciens de son entourage. Plusieurs fois, pendant son règne, on trouva les fameuses Lettres du Ciel, censées être des communications directes de l'Être Suprême ; on montre, sur la montagne sacrée, différents endroits, où les révélations furent faites. Tchen Tsong ordonna que ces lettres, inscrites sur des tablettes de jade, fussent respectueusement enterrées au flanc de la montagne et qu'un temple, fût élevé en commémoration du grand événement. Ces communications frappèrent prodigieusement son imagination.

En l'an 1008 de notre ère, douze cent quatre-vingt-sept vieillards de la province de Shantung se rendirent au Palais Impérial à Pien Liang, et présentèrent une pétition pour demander à l'Empereur d'offrir le sacrifice de Fong et Chan ; différents fonctionnaires de l'Empire adressèrent une pétition similaire. Alors l'Empereur se soumit au désir de ses sujets et fit paraître un édit, décrétant qu'au cours du dixième mois de l'année, le sacrifice demandé serait offert au T'ai Chan. Il chargea ensuite des fonctionnaires de rangs variés d'annoncer la chose au Ciel, à la Terre, aux dieux du sol et des moissons, aux montagnes et aux rivières. Des messages furent aussi envoyés au temple des ancêtres et aux temples commémoratifs de la capitale.

Les préparations furent minutieuses. On recruta des chœurs de chanteurs et des troupes de danseurs ; on disposa des rangs

## Un miroir chinois

de cloches et de pierres sonores ; on remplit d'or les caractères du message impérial, creusés sur des tablettes de jade ; bref, la dépense fut si fabuleuse qu'on interdit, à l'avenir, toute répétition de la cérémonie.

On décida qu'en dehors de ceux qui étaient préposés au sacrifice et qui étaient au nombre de quatre-vingt-treize et qu'en dehors de la garde du corps de l'empereur, seulement vingt-quatre fonctionnaires, choisis avec soin, feraient l'ascension de la montagne avec leur maître. On discuta longuement pour savoir si les sacrifices du feu prendraient place avant ou après le scellement de la boîte de jade. Bref, on décida qu'après la dernière offrande de jade, de soie, etc., l'empereur, revêtu d'une robe appelée *yuan* et portant le chapeau nommé *mien*, d'où pendaient douze rangs de perles, monterait à l'autel, scellerait la boîte de jade, et la placerait dans la boîte de pierre ; il boirait ensuite le vin du sacrifice et assisterait les dieux à leur départ ; enfin toute musique cesserait et on allumerait, le bûcher. On décida, en outre, qu'aussitôt que l'empereur aurait offert le sacrifice de Fong, on enflammerait les torches espacées entre l'autel du sommet et celui de la base, ce qui ferait une ligne de flamme continue, du haut en bas de la Grande Montagne. Bref, après l'accomplissement de plusieurs autres rites, des cris de joie seraient poussés au sommet de la montagne et transmis jusqu'au bas, où on mettrait le feu au bûcher qui s'y trouvait dressé. Ainsi se termineraient les rites.

\*

Il est impossible de décrire en détail toutes les pittoresques cérémonies qui prirent place à ce moment. Quarante-sept jours

s'écoulèrent depuis l'instant où le Fils du Ciel quitta son palais à Pien Liang, jusqu'à celui où il y fut réintégré. Pendant ce temps, bien qu'on fût au cœur de l'hiver, la température resta douce et agréable. De nombreux signes de bon augure se manifestèrent. Le soir qui précéda le sacrifice, de sombres et épais brouillards flottaient, poussés par un vent violent qui éteignait les torches ; pendant les cérémonies, le vent cessa, le firmament devint limpide, les flammes des myriades de torches s'élevèrent droit vers le ciel ; quand la boîte de pierre fut scellée, un nuage violet plana au-dessus de l'autel, tandis qu'une lumière jaune surnaturelle enveloppa le coffre de pierre où reposait le message impérial destiné au Ciel ; des oiseaux rares et des bêtes étranges, envoyées comme offrandes des quatre coins de l'Empire, furent mis en liberté. Au lever du jour, le disque du soleil apparut doublé et surmonté d'un nuage de cinq couleurs <sup>1</sup>. On battit les tambours et on fit résonner les instruments à vent ; les spectateurs s'alignèrent par milliers le long de la route et des cris de joie s'élevèrent de la terre jusqu'au ciel.

Depuis, plus de neuf cents ans ont passé. Bien que les cérémonies de Fong et de Chan aient été abolies, le souvenir de leur magnificence est toujours présent à l'esprit des hommes. Plusieurs monuments commémoratifs élevés sur les flancs du T'ai Chan évoquent aux yeux du voyageur les féeriques processions qui gravissaient la montagne et rappellent le

---

<sup>1</sup> Il est intéressant de noter que, le matin du 19 février 1917, un phénomène similaire fut observé à Moukden, où, après une longue période de beau temps sec, le soleil apparut avec un *triple disque* et une couronne de nuages teintés des couleurs de l'arc-en-ciel.

moment où le Fils du Ciel communiquait avec l'Être, par décret duquel il régnait ici-bas.

## II

@

Le culte primitif du T'ai Chan est réservé aux hautes classes ; en sont exclus les *yu jen*, les Illettrés, nom dont se servent les fonctionnaires pour désigner les masses. A ce propos, il est intéressant de faire remarquer que le mot *yu*, que les traducteurs européens rendent par « stupide », veut dire également « illettré sans instruction », comme on le voit dans les *Analectes* de Confucius. C'est dans ce sens qu'on l'emploie pour désigner la masse du peuple, en Chine. Malgré, donc, cette exclusion, innombrables sont les pèlerins qui gravissent les interminables marches conduisant à la Porte Méridionale du Ciel. L'Adoration à la Colline Honorable des Générations est une des plus universelles en Chine. Aux illettrés, cependant, la divinité ne peut pas apparaître dans la lumière d'un messager ; il n'y a pas pour les masses de communication possible avec l'Être Suprême. Voilà, à mon avis, le point faible de l'antique monothéisme chinois. N'ayant pas le droit de correspondre directement avec le Grand Infini, les peuples de l'ancienne Chine ont inventé, à cet effet, une multitude d'esprits différents et variés.

T'ai Chan, comme nous avons vu, est la source de la vie. Il est donc logique, selon la théorie chinoise d'après laquelle une des trois *houen* ou âmes est destinée à renaître, qu'il contrôle aussi la mort. Un poète qui mourut en l'année 252 de notre ère,

annonça sa fin prochaine en disant : « Mes jours sont à leur déclin, le Pic de l'Est m'a donné un rendez-vous. » Comme T'ai Chan donne ainsi la vie et qu'il la redemande, on peut en conclure qu'il préside à la plus grande partie de l'existence humaine et que ceux qui désirent la prolongation de leurs jours vont supplier la Grande Montagne.

La tradition localise avec précision l'endroit exact où les esprits des morts entrent dans les flancs de la montagne sacrée, au cours de leur voyage au Monde souterrain des Ombres. Cet endroit se trouve à un monticule, appelé Hao Li Chan, et où d'innombrables tabletiers, élevées par les familles ou les communautés des villages, marquent le lieu dans lequel se réunissent les esprits de leurs ancêtres morts.

\*

T'ai Chan possède aussi des attributs judiciaires. En fait, dans l'imagination populaire, la fonction de Juge du Monde Inférieur est celle qui appartient essentiellement à l'esprit de la montagne. Des tablettes trouvées dans les temples du Pic de l'Est, qui sont établis dans toutes les cités d'importance, attestent la chose. « Il juge sans partialité » ; « Ici, il est difficile de tromper ». C'est, dans ce sens que s'expriment les infinies variétés de tablettes dont je parle.

Au-dessus de la principale porte d'entrée de ces temples, est généralement pendu un immense abaque sur lequel l'esprit de T'ai Chan peut calculer la somme des bonnes et des mauvaises actions accomplies par les âmes qu'il est censé juger. C'est la même idée qui inspire le culte des Magistrats Spirituels des Murs et Fossés de la Cité.

Dans les temples élevés à l'Honorable Colline des Générations, tout n'est pas cependant consacré au dieu de T'ai Chan lui-même et tous les hommages ne sont pas offerts à lui seul. Chavannes raconte comment il a vu des femmes, à Pékin, s'approcher du temple du Pic de l'Est. Tous les trois pas, elles se prosternaient dans la poussière et dans l'ordure et, une fois arrivées au temple, elles ne se rendaient pas aux lieux consacrés à la divinité de T'ai Chan, mais à ceux qui étaient occupés par différentes divinités féminines, dont la principale est la Pi Hia Yun Kiun, ou la « déesse des nuages colorés ». Son culte n'est pas très ancien. Quand Tchen Tsong offrit les sacrifices de Fong et Chan, il trouva dans une mare, au sommet de T'ai Chan, une grosse statue de pierre, dont il fit faire une réplique en jade, laquelle fut placée à proximité de la même mare. La statue de la dame attira des foules d'adorateurs et son temple est maintenant un des plus magnifiques de la montagne. La déesse, qui est supposée être la fille de l'esprit de la montagne, a généralement des acolytes, telles que la déesse qui accorde des enfants et la déesse qui protège la vue. L'adoration de ces divinités constitue la partie la plus importante du culte qui prend place aujourd'hui sur le T'ai Chan.

Bien que des foules de pèlerins se pressent sur la Grande Montagne pendant les quatre premiers mois de l'année, il n'est pas *nécessaire* de faire son adoration à l'endroit même ou dans les temples élevés en son honneur pour obtenir les bienfaits que dispense l'esprit, car des amulettes de toutes sortes sont imprégnées de son énergie vitale. Celles-ci sont en variété infinie. Des cartes curieuses et conventionnelles des cinq pics, des reproductions du sceau de T'ai Chan, des reproductions à

l'encre des innombrables inscriptions pieuses, tout cela est considéré comme très efficace. En outre, ceux qui désirent une protection pour leurs maisons n'ont qu'à placer dans un de leurs murs extérieurs une pierre où sont inscrits les caractères « T'ai Chan Che *kan tang* » — Pierre de T'ai Chan ose prendre la responsabilité.

@

A mon avis, l'aspect physique de la Grande Montagne est un peu décevant. C'est une lourde masse sur laquelle s'étagent confusément une multitude de collines. Il n'y a point là cette courbe élégante qu'on admire dans la merveilleuse Montagne de Pourpre près de Nanking. La forme même de T'ai Chan semble diminuer sa hauteur. Du bas de la montagne, un sentier monte, sans aucune déviation, droit jusqu'au sommet. Il est évident que le premier pèlerin qui a voulu s'approcher de l'esprit de T'ai Chan a choisi cette route et pendant des siècles et des siècles, ses frères ont continué à marcher sur la trace de ses pas. Ce sentier est devenu maintenant la Grande Route du Pèlerin, pavée en pierre et constituant une des vues les plus remarquables de la montagne. Cette route est bordée de chaque côté par des centaines de temples et par les rangs épais des cyprès. Un proverbe bien connu dit : « Celui qui monte doit passer de bas en haut, mais pour voir les vues, il descendra de haut en bas. » J'ai suivi cet avis lorsque j'ai fait mon pèlerinage à la montagne en 1914. J'avais loué une bizarre chaise T'ai Chan, dont j'avais confié la destinée, ainsi que la mienne, à des porteurs mahométans qui monopolisent ce genre de commerce, et je n'ai, pendant tout le difficile parcours, cessé de concentrer mes

pensées sur le but à atteindre. J'avancerais de côté, comme un crabe, encadrée de deux hommes. La montée est si perpendiculaire qu'il serait impossible de porter une chaise de la manière habituelle ; aussi adopte-t-on cette méthode qui semble au voyageur le comble de l'insécurité. La montée donc n'est pas joyeuse, mais la descente est horrible. Quatre hommes sont fournis avec chaque chaise ; deux la portent ; quant aux deux autres, l'un précède et l'autre suit. Ils sont chaussés d'un curieux soulier mou, espèce de mitaine à pied, si j'ose dire, sans semelle à part, de sorte que leurs pieds peuvent s'accrocher aux bords des marches d'une façon remarquable. Naturellement, la montée est lente, mais la descente se fait à une vitesse fantastique. Les porteurs glissent leurs pieds de marche en marche, en une sorte d'élégant *chassé*. L'homme de devant crie de toutes ses forces pour que la route soit libre ; l'homme de derrière, qui a attaché un morceau de chiffon à un barreau de la chaise, sert de frein. Quant au voyageur impuissant, il n'a qu'à recommander son âme à Dieu. C'est du moins ce que j'ai fait.

\*

L'humanité qui fleurit au flanc de la montagne est très intéressante. Des hordes de mendiants, sains et bien nourris, divisent la montagne en sphères d'influence et n'empiètent jamais les uns sur les autres. Ils poursuivent le voyageur de leurs énervantes lamentations jusqu'à la frontière de leur territoire propre, et là un confrère continue la sérénade. Les riches pèlerins, jetant des pièces de monnaie à droite et à gauche, descendent, dans leur chaise, les marches raides à une vitesse effroyable ; les pauvres pèlerins, eux, se servent

péniblement de leurs pieds à l'aller comme au retour. Il n'est pas facile de décider quelle est, parmi ces deux méthodes de locomotion, celle qui fournit les sensations les plus désagréables. La route qui est à la base se termine par de larges marches qui vont en diminuant jusqu'au pied de la gorge, laquelle prend fin à la Porte Méridionale du Ciel. De la gorge, le fameux escalier *che pa p'an*, ou dix-huit tournants, s'élève parfaitement à pic. Des chaînes de fer tendues de chaque côté sont une aide précieuse aux voyageurs. La vue qu'on a de la Porte Méridionale du Ciel est vraiment terrifiante et je pense que le vent doit toujours souffler à travers l'ouverture de la gorge. Quand je m'y trouvais, une bise glaciale me faisait frissonner jusqu'à la moelle des os. Le jour dont je parle était calme et gris ; les tons du paysage étaient d'un gris sombre, relevé par le vert profond des cyprès et des pins ; des chouettes tournaient autour de nous en poussant des cris étranges.

\*

La montée de la Porte Méridionale au Pic est très facile. Au sommet s'élève le temple de l'Empereur de Jade, à la toiture de fer. Chaque pouce de terrain est consacré à la mémoire des événements qui se rattachent aux grands hommes de la Chine.

Chavannes mentionne plus de deux cents sites fameux. En étudiant les attributs toujours croissants et le culte toujours plus étendu de la Grande Montagne, le savant y voit, en raccourci, le développement intellectuel de l'humanité, qui, par une lente élaboration, modifie incessamment ses dieux pour les rendre de plus en plus semblables à elle-même.

### III

Sur les flancs de T'ai Chan se dressent d'innombrables temples et monuments, que Chavannes a décrits dans tous leurs détails. Je ne citerai ici que les plus curieux et les plus intéressants.

Quantité d'endroits évoquent le Sage Confucius dont le lieu de naissance et la tombe ne sont qu'à 150 kilomètres de la base méridionale de la montagne. Juste au delà de la Première Porte du Ciel, on dit qu'il se retourna et qu'embrassant la plaine d'un regard, il remarqua que l'État de Lou, l'ancien nom de Shantung, paraissait excessivement petit.

Sur un monticule à l'est de la route est un curieux mémorial : la tombe d'une mule blanche. Cette noble bête fut, dit-on, présentée par un préfet local à un empereur de la dynastie T'ang, qui vint, en l'an 726 de notre ère, offrir un sacrifice sur la montagne. On raconte que la mule accomplit sa tâche sans la moindre trace de fatigue ; elle porta le Fils du Ciel en haut de la montagne et le ramena en bas ; ensuite, ayant terminé le travail de sa vie, elle s'étendit tranquillement et mourut. On annonça sa fin à l'empereur qui conféra immédiatement le titre de général à la mule blanche et ordonna qu'elle fût mise dans un cercueil et enterrée.

On voit la place où s'élevait le pin sous les branches duquel le Premier Empereur se réfugia, dit-on, lors d'un orage soudain, environ deux cents ans avant notre ère. Rempli de

reconnaissance pour l'arbre, il lui conféra un titre de noblesse du Cinquième Degré. Aujourd'hui, un arc mémorial raconte l'histoire.

Le haut de la montagne est littéralement couvert de temples, de monuments et de sites intéressants. A mi-chemin entre la Porte et le Pic de l'Est est un endroit où, selon la tradition, se tint Confucius et d'où il regarda dans la direction de Wou. Une des plus délicieuses anecdotes qui ont trait aux visites du Sage à la Grande Montagne est la suivante. Confucius et son disciple Tseu Lou cheminaient le long d'un sentier. Tout à coup, ils entendirent une femme qui sanglotait. S'étant renseignés sur les causes de son chagrin, ils apprirent que son fils venait d'être dévoré par un tigre, et que non seulement son fils avait eu cette fin peu enviable, mais aussi son mari et le père de celui-ci. Très ému, le sage lui demanda pourquoi elle ne quittait pas un pays si redoutable, mais la femme lui expliqua en pleurant que bien que la contrée fût très dangereuse en ce qui concernait les animaux sauvages, au moins le gouvernement était bon et le peuple n'était pas opprimé. Cet incident fournit au grand maître un thème excellent pour une de ses paraboles célèbres sur l'importance d'un gouvernement bienveillant. Un temple à Confucius s'élève au-dessus de l'endroit où il est censé s'être tenu.

Le Palais de la Princesse des Nuages Colorés, de laquelle, ainsi que je l'ai déjà dit, une statue fut trouvée dans une mare en 1008, est le temple le plus grand et le plus magnifique de la montagne sacrée. Des foules de pèlerins visitent sa chapelle chaque année, et jusqu'en 1911, date où il s'est retiré dans la

## Un miroir chinois

vie privée, le Fils du Ciel avait coutume d'envoyer un messager le dix-huitième jour de la Quatrième Lune, avec des offrandes impériales pour la Princesse.

Le sommet de T'ai Chan est couronné par la chapelle de l'Empereur de Jade, recouverte de tuiles de fer, qui peuvent supporter la violence des vents.

A l'est et à l'ouest de la route, il y a aussi quantité d'anciennes traces, comme la Porte du Ciel Oriental, près de laquelle est un terrible précipice, où les désespérés de la vie avaient coutume de se jeter pour mettre fin à leurs jours. Son ancien nom était la « Falaise où le Corps est Abandonné » ; mais, pendant la dynastie Ming, un bienveillant gouverneur, qui espérait empêcher cette destructive contagion, fit construire un mur protecteur et changea le nom de la place en « Falaise où le Corps est Aimé et Gardé précieusement ».

@

## CHAPITRE VI

### Culte des Magistrats Spirituels des Murs et Fossés de la Cité

Maison heureuse de l'Oie Sauvage.  
Pendant la Période où l'Hiver est établi.

@

La moisson est finie, le froid commence et le « peuple aux cheveux noirs » se prépare pour son engourdissement hivernal. Ce n'est pas cependant une retraite aussi absolue que dans beaucoup d'autres contrées ; le merveilleux soleil qui caresse le Pays des Fleurs Pendantes fait souvent sortir de leurs humbles demeures les habitants, qui viennent se baigner dans sa chaleur et sa clarté. Néanmoins, l'activité se ralentit dans les champs et les devoirs de la saison doivent s'accomplir.

Cette époque de l'année est une de celles où les Magistrats Spirituels de chaque district et de chaque cité vont faire leur tournée périodique d'inspection. C'est un culte curieux que celui du Tch'eng Kouang, et la chapelle locale de Shanghai étant un des buts favoris de mes visites, j'ai tenu à étudier ses origines. Cela n'a pas été facile, car les écrivains européens, à part le père Doré et E. T. C. Werner, n'ont accordé aucune attention à l'Honorable Magistrat.

Toute la question de religion et de pratiques religieuses est entourée de difficultés.

La « religion primitive » est, à notre connaissance, celle qui est écrite dans les *Annales* et qui fut enseignée par Confucius ;

c'est elle qui sert aujourd'hui de base solide à la croyance chinoise.

Cette croyance, ainsi que la montrent les anciens livres qui ont si profondément influencé la vie de la Chine, est étrangement simple et ne comprend que quelques dogmes très vagues. Au-dessus de tout, est un Être Suprême, appelé soit Chang Ti (Seigneur d'en Haut) soit T'ien (Ciel). Ce grand être gouverne l'Univers et charge des êtres inférieurs, tels que les esprits des montagnes, des rivières et des moissons que nous appelons Forces de la Nature, d'exécuter ses commandements. En outre, il y a une ferme croyance en le *kouei chen*, terme très difficile à traduire. Selon le *Li Ki* ou *Livre des Rites*, *kouei* est le corps ou l'âme animale de l'homme, et *chen*, son esprit intelligent. On traduit généralement *kouei* par « diable », ce qui est une erreur, car il n'y a, dans la conception religieuse chinoise, rien qui se rapproche de Satan et de ses hôtes. Le mot romain de *manes* est peut-être le terme le plus adéquat pour *kouei* ; *chen* est ce que nous, Occidentaux, entendons par la nature spirituelle de l'homme, en d'autres mots, la divinité dans l'homme. Dans la croyance populaire chinoise, le *chen* réside à la base du cerveau, et à la mort il part dans l'air vide. Le *kouei*, pendant ce temps, se dirige vers le Monde de l'Ombre.

Le terme *kouei chen* signifie toujours « esprits des morts », et, depuis la plus haute antiquité, les Chinois ont été convaincus de leur survivance.

L'étude des Classiques montre donc qu'aux premiers jours de l'histoire, les dogmes suivants étaient reconnus en Chine : d'abord, la croyance en l'Être Suprême ; deuxièmement, la

## Un miroir chinois

croissance en des divinités inférieures qui le servaient ; troisièmement, une conviction que l'âme survivait à la mort ; quatrièmement, une ferme croyance en l'efficacité du sacrifice, c'est-à-dire en une communication entre les hommes et les différentes essences spirituelles des autres mondes.

Ces quatre points forment encore la foi fondamentale du peuple chinois. Les enseignements du Bouddhisme et les pratiques superstitieuses du Tâoïsme décadent sont plus ou moins superficiels et ont été ajoutés à la structure primitive, laquelle a été elle-même soigneusement élaborée.

Cette élaboration a, du reste, pris place à de longs intervalles de temps.

Ce n'est, par exemple, qu'après plusieurs siècles que le système de philosophie connu aujourd'hui sous le nom de « Confucien » fut exposé dans tous ses détails, sous la dynastie Song, par Tchou Hi et les savants de son temps, qui ont consacré leur vie à cette exposition. Le plan de la généalogie cosmogonique qu'ils présentaient était ainsi : du T'ai Ki ou Grand Ultime, naissent le Yin et le Yang ; du Yin et du Yang viennent les Wou Hing, les Cinq Eléments ; et les Cinq Eléments produisent le Nombre.

Comme je l'ai déjà mentionné, le Soleil est Yang et la Lune est Yin. Tout ce qui est Ciel, Lumière, Vigueur, Mâle, Pénétration et Impair est Yang, dont le symbole est le Dragon et dont la couleur est l'azur. Tout ce qui est Terre (l'antithèse de Ciel), Obscurité, Repos, Femelle, Absorption et Pair est Yin, dont le symbole est le Tigre et la couleur est l'orange.

La plus importante des croyances auxquelles cette idée a donné naissance est la croyance aux Mondes Doubles. Là où le soleil brille et où l'oiseau chante, où la nature est verte et où l'homme est gai, c'est le Yang Che (Monde de la Lumière). Sous lui, s'étend un autre monde, qui en est l'exacte contre-partie dans sa division, son gouvernement et ses besoins ; on le nomme le Yin Che (Monde de l'Ombre). Il y a cependant une sérieuse différence ; dans le Yin Che, le soleil ne brille pas ; tout est gris, terne et triste ; là, les *kouei* — mânes des morts, ces fantômes si minces qu'ils ne peuvent supporter aucun rayon de lumière, — séjournent jusqu'à l'heure de la réincarnation. Le souverain du Yin Che est le roi Yen Lo, qui, dans un âge lointain, était un monarque ordinaire du nord de l'Inde. Un jour, en combattant un État voisin, il fut sur le point d'être vaincu ; alors, il fit le serment que si les puissances du monde souterrain venaient à son secours et lui donnaient la victoire, lui et ses partisans accepteraient de renaître dans le Yin Che. Immédiatement, dix-huit généraux et un million de guerriers apparurent et combattirent avec une rage et une férocité terribles, qui eurent vite fait d'assurer le triomphe à Yen Lo. Celui-ci n'oublia pas son serment et, une fois réincarné, il devint le souverain principal du Monde de l'Ombre. Il a déjà occupé ce poste depuis un temps infini et l'on croit qu'il l'occupera longtemps encore, mais on ne s'attend pas à ce que lui ou quelque autre habitant de cette région sinistre reste là pour toujours. Bien que d'innombrables enfers de ténèbres et de souffrances soient remplis par les esprits d'hommes et de femmes misérables, il n'y a pas une seule de ces âmes torturées qui ne puisse être, dans le futur, purgée du péché et qui ne

trouve un jour le chemin de la lumière. Dans la croyance chinoise, il n'y a pas d'idée de Satan ou d'une puissance quelconque qui essaie de garder une âme en enfer. Le roi Yen Lo lui-même et ses partisans sont tous prêts à donner leur appui pour écarter des hommes et des femmes le danger moral ou physique. Ces hommes et ces femmes peuvent traverser sans mal les rangs des démons qui sont dans l'attente du châtement à distribuer.

Les entrées du Yin Che sont très nettement localisées. L'une d'elles se trouve à Fêng Tu, sur le cours supérieur de la Grande Rivière, dans la province de Szechuen. D'un temple placé en haut d'une colline, un passage est supposé conduire directement à la cour du roi Yen Lo lui-même. Une autre entrée est située sur le monticule Hao Li, au pied du T'ai Chan, la montagne sacrée de Shantung.

\*

Parmi les premières cérémonies décrites dans les Classiques, il y a le Pa Tcha, institué par le roi Yao qui monta sur le trône en 2357 avant Jésus-Christ. Cette cérémonie consistait en actions de grâces célébrées à la fin de l'année en l'honneur de la rentrée des récoltes. Marcel Granet, dans sa magnifique étude, *Fêtes et Chansons anciennes de la Chine*, lui a consacré un chapitre entier. D'après lui, le Pa Tcha (Tcha exprimant l'idée de recherches) avait lieu près d'un cours d'eau au pied d'une montagne. Le grand Tcha du Fils du Ciel consistait en huit sacrifices. Il avait pour but d'honorer le Père de l'Agriculture. Le douzième mois de l'année, on rassemblait quelques-uns des

produits de la moisson et on en recherchait les auteurs pour leur présenter ces mêmes produits comme offrandes.

On présentait également des offrandes à tous les bienfaiteurs de l'agriculture. On recevait même les représentants des chats, parce qu'ils dévorent les rats et les souris qui endommagent les fruits des champs, et on recevait les représentants des tigres, parce qu'ils dévorent les sangliers qui détruisent les fruits des champs.

@

Nous ne savons pas exactement comment les choses se passaient, mais d'après les conversations de Confucius, nous pouvons croire qu'après le sacrifice, une sorte de saturnale prenait place.

C'est le septième des sacrifices, celui qui est offert « aux ruisseaux et aux murs de boue », qui nous intéresse le plus, parce que, depuis cette lointaine origine, on suppose que s'est lentement développé le culte du Tch'eng Houang Lao Ye, Magistrat Spirituel des Murs et Fossés de la Cité.

En dehors des sacrifices impériaux au Ciel et aux Autels des Frontières, il est le seul, se rattachant à ce lointain passé, qui ait survécu. Ce culte, avec ceux (qu'il précède d'au moins un millénaire) de Tou Ti, la divinité locale tutélaire, et de Ts'ao Kiun, Seigneur du Poêle de la Cuisine, est probablement aujourd'hui le plus universellement populaire en Chine. La raison en est que tous les trois sont intimement liés aux affaires du Sombre Monde et au bien-être des *kouei chen*, Esprits des Morts.

C'est à Wu Hu que se trouve le plus vieux temple du Tch'eng Houang. Ce temple fut élevé vers l'année 240 de notre ère, pendant le règne de Souen Kiuan, premier souverain de la dynastie Wou. On raconte que le Prince Ki de la dynastie Leang, laquelle régna de 502 à 556, offrit un sacrifice au Tch'eng Houang et que, lorsque le bœuf sacrificatoire allait être rôti, un serpent rouge sortit de la bouche de l'animal. Sous la dynastie T'ang, on célébra le culte avec plus de soin. On raconte que Li Yang-ping, étant Magistrat de Chin-yün, dans le Chêkiang, en 763, réussit à faire venir la pluie, en menaçant le Tch'eng Houang de détruire le temple, si ses prières n'étaient pas exaucées avant trois jours.

Sous la dernière dynastie T'ang, en 934, le Tch'eng Houang de la Capitale, alors à K'aifêng-fu, fut élevé au rang de Wang ou de Prince, et pendant la dynastie Song, sa popularité grandit prodigieusement.

Dans l'intervalle, avec la venue du Bouddhisme, aux premiers temps de notre ère, l'idée de métempsycose, qui existait déjà en Chine, était devenue plus détaillée et plus circonstancielle. Au cours des siècles, la structure du Yin Che, où les *kouei* attendent la réincarnation, fut conçue et décrite minutieusement. La croyance populaire relative à ce sujet est maintenant une masse enchevêtrée des superstitions bouddhistes et tâoïstes, impossibles à démêler les unes des autres. Le Monde de l'Ombre, gouverné par le Roi Yen Lo, est supposé être divisé en Dix Cours de châtiments, chaque cour étant placée sous la juridiction d'un juge. Quant aux châtiments subis par les âmes errantes, ils sont vraiment effroyables. Toute âme qui se repent

et qui en pousse d'autres au repentir voit son supplice diminuer d'autant. La misère de ce sinistre séjour est atténuée par la miséricorde du Sauveur P'ousa, laquelle fut approuvée par le Souverain Suprême. Celui-ci accorde une rémission de deux châtiments aux mortels qui font vœu de mener une vie vertueuse et qui se repentent de leurs péchés, en promettant de n'y plus retomber. Tout mortel qui a accompli cinq actions vertueuses, en plus de tout cela, échappera à tous les châtiments et renaîtra sous une heureuse condition ; si c'est une femme, elle renaîtra sous la forme d'un homme. Tous les esprits doivent prendre note de ces mortels et tous ces règlements doivent être répandus sur la terre par les Magistrats de la Cité.

\*

Le principal devoir du Gardien Spirituel des Murs et Fossés de la Cité est de tenir un compte exact des actions de tous ceux qui sont placés sous sa juridiction, afin que, lorsque le *kouei* arrive à la terrible cour du roi Yen Lo, la liste complète des actes qu'il a accomplis dans le Monde de la Lumière soit prête à être consultée. En outre, la populace croit que le pouvoir effectif de vie ou de mort repose entre les mains du Tch'eng Houang. Il est donc naturel que tous les efforts soient faits pour conquérir les faveurs de « Son Honneur » et que la résidence officielle du Tch'eng Houang Lao Ye soit continuellement assiégée par la foule.

Ce n'est qu'à l'aube de la dynastie Ming, dite de Splendeur, lorsque Tchou Yuan-tchang, le Roi Mendiant, établit son nouvel Empire matériellement et spirituellement, que le culte du Tch'eng Houang fut complètement réglementé. Des temples lui

furent construits, car, auparavant, il n'avait que rarement des temples qui lui fussent propres. Il fut décrété que les bâtiments auraient l'aspect de résidences officielles, que les Magistrats Spirituels seraient représentés comme des fonctionnaires jugeant les méchants et qu'ils tiendraient des rangs proportionnés à l'importance de leur poste. Ainsi le Tch'eng Houang de la Capitale Impériale aurait le rang de Wang, Roi ou Prince ; ceux des Capitales Provinciales seraient Kong ou Ducs ; et ainsi de suite. Pendant la dynastie Ts'ing, on continua de suivre cette méthode, et le Républicanisme ne semble pas avoir encore envahi le Monde de l'ombre.

\*

Les *chen* des hommes célèbres sont souvent nommés au poste de Magistrat Spirituel. A Hangchow, le poste est rempli par le vertueux juge et censeur, Tcheou Sin, qui vivait sous la dynastie Ming. Il était renommé pour sa justice et sa perspicacité, qui font le thème de nombreuses histoires. On raconte qu'un jour, où il siégeait à son tribunal, il sursauta sous la poussée soudaine d'un coup de vent, qui, dans un tourbillon, amena sur la table placée devant lui, des feuilles tombées. Après de longues recherches, on trouva que ces feuilles avaient été arrachées à l'arbre d'un lointain monastère ; et Tcheou Sin déclara immédiatement que les prêtres qui vivaient là devaient s'être rendus coupables de quelque crime. Il disait vrai. Quand, sur son ordre, l'arbre fut abattu, on trouva, caché dans le tronc, le cadavre d'une jeune femme qui avait été assassinée. Malheureusement, Tcheou Sin fut, par la suite, sali par la calomnie et enfin, il fut injustement condamné à mort par décret

impérial. Quelques instants avant l'exécution de la sentence, il déclara solennellement que, de même que, pendant sa vie, il avait été un honnête fonctionnaire, de même, après sa mort, il deviendrait un esprit loyal. A peine avait-il rendu le dernier soupir, qu'on apporta la preuve formelle de son innocence. Peu de temps après, la forme d'un homme, revêtu de la robe écarlate des condamnés criminels, apparut sur le disque de la lune. C'était l'esprit de Tcheou Sin, qui déclara que sa fonction était de réprimer les actions des voleurs et des fonctionnaires malhonnêtes ; aussi fut-il nommé sans retard au poste de Tch'eng Houang.

A Nanning-fu, un certain Sou Kien, dont l'esprit apparut après sa mort à la tête des troupes célestes et aida à repousser le barbare Man Tseu, fut investi des mêmes fonctions comme marque de gratitude.

A Shanghai, la position est occupée par l'esprit de Ts'in Yeou-po. Les Annales du District racontent ainsi son histoire : né à Chihli à la fin de la dynastie Yuan, il occupa un poste officiel pendant de nombreuses années. C'était un homme d'un grand savoir, un conférencier remarquable et un très habile dialecticien. Quand éclatèrent les désordres, qui se terminèrent par la chute de la dynastie, il se démit de sa fonction et se retira d'abord à Yanchow, puis à Shanghai. Il y avait, à cette époque, un certain hibou du sel, ainsi qu'on appelait les contrebandiers du sel, nommé Tchang Che-Tch'eng, natif de Taichow. A la chute de la dynastie, celui-ci s'empara de Taichow, dans le Kiangsu, et établit le royaume de Ta Tcheou, se donnant à lui-même le nom de Roi Tch'eng. Il prit également Soochow, Hanchow, et s'appela

Roi de Wou. Finalement, il occupa plus de deux mille *li* de territoire et commanda à plusieurs dizaines de milliers de soldats, constituant une véritable menace à la nouvelle organisation de Tchou Yuan-tchang. Il se rendit compte, cependant, que, quelle que pût être sa force militaire, il n'avait rien d'un homme d'État. Alors, il fit l'impossible pour obtenir l'assistance de Ts'in Yeou-po, qui lui opposa un refus persistant, ne voulant, sous aucun prétexte, apporter son aide au royaume établi par le hibou du sel. Ce dernier, sentant que le destin n'était pas avec lui, se suicida à Nanking.

Pendant ce temps, Tchou Yuan-tchang avait fondé la dynastie Ming, et, à son tour, il rechercha l'aide de Ts'in. Ses secrétaires écrivirent à celui-ci pour l'inviter à accepter une fonction dans le Nouvel Empire, mais Ts'in refusa. Enfin, quand les combats eurent cessé, et qu'un peu de paix eut commencé à régner dans le pays, des messagers vinrent à nouveau trouver Ts'in et lui offrir une position. Cette fois, il lui sembla impossible de se dérober, et il accompagna les envoyés impériaux à Nanking, où il fut nommé commentateur au Collège Han Lin. Chaque fois qu'il conversait avec l'empereur Tchou Yuan-tchang, celui-ci, qui avait ordinairement un esprit de contradiction poussé à l'extrême, approuvait toujours, d'une manière absolue, ses arguments et ses idées ; de plus, l'empereur louait continuellement son savoir et l'admirait intensément.

\*

A Shanghai, le temple des Murs et Fossés de la Cité a une histoire fort intéressante et sa fondation se rattache au Royaume de Wou. Les Annales du District racontent :

## Un miroir chinois

« Un jour que le roi Mou de Wou (246-277) était sérieusement malade, il fut stupéfait de voir l'eunuque de service soudainement transformé. Le visage et le corps de celui-ci semblaient changer à vue d'œil, et d'une voix qui n'était pas la sienne, il prononça ces paroles :

— Dans le district gouverné par le Prince du Royaume, au sud-est de Hua Ting (préfecture de Sungkiang), il y a un quai, pour protéger le lieu où le sel est fait. Quand viennent les grands vents et les grandes marées, les hommes sont impuissants, leur pouvoir n'est pas suffisant pour les repousser. Moi, le Fonctionnaire, je suis l'esprit de Ho Kouang, qui vivait sous la dynastie Han. Les soldats que j'ai conduits étaient très puissants. Si vous me bâtissez un temple sur le quai, je protégerai votre district.

L'esprit s'évanouit dans les airs, le roi guérit, et bâtit un temple. Cela se passait vers l'année 270 de notre ère.

Ho Kouang était le frère illégitime du fameux Ho K'ïuping, général favori de Han Wou Ti. A sa mort, l'Empereur éleva une tombe à sa mémoire. Devant cette tombe se trouve une statue qui, aux yeux de certains, est la plus ancienne statue en plein relief qu'on ait encore trouvée en Chine.

La protection de Ho Kouang fut si efficace qu'au cours des temps, les habitants de ce qui est aujourd'hui la province du Kiangsu et la province voisine de Chêkiang, élevèrent d'autres temples ou des « palais voyageant » en son honneur. Ceux-ci étaient placés sur la côte, qui, à cette époque, était plus avancée

vers l'ouest qu'elle ne l'est maintenant. Un de ces temples se dressait sur l'emplacement actuel du temple du Tch'eng Houang. Les Annales racontent que, pendant le règne de Yong Lo (1403-1425), un fonctionnaire du district nommé Tchang Cheou-yo prit possession du « palais voyageant » de Ho Kouang, qui fut respectueusement créé l'Esprit de la Colline d'Or, et le transforma en un temple pour le Magistrat Spirituel. Depuis ce temps, de nombreuses restaurations et réparations ont été faites au bâtiment qui fut sérieusement, endommagé par l'incendie en 1922 et en 1924.

@

La Résidence Officielle est des plus intéressantes, en partie parce que la vie quotidienne des habitants de la cité se continue positivement dans ses murs. On ne voit pas là cette négligence et cette indifférence qui se sont nettement manifestées à l'égard de certaines chapelles, depuis que le Fils du Ciel est descendu du trône. Tout est plein de vie, au cœur de la Résidence Officielle. Les gens vont et viennent sans arrêt ; pour eux, une visite à la chapelle du Magistrat Spirituel constitue, dans leur existence, une occupation normale. D'immenses mâts où flotte le pavillon officiel flanquent l'entrée du sud qui conduit à une voûte magnifique laquelle porte l'inscription : Protège et Garde le Bord de la Mer. Des baraques l'encombrent et bien que le passage qui reste libre soit fort étroit, on y voit circuler sans arrêt l'énorme foule qui ne cesse d'aller et venir sous la Porte de l'Abaque. Un grand modèle de cet instrument qui ressemble au boulier moderne est pendu au-dessus de la porte, et c'est sur lui que Son Honneur est supposé compter chaque jour la somme des

actions, bonnes et mauvaises, faites et commises par ceux qui sont soumis à sa juridiction. La principale cour, à laquelle on accède par un passage sous le théâtre, était primitivement bordée par les Dix Cours de Yin Che, représentées dans tous leurs horribles détails, et par un assemblage de fonctionnaires inférieurs, en effigie, qui se tenaient prêts à exécuter les ordres du Tch'eng Houang. Tout cela a disparu et a été remplacé par des rangées de boutiques. Des tailleurs de sceaux occupent un côté de la cour ; ils découpent des dessins menus et exquis sur de minuscules blocs de bois, au grand détriment de leurs yeux ; des diseurs de bonne aventure occupent le centre ; de l'autre côté, des restaurants temporaires sont dressés chaque matin, et après avoir fait pendant toute la journée des affaires fructueuses, ils sont déplacés à la tombée de la nuit. Des mendiants assiègent le profond portique de la Grande Salle dont ils n'osent pas franchir le seuil élevé, où devant l'immense brûle-parfums en étain, les adorateurs peuvent se soustraire à la vue de leurs membres lépreux et au bruit assourdissant de leurs importunes jérémiades. Une haute grille protège la statue de l'Esprit de la Colline d'Or, qui est entourée de rideaux, et qui est confiée aux soins de sacristains qui allument les bougies offertes et répartissent les bâtons d'encens.

Devant la vaste statue est la tablette du Tch'eng Houang. A droite et à gauche se dressent d'énormes et terribles P'an Kouan, fonctionnaires qui sont censés tenir les registres dans le Livre de Vie et de Mort, où ils inscrivent toutes les actions d'un homme dans le Monde de la Lumière afin qu'il puisse recevoir l'exacte mesure de justice dans le Monde de l'Ombre. Comme dans les cours de justice terrestres, ces greffiers sont au nombre

de deux. Ils comparent leurs registres et évitent ainsi toute erreur. A côté de chaque P'an Kouan se tient un Tchai Yi, domestique officiel ou lecteur. Armé d'un grand bâton, il est tout prêt à exécuter la sentence, si sévère soit-elle. A Ningpo, si une personne sent une douleur rhumatismale lui parcourir les épaules, elle s'écrie : « Ai-ya, je suis frappée par le Tchai Yi de Yen Wang. » Dans la demi-obscurité qui règne, on peut distinguer des tableaux jaunes pendus aux murs et qui portent des devises écrites en gros caractères noirs. « Le cœur parfaitement sincère, alors le P'ousa entendra et récompensera », ou « Récompense le bien, punit le mal », ou encore « Sépare clairement le bien du mal ». L'aspect de la salle est étrange, avec les flammes vacillantes des bougies, les nuages d'encens et le va-et-vient de la foule. Malgré le bruit continu, les adorateurs s'agenouillent et se prosternent sans arrêt, frappant leur tête contre la terre et faisant abstraction du monde extérieur. Tenant serré dans les deux mains un vase de bambou plein de petits bâtons, ils le secouent vigoureusement de haut en bas et de bas en haut jusqu'à ce qu'un bâton semble se détacher du tas ; la secousse devient alors plus violente, le bâton émerge de plus en plus et finit par tomber. Aussitôt la femme ou l'homme qui est venu pour demander avis au Tch'eng Houang sur une question vitale, se hâte de chercher le numéro du bâton, afin de pouvoir se procurer la bande de papier jaune qui y correspond et sur laquelle une réponse est imprimée.

\*

La salle principale est ouverte tous les jours ; mais l'accès de la seconde salle, où le Magistrat Spirituel se tient en personne,

## Un miroir chinois

n'est libre que le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois, et lors de certaines fêtes. Un petit pourboire poussera cependant le gardien à ouvrir le guichet qui se trouve derrière la statue de Ho Kouang, et qui conduit à un passage étroit, bordé de chaque côté par les statues en bois des vertueux citoyens qui se sont offerts comme assistants au magistrat. Ils forment un curieux spectacle. Leurs robes de bois sont ternies par le temps, leurs barbes broussailleuses — faites de poils — sont pleines de poussière et les nuages de fumée provenant des innombrables bâtons d'encens qui ont été brûlés devant eux, sur des espèces de râteliers en fer tordu, semblent s'être incrustés partout. De petits bateaux pendent du plafond. Ils ont été offerts par des corporations et des marins. Près de l'entrée se trouve un Miroir Réflétant le Cœur ou Miroir Voyant les Fautes, comme on l'appelle quelquefois. Dans ce miroir, les tremblants *kouei* qui passent par la résidence officielle du T'ch'eng Houang en se rendant au Monde de l'Ombre, sont supposés voir, brillamment réfléchies, toutes les fautes qu'ils ont commises pendant la vie. Le miroir a aussi la réputation de montrer si celui qui le regarde est, en réalité, une créature de chair et de sang, ou si c'est, par hasard, un terrible *yao kouai*, sorte de démon qui aime à manger les êtres humains. Un *yao kouai* peut facilement prendre la forme humaine, mais son identité est trahie par ses poignets qui sont complètement ronds. Le miroir à Shanghai est maintenant terni et sans usage. Suivant un conte populaire, la raison en est la suivante : un fils très pieux vint une nuit dans le temple et regardant dans le miroir, il y vit reflétée la forme de sa mère défunte, qu'il aimait tendrement. Il revint chaque nuit et finalement perdit la raison ; se frappant la tête contre la surface

## Un miroir chinois

de cuivre, il se donna la mort. Le Tch'eng Houang décréta alors que le poli du miroir ne devait pas être conservé.

\*

De hautes lampes se trouvent devant la porte noire qui conduit du passage à la salle d'audience. Peints sur cette porte, en brillantes couleurs ; maintenant estompées par l'âge, sont les Esprits de la Porte, lesquels étaient, lorsqu'ils habitaient le Monde de la Lumière, des fonctionnaires de T'ai Tsong, second empereur de la dynastie T'ang. Au moment où celui-ci était obsédé par les démons qui lui rendaient tout sommeil impossible, ces fonctionnaires eurent l'idée de garder sa porte, et tant qu'ils étaient là, aucun démon ne venait, le grand Empereur reposait paisiblement. Le temps passa, et T'ai Tsong fut troublé à la pensée que ses ministres étaient obligés de passer des nuits blanches ; alors, il eut l'idée de faire peindre leurs portraits en grandeur naturelle, et de les faire coller sur la porte. L'expérience réussit ; les portraits des fidèles fonctionnaires étaient aussi efficaces que l'avaient été leurs propres personnes. Le bruit de cet exploit se répandit partout et, à partir de ce jour, l'usage des Esprits de la Porte, peints sur celle-ci, a été universellement populaire.

\*

Au delà de la porte est le fourneau, accessoire très important, car c'est au moyen du feu qu'on communique avec le Yin Che. Aussi, de nombreuses offrandes aux âmes des morts sont-elles faites au fourneau devant la salle du Tch'eng Houang. Chaque année, des milliers et des milliers de lingots de papier d'argent sont livrés aux flammes et se consomment en poussière. Chaque

jour, des personnes en deuil, vêtues de blanc, pénètrent dans la salle d'audience du Tch'eng Houang Lao Ye, dans l'espoir d'obtenir, pour les êtres qu'elles chérissent et qui sont déjà dans le Monde de l'Ombre, une paix bienfaisante et un adoucissement à leurs souffrances possibles. Le Magistrat lui-même, portant sa toque de savant, se tient, avec un air de calme autorité, sur une estrade entourée de rideaux. Les plis multicolores qui ornent le bord de sa robe officielle et les épaisses semelles blanches de ses bottines de satin noir jettent une douce clarté dans la pâle lueur de la pièce. Il est représenté dans la forme héroïque traditionnelle ; son visage est très rouge et, sa longue barbe est très noire. Devant lui est une table pareille à celles dont se servent les magistrats en fonction et sur laquelle sont placés ses insignes. Parmi ceux-ci, on remarque un large faisceau de Flèches de Commandement. Ces flèches numérotées sont portées par des messagers comme preuve de leur droit d'exécuter un ordre. Autour de la salle sont disposés des emblèmes variés, qu'on porte en procession quand le magistrat fait son voyage périodique. L'œil est frappé par les tableaux écarlates, portant en inscriptions d'or : « Reçu le Décret d'Avancer et d'Inspecter », et par les splendides armes archaïques, faites d'étain et attachées à des manches très longs. A droite et à gauche du Magistrat, se tiennent le « Au lieu d'un Garçon » et la « Au lieu d'une Fille ». Quand un enfant est malade, il arrive souvent que les parents vont consulter un géomancien et lui disent :

— Ah ! que ferons-nous ? Notre enfant est malade, *ngai-ya, ngai-ya*, ce doit être parce que le Tch'eng

## Un miroir chinois

Houang Lao Ye le désire comme serviteur dans l'autre monde. Que ferons-nous ? Que ferons-nous ?

Le géomancien fait cette réconfortante réponse :

— Allez au temple du Tch'eng Houang et faites des offrandes au « Au lieu d'un Garçon » et à la « Au lieu d'une Fille ». Ils accepteront de se substituer à votre enfant dans le Yin Che.

Les parents se hâtent de suivre son avis et font le vœu que si l'enfant guérit, il suivra la prochaine procession du magistrat, vêtu de rouge écarlate.

@

Dans la salle d'audience, des fenêtres de nacre laissent passer une douce lumière. Les couleurs se marient d'une façon exquise, surtout lorsque la salle est remplie de paquets d'argent pour l'esprit, lesquels sont préparés à l'usage des foules qui viennent à l'aube de la Nouvelle Année. Les magnifiques lingots de papier proviennent de grands carrés de plomb, qui sont battus par des hommes, sans le secours d'aucune machine. Le centre de leur manufacture est Shaoshing dans le Chêkiang, et là, les marteaux résonnent jour et nuit. Les corps des hommes inondés de sueur se balancent en avant et en arrière d'un mouvement cadencé jusqu'à ce que le bloc carré soit devenu une feuille d'un gris argenté. Des femmes viennent ensuite et levant la feuille avec leurs doigts délicats, la collent au dos d'un papier, et la plient adroitement en lui donnant la forme d'un « soulier » d'argent. Cette coutume d'offrir aux esprits de l'argent en papier prit naissance lorsque Ming Houang, le « Brillant Empereur »

gouvernait la maison des T'ang. On a l'habitude de se rendre au temple du Tch'eng Houang et de faire des offrandes aux *kouei*, à l'aube du premier jour de l'année. Cette heure matinale est considérée comme très sage, parce qu'à ce moment, le magistrat n'est pas encore agacé et embrouillé par la multiplicité des requêtes déposées devant lui, alors qu'il peut l'être plus tard dans la journée. Des petits enfants, superbement habillés en couleurs claires, accompagnent leurs parents, car il est important pour eux d'apprendre, tôt dans la vie, à respecter le fonctionnaire qui transmet le compte de leurs actions au terrible Yen Lo. ils ont probablement déjà entendu ces proverbes populaires : « Quand la vie n'est pas encore établie, la mort est déjà arrangée. » « Si le Roi Yen Lo décide que vous mourrez à la troisième veille, qui est capable de vous retenir jusqu'à ce que le Ciel soit brillant ? »

\*

Après la visite faite à la salle principale, les adorateurs portent des présents au père et à la mère du Magistrat, qui se tiennent, vêtus de robes merveilleuses, dans leur petite chambre à l'Ouest, devant une cour minuscule. Les visiteurs se rendent ensuite à la salle du Nord, où se trouvent les appartements des femmes ou appartements intérieurs, et ils se prosternent devant la femme du Tch'eng Houang. La dame se tient dans une petite salle au rez-de-chaussée et ses quatre filles occupent une pièce à côté. En traversant celle-ci, on arrive à un escalier qui conduit à la chambre à coucher de la dame. C'est une pièce charmante, située au midi et garnie de tout ce dont la dame peut avoir besoin. Sur son lit, des couvre-pieds de soie claire sont empilés

## Un miroir chinois

les uns sur les autres, prêts à servir ; dans des malles et des armoires disposées le long du mur, sont rangées une grande variété de robes, et sur une petite table est préparé tout son nécessaire de toilette. Une certaine poudre, pour laquelle elle est censée avoir une prédilection, est fabriquée en quantités considérables et vendue aux visiteurs comme étant excellente pour le teint. Cette curieuse chambre est seulement ouverte au public une fois par an. Elle est, alors, remplie de visiteurs qui, les autres jours, doivent se contenter de présenter leurs hommages à la dame, dans la salle de dessous. Pour cela, ils allument quelques cierges et des rouleaux d'encens qu'ils font brûler sur le râtelier en fer tordu qui se trouve devant elle. Dans la petite cour se tiennent des statues de l'Esprit de l'Arbre et du Dieu du Fourneau. Les Hôtes de l'Encens, pour user un idiome chinois désignant les visiteurs du temple, oublient rarement de faire une offrande de bâtons d'encens parfumé, quand ils passent à côté de ces statues.

\*

Les appartements privés du Magistrat et les salles consacrées à son culte finissent là. Bien qu'on puisse trouver d'autres chapelles dans les limites du Temple de la Cité, celles-ci sont plus ou moins indépendantes du Tch'eng Houang Lao Ye. L'autorité confiée à ce dernier pour gouverner ne vient pas seulement du Roi Yen Lo, mais aussi d'un ordre terrestre de son supérieur en rang, le Fils du Ciel. Tcheou Yuan-tchang, fondateur de la dynastie Ming, confia le district de Shanghai au soin de Ts'in Yeou-po, par un ordre écrit. Une transcription de ce remarquable document, qui démontre clairement la conception

chinoise de la royauté et expose les relations entre les puissances directrices de la Terre et du Ciel, est gravée sur la pierre et placée dans un petit pavillon au sud de la Grande Salle.

\*

Puisque le Tch'eng Houang a pour mission d'examiner de très près les affaires de la cité, il a coutume de faire plusieurs voyages durant l'année et, en ces occasions, il est porté au milieu d'une extraordinaire procession, où sa femme le suit à peu de distance. Ces processions varient suivant le rang du Magistrat et le district où elles ont lieu, mais elles ont cependant quelques traits de commun. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ont fait vœu de servir le Tch'eng Houang, parce qu'ils ont un jour été sauvés de la mort, marchent en lignes, revêtus de la robe des prisonniers se rendant au supplice. Les robes sont faites de coton écarlate ; elles sont garnies de drap de deuil et ont des poignets blancs serrés par des menottes. D'autres groupes représentent les esprits nocturnes qui ont le pouvoir de faire du mal aux hommes ; ou des ivrognes qui portent des cruches de vin ; ou même les mânes des noyés qui peuvent être identifiés par les branches de saule qu'ils tiennent. Les saules qui croissent au bord de la rivière sont considérés comme un emblème approprié pour ceux qui ont perdu la vie dans l'eau. Il y a aussi les escouades des grosses têtes, des petites têtes et des suicidés ; les troupes d'enfants et de bébés sont un des traits les plus marquants de la procession. Ils accomplissent les vœux que l'on a faits en leur nom lorsqu'ils étaient malades, et ils sont censés être consacrés au service du Magistrat. Un caractère officiel est brodé sur leurs vêtements et

ils portent de petites Flèches de Commandement, preuve de leur autorité pour agir comme les messagers du Tch'eng Houang. Des groupes de pénitents fournissent un terrifiant spectacle. Des spirales d'encens sont attachées à leur peau par des crochets, et des poids très lourds pendent des fourchons aigus enfoncés dans leurs bras ; mais les pires de tous sont les fanatiques aux yeux creux et aux cheveux flottants. La tête entourée de bandes de papier, et la chair plantée de couteaux, ils marchent en frappant la terre avec des tridents ou en brandissant dans l'air des lames aiguës. A la fin de la journée, ces éléments disparates sont capables de se fondre en une orgie générale, mais cela ne prend place qu'après le retour du Magistrat à sa résidence. Le propre cortège de celui-ci est somptueux et impressionnant. Des hérauts vont en tête, portant les tableaux d'autorité, écarlates et or ; des soldats agitent des bannières, des tambours résonnent, d'anciennes armes étincellent au soleil ; l'étoffe rouge des dais officiels flotte dans la brise ; des miroirs éclatants transforment en bénédictions les mauvaises influences ; des nuages d'encens embaument l'atmosphère, et le Magistrat Spirituel, paisiblement assis dans sa chaise verte officielle, passe à travers les rues de la cité, porté sur les épaules de huit hommes. A son passage, tout se tait. Hommes, femmes et enfants s'inclinent respectueusement. On n'entend plus que le roulement des tambours et le battement des gongs.

\*

Les processions prennent place aux trois périodes de l'année qui se rattachent le plus intimement aux soins qu'on doit donner aux esprits. La première a lieu pendant le second mois, au Ts'ing Ming (Jour de Claire Splendeur), date à laquelle on ne peut se

soustraire à l'obligation d'offrir de la nourriture et de la boisson à ces derniers, et où il est nécessaire que les tombes des ancêtres soient mises en ordre parfait. Les Chinois disent : « Balayer les tombes, les parer avec le saule » ; et, quand l'herbe prend les tons du bijou de jade et que les fleurs du pêcher teintent de rose tous les horizons, des personnes en deuil visitent, par petits groupes, les tombes de famille, devant lesquelles elles placent des cierges allumés et des bols de nourriture. Ensuite, elles récitent une prière liturgique pour demander protection, elles brûlent de grands paquets d'argent pour l'esprit, répandent quelques pleurs, et, finalement, déposent des bannières de papier sur les remblais des tombes. Les bannières ne servent pas seulement de guides aux esprits, mais sont aussi la preuve que les descendants n'ont pas négligé d'accomplir les cérémonies convenables. Il est expressément écrit au Livre des Rites — qui est, pour les Chinois, la base de tout protocole et de toute étiquette — qu'après un intervalle décent, la nourriture offerte aux esprits sera consommée par ceux qui en ont fait l'offrande. Pendant cet intervalle, les esprits, dit-on, s'approchent de cette offrande et absorbent son essence. Dans les anciens temps, on nommait un « Représentant des Morts », dont l'âme du défunt était supposée prendre possession, pendant que durait la cérémonie. Ce représentant occupait le siège d'honneur, recevait les offrandes et mangeait une partie de la nourriture.

\*

Depuis la dynastie Tcheou, on n'a plus nommé de Représentant des Morts, mais les rites ancestraux sont encore

fidèlement accomplis, non seulement au jour de Claire Splendeur, mais à différentes époques de l'année.

Pendant le Septième Mois, en plus des sacrifices consacrés aux ancêtres, on fait des offrandes à tous les esprits solitaires et errants, parmi lesquels on compte les âmes de ceux qui n'ont pas de descendants, de ceux qui ont eu une mort violente, des suicidés, des noyés, qui ne peuvent, croit-on, trouver le chemin de la réincarnation. Pendant tout le mois, les gens s'unissent pour fournir à ces fantômes solitaires des vêtements de papier et différents objets de première nécessité ; chaque district prend, pour un certain nombre de jours, la responsabilité de ces fournitures. Les *kou kouei*, Démons Orphelins, comme les Chinois les appellent, ont la réputation d'être aigris, dangereux et vindicatifs, ce qui semble mitiger d'un peu de crainte et d'égoïsme la charité des donateurs ; malgré tout, la coutume est magnifique et elle est universellement suivie. Le Quinzième Jour, communément appelé « Fête des Esprits », le Tch'eng Houang Lao Ye est de nouveau porté en procession afin de pouvoir inspecter les préparatifs faits à l'intention des âmes errantes, qui sont placées sous sa spéciale responsabilité. Son dernier voyage de l'année a lieu le premier jour du Dixième Mois, quand « l'hiver commence » et quand les hommes brûlent des vêtements d'hiver à l'usage de leurs ancêtres.

En dehors de ces cérémonies, on s'adresse constamment au Magistrat Spirituel et on lui demande souvent avis. On le prie pour la pluie et pour la paix ; on se tourne vers lui pendant les calamités, publiques ou privées, et aussi en temps d'épidémies, de malheurs, de maladies, et spécialement quand on sent planer la mort. Le Magistrat du district avait coutume autrefois de visiter le

temple du Tch'eng Houang le premier et le quinzième jour de chaque mois et d'exhorter le peuple à se bien conduire. Dans les périodes de sécheresse c'était dans la résidence officielle du Magistrat Spirituel qu'avaient lieu les prières pour la pluie. Jadis, il était assez fréquent qu'un fonctionnaire, embarrassé par quelque jugement à rendre, ordonnât que le temple du Tch'eng Houang fût évacué par tout être humain. Alors, à la tombée de la nuit, après s'être complètement purifié, il entrait dans la salle du Magistrat Spirituel et y demeurait entre le coucher et le lever du soleil, heures où les esprits voyagent librement hors du Sombre Monde. Pendant ce temps, il priait pour obtenir une aide et un avis. Quelquefois, si on avait à prendre des décisions très importantes, l'interrogatoire lui-même avait lieu dans le temple du Tch'eng Houang, pendant la nuit. Une vieille histoire raconte comment un fonctionnaire, K'eu Tchouen, désirant découvrir la culpabilité d'un certain bandit P'an Hong, lui fit boire du vin et l'enivra complètement. On l'amena, la nuit, en cet état, au temple du Tch'eng Houang, et dans une atmosphère, baignée d'une vague et vacillante lumière, on l'interrogea devant K'eu Tchouen, qui s'était déguisé en Roi Yen Lo. Pour compléter l'illusion, des fonctionnaires inférieurs jouaient le rôle des serviteurs de Yen Lo. L'ignoble P'an, convaincu qu'il était arrivé, en chair et en os, au Monde de l'Ombre, écrivit, sans tarder, une pleine confession de son crime.

Il est d'un usage courant, pour ceux qui sont faussement accusés de quelque délit, de se rendre devant le Tch'eng Houang et de lui demander de bien vouloir donner une marque qui manifeste leur innocence. On raconte qu'un jour, un jeune orphelin qui vivait à Yen Ch'êng avec son oncle et sa tante, fut soupçonné d'avoir volé l'épingle à cheveux, en or, de la dame. Il

demanda la permission d'être mené au Temple de la Cité, pour avoir l'occasion de faire éclater son innocence. S'adressant au Magistrat Spirituel, il dit :

— Si j'ai volé l'épingle à cheveux de ma tante, faites-moi tomber à ma sortie de votre temple.

Hélas ! comme il se retournait pour partir, son pied heurta le seuil élevé, et il tomba. Il fut obligé de quitter la cité en disgrâce. Beaucoup plus tard, cependant, il revint, riche et heureux. Il retourna au temple du Tch'eng Houang et demanda que quelque révélation lui fût faite, quant à l'endroit où était cachée l'épingle en or, qu'on n'avait jamais retrouvée. La même nuit, il rêva que l'épingle était dans un coin, sous le plancher. C'était exact.

Ravi d'être lavé de tout soupçon, il offrit au Magistrat Spirituel un sacrifice de reconnaissance. Le sacrifice terminé, il ne put s'empêcher de dire :

— Il y a bien longtemps, vous avez causé ma chute et fait croire, par là, à tout le monde que j'étais coupable du vol. Maintenant, vous acceptez mon sacrifice. Vous n'avez pas de visage.

Comme il parlait, tout le plâtre tomba de la face du Tch'eng Houang Lao Ye avec un bruit terrible. Depuis ce jour, les bonnes gens de Yen Cheng n'ont jamais été capables de faire tenir une nouvelle couche de plâtre sur l'honorable visage de leur Magistrat spirituel <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette histoire est racontée en détail par Helena von Poseck dans la revue *East of Asia* (année 1904, volume III, pages 169-171) E. T. C. Werner la répète presque mot pour mot dans *Myths and Legends of China*, 1922, page 402, mais il ne fait pas la moindre mention de Mme Von Poseck.

\*

Il est très difficile d'amener les Chinois de haute éducation à discuter les détails des pratiques populaires de superstition. Ils les considèrent bonnes pour les femmes et les ignorants, mais eux-mêmes ne doutent pas de la survivance de l'âme et ils ne diminuent pas l'importance des cérémonies pour les morts.

Les masses qui ont coutume de regarder les Magistrats Terrestres comme les pères et les mères du peuple, aiment à sentir que le *chen* ou l'esprit vital de ceux qu'ils ont connus et estimés dans le Monde de la Lumière, occupe la position de Magistrat Spirituel dans le Sombre Monde, où leurs âmes doivent se rendre un jour. Le culte du Tch'eng Houang Lao Ye est profondément enraciné dans les cœurs de la multitude. Dépouillée des innombrables complications qui se sont amassées au cours des âges, la croyance fondamentale à l'au-delà fut exprimée en toute simplicité par Confucius, d'après lequel les os et la chair doivent retourner à la terre, tandis que l'âme avec son énergie, peut aller partout, partout.

@

## CHAPITRE VII

### Synopsis de l'histoire de la Chine depuis les temps légendaires jusqu'à la fondation de la République

#### PÉRIODE LÉGENDAIRE. (2852-2205 av. J.-C.)

@

Fou Hi apprit aux hommes à élever les animaux pour se nourrir, institua le mariage et, en fait, jeta les fondements de la civilisation.

CHEN NONG, le dieu de l'Agriculture, enseigna aux hommes à cultiver leurs champs et découvrit les propriétés médicales des plantes.

HOUANG TI gouverna pendant cent ans, qui furent une période de grande prospérité, de progrès et d'instruction ; il inventa les véhicules à roues, les armures, les vaisseaux, etc.

YAO, règne glorieux, corrigea le calendrier, désigna Yu (qui régna par la suite) pour régler les eaux de l'Empire qui, en débordant, avaient provoqué des inondations.

CHOUEN, un des vingt-quatre exemples de piété filiale, fut choisi par Yao, qui avait entendu vanter sa vertu, pour gouverner d'abord avec lui, et ensuite, pour lui succéder sur le trône.

### HIA. 17 Souverains.

Capitale à Shansi et Honan. (2205-1766 av. J.-C.).

Durée, 439 ans.

YU. Après que le drainage de l'Empire fut terminé, Chouen choisit Yu pour gouverner avec lui et, à la mort de Chouen, Yu fonda la dynastie Hia, et divisa l'empire en neuf provinces. Le trône devint héréditaire à partir de cette époque.

KIE KOUEI, dernier souverain de la dynastie ; pendant de nombreuses années fit preuve d'une cruauté presque sans égale dans l'histoire. Il dépensa des sommes énormes pour subvenir aux caprices de son infâme concubine Mou Hi ; finalement, le peuple se révolta et il fut obligé de s'enfuir.

### CHANG changée en YIN. 28 souverains.

Capitale à Honan, (1766-1172 av. J.-C.) Durée, 644 ans.

T'ANG, noble vertueux, chef de l'État de Chang, conduisit la première révolte heureuse dans l'histoire chinoise. Dans le discours qu'il fit après la campagne, T'ang dit que le Ciel, qui favorisait les petites gens, avait châtié le mauvais gouvernement du dernier souverain et s'était servi de lui, T'ang, comme de son instrument. Cette doctrine, d'après laquelle la méchanceté de l'homme attire les calamités du Ciel, est encore article de foi parmi les Chinois, ainsi qu'on l'a vu, lors de l'abdication des Mandchous.

Un caractère fameux de cette dynastie fut le ministre Yi Yin, qui bannit le petit-fils de T'ang, l'héritier du trône, à cause de sa

mauvaise conduite et le laissa en exil jusqu'à ce qu'il eût promis de revenir à des sentiments meilleurs.

WOU TING, le vingtième souverain, fut célèbre parce qu'il éleva un honnête maçon, Fou Yue, au rang de premier ministre. Après lui, la dynastie commença à décliner et se termina avec le vingt-huitième souverain.

TCHEOU SIN, dont la carrière fut remplie par une luxure et une cruauté intenses. Sa fameuse concubine Ta Ki, à qui on attribue la chute de la dynastie, était d'une beauté si merveilleuse que, lorsqu'elle fut jetée en prison, on ne put trouver personne pour la tuer. Alors le vieux T'ai Kong qui, autrefois, s'était volontairement exilé, pour échapper à la domination tyrannique de Tcheou Sin, se présenta et, se couvrant la face, mit à mort l'enchanteresse.

A cette époque, le travail des métaux, qu'on transformait en ustensiles variés, était devenu un art extrêmement développé. On trouve encore de nos jours des spécimens de la remarquable habileté des fondeurs de ce temps.

### TCHEOU. 34 souverains.

Capitale à Sian-fu (Ch'ang-ngan) Shênsi, ensuite à Loyang Honan. (1122-255 av. J.-C.) Durée, 867 ans.

Divisée en trois périodes. Élévation de la dynastie ; Féodalité ; Age des Sept États.

#### PREMIÈRE PÉRIODE — *Élévation de la dynastie*

WOU WANG, qui, par Décret du Ciel, leva l'étendard de la révolte contre Tcheou Sin et fonda la dynastie, était fils du

fameux Wen Wang (Compilateur du Yi king) et frère aîné du non moins fameux Tcheou Kong. Après un règne prospère de sept années, il mourut, laissant le trône à son fils, âgé de treize ans, qui gouverna avec succès, aidé de son oncle Tcheou Kong. L'Empire fut divisé en petits États, de sages lois furent faites, le gouvernement fut développé, les impôts furent inaugurés et un sérieux progrès fut accompli dans toutes les directions. A d'habiles souverains en succédèrent cependant d'autres qui furent moins compétents et, en l'année 770 avant Jésus-Christ, quand la capitale fut transférée à Loyang, la dynastie n'existait pour ainsi dire que de nom.

#### DEUXIÈME PÉRIODE. — *Age de Féodalité*

Les différents États se firent une guerre mutuelle sous la vague suzeraineté des « Tcheou » et, finalement, sonna l'heure de la

#### TROISIÈME PÉRIODE. — *Age des Sept États* Ts'in, Tch'ou, Yen, K'i, Han, Tchao, Wei.

L'histoire de cette époque est remplie de leurs alliances et de leurs luttes pour la suprématie, luttes d'où l'État de Ts'in (situé dans la province moderne de Shênssi) sortit triomphant. Cette période de la dynastie Tcheou est particulièrement intéressante comme étant l'âge des Philosophes.

LAO TSEU, auteur présumé du *Tao To King* et fondateur du Tâoïsme.

CONFUCIUS, le plus grand sage de la Chine, qui compila les anciens recueils et écrivit le *Tch'ouen K'ieou* ; qui enseigna le

respect et le contrôle de soi-même ainsi que la plus large tolérance d'esprit.

MENCIUS, son plus grand disciple, qui fut cependant un penseur original. Il avait des vues optimistes sur la bonté innée de la nature humaine.

HIUN TSEU, dont les vues étaient diamétralement opposées à celles de Mencius et qui était exécré des savants.

MOU TSEU, qui enseigna une très belle doctrine d' « amour universel ».

Ces hommes et leurs disciples fleurirent pendant ces siècles et léguèrent à la Chine le merveilleux héritage sur lequel a été bâti son système social.

De grands progrès furent accomplis dans les sciences et les arts. La soie fut universellement connue ; on pratiqua la teinture, on porta des fourrures ; quant aux bronzes de la période, ils prouvent l'existence d'un très haut degré de civilisation.

### TS'IN. 5 souverains.

Capitale à Hsienyang, province de Shênsi.  
(255-206 av. J.-C..) Durée, 49 ans.

CHE HOUANG TI (Prince Tcheng de Ts'in), souvent désigné comme le Napoléon de la Chine, l'emporta sur tous les États rivaux et aspira à l'Empire du Monde. A l'âge de vingt-deux ans, il condamna sa mère à un exil bien mérité. Cette conduite peu filiale, combinée avec son mépris général de toutes les coutumes du passé, attira sur lui les critiques ouvertes des

lettrés. La féodalité avait disparu, l'Empire fut soudé en un tout homogène ; pour se garder contre les attaques du Nord, où les fameux Hiong-nou ne cessaient de causer du trouble, il commença cette merveilleuse œuvre humaine, le Grand Mur, fit bâtir dans tout l'Empire des palais et des monuments et fit tracer des routes dans toutes les directions. Repoussant le titre de « Wang » ou « Roi » dont s'étaient contentés ses prédécesseurs, il adopta celui de Che Houang Ti, ou Premier Souverain Suprême, se mettant ainsi sur le même rang que le Ciel. Enfin, la trente-quatrième année de son règne, obsédé par les perpétuelles oppositions des savants, et suivant l'avis de son ministre Li Sseou, il décréta que *tous les livres ayant trait au passé* seraient brûlés, afin que l'histoire commençât avec lui. L'édit fut exécuté avec une extrême sévérité et c'est par centaines que furent enterrés vifs les lettrés qui avaient tenté de sauver les précieux volumes. On ne peut s'étonner que son nom soit exécré par une nation où l'amour de la littérature atteint à une absolue vénération. Néanmoins, sans Che Houang Ti, la Chine que nous avons connue n'aurait pas pu exister, car il conçut l'idée impériale. Quand sa magnétique personnalité fut enlevée par la mort, la dynastie qu'il avait fondée eut vite fait de s'écrouler et fut remplacée par celle des Han.

**HAN (Première ou Occidentale). 14 souverains.**

Capitale à Sian-fu (Ch'ang-an).

(206 av. J.-C. — 25 de notre ère.) Durée 231 ans.

KAO TSOU (Lieou Pang, ancien huissier). Renaissance de la Féodalité. Assisté de son épouse Lou Heou, femme d'une volonté

de fer, il consolida l'Empire qu'il avait gagné et le gouverna avec sagesse et intelligence.

WEN TI (Lieou Hêng), un des vingt-quatre exemples de piété filiale, fut le cinquième souverain de la Dynastie. Il gouverna avec sagesse et économie pendant vingt-trois ans, et il donna à l'Empire une solide base financière.

WOU TI (Lieou Tch'o) régna pendant une des plus importantes périodes de l'histoire chinoise, âge de grands généraux, de brillants hommes d'État et de fameux littérateurs. La dynastie Han atteignit alors le zénith de sa puissance. L'Empire fut agrandi. Une proclamation impériale appela à la cour tous les hommes de génie. On écrivit de nombreux et fameux commentaires sur les Classiques (ces derniers avaient été tirés des cachettes où on les avait placés pendant « la combustion des livres ») ; l'art et la littérature furent florissants. L'Empereur fit bâtir à Chang Lin un grand parc de chasse qu'on a souvent décrit. La poterie recouverte d'un vernis vert sombre fit son apparition. Des bas-reliefs de la période existent encore. La Corée fut conquise et les Hiong-Nou si gênants furent enfin dominés.

Avec cette dynastie, nous commençons à nous trouver sur un terrain historique en ce qui concerne la peinture.

WANG MANG, « l'Usurpateur », un neveu de l'épouse de l'empereur Yuan Ti, causa la chute de la dynastie, régna pendant quelques années fort agitées et finit par être décapité.

**HAN (Postérieure ou Orientale). 12 souverains.**  
Capitale à Loyang.(25-221.) Durée, 196 ans.

KOUANG WOU (Lieou Hieou), descendant de Kao Tsou, prit les armes et fonda la dynastie orientale des Han. Il se consacra aux arts de la paix, sentant que l'Empire avait besoin de repos, mais il jeta la semence de la future chute de la dynastie en donnant un grand pouvoir aux eunuques.

MING TI (Lieou Tchouang). L'événement le plus important de son règne fut l'introduction officielle du Bouddhisme en Chine (on connaissait cette religion depuis le temps de Wou Ti). Une mission fut envoyée aux Indes pour enquêter sur la foi et revint en l'an 65 avec deux prêtres indiens. Pendant les deux périodes de Han, les différentes luttes avec les Hiong-Nou et autres peuples de l'Asie centrale, avaient ouvert des routes qui facilitèrent certains rapports avec les peuples occidentaux. Des marchands romains vinrent à Loyang, en 166, par la Cochinchine, qu'ils avaient gagnée par mer. En 165, on nomma le premier pape Taoïste, Tchang Tao-ling, et le Tâoïsme devint une religion d'État.

Le pouvoir des eunuques étant devenu scandaleux, Yuan Chao forma le plan de les exterminer et demanda l'assistance du fameux (et infâme) Général Tong Tchouo. Le plan avorta, mais le trouble qui suivit précipita la chute de la dynastie. Hien Ti, dernier prince régnant, se retira dans la vie privée.

## LES TROIS ROYAUMES. (221-265)

HAN MINEURE dans la province de Szechuen,  
capitale à Chêngtu, 2 souverains.

WEI, provinces du Centre et du Nord,  
capitale à Loyang, 5 souverains.

WOU, provinces de Hunan, Hupeh, Kiangsu, Chekiang,  
capitale à Nanking. 4 souverains.

Cette période est une des plus fameuses de l'histoire chinoise, et a été immortalisée dans le roman historique appelé le *San Kouo Tche*. Les événements qui y sont rapportés abondent en aventures merveilleuses et en incidents palpitants. On peut comparer cette époque au temps de la chevalerie en Europe.

Les conteurs chinois et japonais puisent largement leurs sujets dans ce temps héroïque et la plus grande partie de pièces de théâtre, en Chine, reproduisent les caractères de la période. Bien que gouvernés par de différents souverains, ces États ont parlé la même langue et ont eu une administration semblable, de sorte que l'influence de la race chinoise s'étendit dans les profondeurs du Sud.

Les événements de l'époque sont si confus qu'un résumé en est absolument impossible. Beaucoup d'hommes et de femmes célèbres y ont joué leurs différents rôles, et c'est en lisant leurs biographies qu'on peut se faire une idée générale de ce temps, dont l'histoire n'a encore été clairement écrite dans aucune langue européenne. Parmi la pléiade des noms fameux de ce temps, citons

TS'AO TS'AO, Duc de Wei.

LIEOU PEI, premier Empereur de Han Mineure.

## Un miroir chinois

TCHOU-KO LEANG, un des plus fameux caractères de l'histoire chinoise, ministre de Lieou Pei, etc.

### TSIN OCCIDENTALE. 4 souverains. Capitale à Loyang. (265-377.) Durée, 52 ans.

WOU TI (Sseou-ma Yen). La discorde et l'agitation intérieures, compliquées de la crainte des voisins hostiles, rendaient absolument nécessaires la consolidation et l'unité de l'Empire. Wou Ti s'en chargea. Son principal objet étant de défaire Wou, une expédition fut organisée et une bataille où Wou fut écrasé prit place sur les bords du lac Tong T'ing. Après sa mort, eut lieu une invasion tartare qui fut couronnée de succès et, qui força la dynastie affaiblie à transporter sa capitale à Nanking. A partir de ce moment, elle fut connue sous le nom de

### TSIN ORIENTALE. 11 souverains. Capitale à Nanking. (317-1120.) Durée, 103 ans.

Les Empereurs de cette dynastie furent tous faibles et incompetents. Le dernier fut mis en demeure d'abdiquer par Lieou Yu, ancien vendeur de sandales de paille, qui fonda la dynastie connue sous le nom de Lieou-Song (Maison de Lieou).

L'horizon artistique commença à s'étendre et on note les noms de nombreux peintres, parmi lesquels est celui de Kou K'ai-tche, un des plus grands de toute l'histoire de l'art chinois.

**DYNASTIES DU Son. Durée, 161 ans.**  
**DYNASTIES DU NORD. Durée, 149 ans.**

Pendant cette période, qu'on peut appeler une époque d'obscurité, il y eut une lutte constante entre les Tartares du Nord et les Chinois qui avaient été repoussés au sud. Aucun côté n'était homogène. Les dynasties se succédèrent au nord et au sud du Yangtze. Le Bouddhisme eut alors un épanouissement complet, spécialement sous les Tobas qui en firent leur religion d'État. Les fameuses sculptures qu'on peut encore voir au célèbre Long Men, à Honan et au Yun Kang, à Shansi, furent inspirées par les adeptes de la nouvelle foi. Il en fut de même au Sud où l'art bouddhiste des sculpteurs de ce temps peut être encore admiré aux tombeaux des Leang, à Ki Hia Chan, près de la gare de l'Arbre Solitaire, sur la ligne de Shanghai à Nanking.

**Souei. 4 souverains.**  
**Capitales à Sian-fu (Ch'ang-an) et à Loyang.**  
**(599-618.) Durée, 29 ans.**

KAO TSOU (Yang Kien), fils du fameux Yang Tchen, qui est connu comme le Confucius de l'Ouest. Ce prince sage et habile devint Duc de Sui sous les dynasties Wei et Tcheou. Il amena le dernier souverain des Tcheou à abdiquer et il fonda la dynastie Souei, avec Ch'ang-an, comme capitale. Ses généraux s'emparèrent du royaume de Tch'en, dans le Sud, et la Chine fut ainsi de nouveau réunie. Kao Tsou donna l'exemple de la simplicité et de l'économie dans la nourriture et le vêtement. Pendant son règne qui dura seize ans, on dit que la population doubla.

## Un miroir chinois

YANG TI, son fils, monarque prodigue, qui, bien que son caractère privé n'eût rien d'admirable, dépensa des sommes énormes pour les travaux publics ; il créa un système de canaux qui rendirent possible la communication entre Ch'ang-an et Hangchow ; il encouragea vivement la littérature et s'enorgueillit de ses talents littéraires. Un grand mécontentement régna de le voir se livrer à une vie de plaisirs ; des révoltes éclatèrent, des usurpateurs surgirent ; des désordres s'ensuivirent et la chute de la dynastie couronna le tout.

Sous la dynastie Souei, les peintres devinrent de plus en plus nombreux et proéminents.

### T'ANG. 29 souverains. Capitale à Sian-fu (Ch'ang-an) et à Loyang. (618-907.) Durée, 289 ans.

KAO TAOU (Li Yuan), fondateur de la dynastie, natif de Shansi ; poussé par son fils Li Che-min, il leva, avec succès, l'étendard de la révolte contre les Souei ; abdiqua en 626 en faveur de

T'AI TSONG (Li Che-min), qui régna pendant vingt-quatre ans, avec une splendeur et une gloire incomparables. Il consolida l'Empire et réunit autour de lui tous les grands hommes d'État contemporains. Des ambassades vinrent de lointaines contrées pour lui payer le tribut.

KAO TSONG (Li Tche) lui succéda. La conquête de la Corée fut enfin achevée et les limites de l'Empire furent grandement reculées. En 664, il tomba sous la domination de l'impératrice Wou Heou, une des Catherines de la Chine, femme des plus

remarquables. A la mort de Kao Tsong, elle emprisonna ses successeurs et gouverna l'Empire pendant vingt-deux ans. Pendant les quinze dernières années, elle changea le nom dynastique en celui de Tcheou. A part quelques tentatives de révolte qui avortèrent, on se soumit sans effort à sa loi. Le peuple prospéra et les armes des T'ang resplendirent d'une gloire nouvelle. Quand l'âge fut venu définitivement affaiblir les facultés de l'impératrice, Tchong Tsong, qu'elle avait emprisonné, monta sur le trône. C'était un être chétif qui fut complètement sous la dépendance de son épouse Wei Heou, qui possédait tous les vices, mais aucune des vertus de Wou Heou.

HIUAN TSONG (Li Long-ki), qu'on désigne souvent, sous le nom de Ming Houang, régna quarante-cinq ans. Au début, son règne promit d'être des plus glorieux ; il pratiqua l'économie, améliora l'administration, et fut un protecteur des lettrés, aimant à s'entourer des plus brillantes intelligences de l'époque. Plus tard, cependant, il s'abandonna à une existence de plaisirs et tomba dans les filets de la fameuse beauté Yang Kouei-fei, à laquelle il était dévoué corps et âme. Leur amour est devenu un thème souvent célébré par les peintres et les poètes. Pendant ce temps, les affaires du royaume devinrent tellement embrouillées qu'une révolte éclata. Les soldats impériaux refusèrent de combattre jusqu'à ce que, le cœur brisé, le souverain eût ordonné l'exécution de Yang Kouei-fei. La révolte fut écrasée, mais, à partir de cette date, la gloire de la dynastie commença à se ternir.

Les influences qui contribuèrent à sa chute peuvent être résumées ainsi : la révolte de différentes tribus de frontière,

l'insubordination des gouverneurs qui avaient été nommés à différentes cités de frontière et le pouvoir des eunuques.

Il est impossible de concentrer dans un court sommaire les gloires de cette période, souvent appelée l'Age d'Or du Savoir Chinois. Les examens littéraires, introduits sous les Han, furent perfectionnés, les poètes et les peintres furent encouragés, les étrangers vinrent en foule à la cour qui se trouvait à Ch'ang-an. Les Nestoriens s'y présentèrent et avec l'approbation de l'Empereur, la fameuse tablette nestorienne fut érigée. La doctrine de Mahomet fut introduite alors, et l'on vit apparaître les Zoroastriens et les Manichéens.

Ce fut l'époque des poètes et des peintres fameux : Li T'ai-po, Tou Fou, Wang Wei, Han Yu, Po Kiu-yi, Wou Tao-tseu, Li Sseu-hiun, etc.

Pendant le déclin de la dynastie, l'ombre des Tartares redoutés devint de plus en plus sinistre et de plus en plus proche. Finalement, elle submergea l'Empire.

### LES CINQ DYNASTIES. 13 souverains. (907-960.) Durée, 53 ans

Aucune de ces dynasties éphémères que furent les dynasties postérieures des *Leang*, des *T'ang*, des *Tsin*, des *Han* et des *Tcheou*, n'exerça de contrôle sur toute la Chine ; les soi-disant empires, variant d'étendue sous les différentes dynasties, furent confinés au bassin du Fleuve Jaune et furent bordés au nord par les K'itan et au sud par plusieurs États à demi indépendants. La Chine, n'étant pas en position de présenter un front uni à un

ennemi étranger, le temps était des plus favorables pour le développement des Tartares, lequel amena finalement la domination de la Chine par les Mongols, qui constituent la tribu tartare la plus importante. Les temps ne favorisaient guère la culture des arts paisibles, cependant on mentionne les noms de plusieurs peintres, dont l'un, Houang K'ïuan, atteignit à une assez grande célébrité. Sous la dynastie postérieure des T'ang, l'usage officiel du bloc à imprimer fut introduit par Feng Tao.

## DYNASTIES TARTARES

**LEAO. 9 souverains.**

Capitale à Pékin et en quatre autres villes.

(907-1125.) Durée, 218 ans.

TAI T'SOU (Ye-lu Tchouo-li-tche), fondateur, réussit à unir les Nu-tchen et autres tribus Tartares.

**KIN. 10 souverains.**

Capitale à Pékin et à Pienlang. (1125-1260.)

Durée, 145 ans.

T'AI TSOU (Akouta). Chef de tribu sous les Leao, il rompit avec succès ses liens d'obéissance et poussa la hardiesse jusqu'à demander que sa dynastie Kin fût reconnue. Il entra en relations diplomatiques avec la maison des Song, alors établie à Pienlang, capitale de cette dynastie, et il étendit son pouvoir dans de vastes proportions. Il fixa sa capitale à Pékin d'où il força les Leao à fuir.

Ces dynasties furent contemporaines de la dynastie des Song (du Nord), les Kin devenant d'abord leurs alliés et ensuite leurs

vainqueurs. Finalement, les Mongols renversèrent les Kin et les Song (du Sud).

### SONG. 9 souverains.

Capitale à Pienlang. (960-1127.) Durée, 167 ans.

TAI TSOU (Tchao Kouang-yin), Grand Maréchal sous les Tcheou ; envoyé en expédition pour repousser les Tartares Leao, son armée le revêtit de la robe jaune au pont de Tch'en. Il fonda alors la dynastie Song, gouvernant avec sagesse et intelligence, développant l'éducation et l'agriculture, choisissant avec soin ses fonctionnaires et plaçant constamment les fonctionnaires civils au-dessus des militaires. Ce dernier ordre de choses dura jusqu'au début du vingtième siècle.

T'AI TSONG (Tchao Houang) gouverna également avec intelligence. Il commença les guerres avec les K'itan de Leao.

Différents souverains d'une grande sagesse se succédèrent, les arts furent florissants. Le grand réformateur Wang Ngnanche et son rival également fameux Sseu-ma Kouang eurent une grande influence sur toute cette époque.

HOUËI TSONG (Tchao-Ki), protecteur des arts et lui-même artiste de grand talent, régna vingt-cinq ans. Il forma la fatale alliance avec les Tartares Kin, ennemis des K'itan et qui causèrent la chute de la dynastie. Les Kin, aussitôt qu'ils se sentirent assez forts, se tournèrent contre leurs alliés. La lutte s'engagea et les Kin repoussèrent les Song au sud du Yangtze.

### SONG DU SUD. 9 souverains.

Capitale à Lin-an (Hangchow). (1127-1280.) Durée, 153 ans

KAO TSONG (Tchao Keou). Souverain faible qui continua, sans aucune ardeur, la guerre contre les Kin. Son général Yo Fei contribua beaucoup à empêcher ces redoutables guerriers de traverser le Yangtze. Comme les souverains qui se succédèrent ne montraient ni habileté ni énergie, la lutte qui prit place au nord entre les Kin et les Mongols, se termina par la défaite des premiers ; les hordes Mongoles victorieuses se répandirent dans toute la Chine, traversèrent la grande rivière, poursuivirent les malheureux Song d'Hangchow à Fuchow et de là à Kuangtung ; enfin, elles forcèrent le dernier Song, un jeune garçon, à se réfugier dans l'île de Yai-shan. Une fois là, quand tout espoir fut perdu, celui-ci fut noyé par son fidèle valet, Lou Hieou-fou, qui, prenant l'enfant sur son dos, se jeta dans la mer.

Les deux périodes de la dynastie Song furent littéraires et artistiques plutôt que belliqueuses. Sous les souverains de cette dynastie, l'intelligence chinoise semble s'être en quelque sorte cristallisée, et l'art chinois se développa dans les lignes qu'il a, à peu de chose près, gardées jusqu'à nos jours. Ce fut une période de catalogues, d'encyclopédies, de volumineux commentaires classiques, période qui fut désignée sous le nom de Néo-Confucianisme. On négligea le Bouddhisme, qui était attaqué par les lettrés Confuciens, aussi bien que par les Tâoïstes, sous les auspices desquels on élaborait de nouveau le système de philosophie naturelle. Un des noms les plus fameux de l'histoire chinoise est celui du commentateur Confucien, Tchou Hi, qui, selon le D<sup>r</sup> Legge et le D<sup>r</sup> Boss, mit au point, avec une parfaite

logique, la conception matérialiste de l'univers, introduite par les écrivains du *Yi-King*, et qui, d'après l'opinion de ces derniers, est contraire à l'esprit des enseignements Confuciens. Parmi les poètes, le plus connu est Sou Tong-p'ou et parmi les peintres, on peut citer Kouo Hi, Li Long-mien, Hia Kouei, etc. L'art de la céramique fit alors de grands progrès. Les poteries de la période des Song atteignent maintenant des sommes fabuleuses.

### YUAN. 9 souverains.

Capitale à Pékin (Yen). (1280-1368.) Durée, 88 ans

T'AI TSOU (Genghis Khan, 1162-1227). Sa remarquable carrière appartient plutôt aux annales de l'histoire mongole qu'à celles de l'histoire chinoise. A l'âge de quarante ans, ayant servi comme mercenaire sous les Tartares Kin et soumis différentes tribus, il se sentit assez puissant pour prendre le titre impérial de Khan, sur les rives de l'Onon, en face d'Urga, le port où il était né. Il commença ensuite à préparer l'invasion de la Chine du Nord. Quand l'exécution de son plan eut été couronnée de succès, il tourna son attention sur l'Asie centrale qui fut soumise entièrement à ses armes.

CHE TSOU (Koublaï Khan, 1214-1294), régna de 1280 à 1294. Il fut le premier des descendants de Genghis qui établit sa capitale à Pékin. Il le fit avant que la conquête de la Chine ne fût accomplie. Ardent, Bouddhiste, il fut d'une grande tolérance pour toutes les autres religions, excepté pour le Tâoïsme. Il fut partisan du progrès et encouragea les industries et les arts. Pendant son règne, de nombreux étrangers se rendirent à Pékin ; parmi ceux-ci, on compte le fameux Marco Polo qui nous

a laissé d'éclatants récits sur l'état de l'Empire à cette époque. Les successeurs de Che Tsou furent moins grands que lui. Le premier souverain de la dynastie, Chun Ti, s'abandonna à une vie de plaisirs, qui fit éclater dans tout le pays de sérieuses révoltes, dont l'une, conduite par Tchou Yuan-tchang, causa la chute de la dynastie. La littérature et les arts furent florissants ; le roman et le drame datent de cette période. Les poteries Yuan sont justement renommées, et c'est à ce moment que fut introduit l'art d'émailler.

### **MING. 17 souverains.** Capitale à Nanking, ensuite à Pékin. (1368-1644) Durée, 276 ans

T'AI TSOU (Tchou yuan-tchang) régna de 1368 à 1399. Issu d'une famille pauvre, il devint prêtre Bouddhiste, mais joignit l'étendard de la révolte levé par Kouo Tseu-sing. Il s'éleva rapidement au pouvoir ; en 1364, il se proclama Prince de Wou, et monta ensuite sur le trône comme fondateur de la dynastie Ming. En plus de son génie militaire, il fit preuve d'une égale habileté dans l'administration de l'Empire et protégea libéralement la littérature et l'éducation. Il organisa le système actuel des examens, restaura le costume, de la dynastie T'ang, publia un Code pénal, abolit les supplices de mutilation, régla les impôts, fixa la monnaie, créa le Bouddhisme et le Tâoïsme religions d'État et interdit aux eunuques d'occuper des postes officiels. Dans toutes ces réformes, il fut assisté à merveille par Ma-Heou, sa femme dévouée.

## Un miroir chinois

Son petit-fils lui succéda. Celui-ci ne garda le trône que quelques années, car Yong Lo, prince de Yen, quatrième fils de Tchou Yuan-tchang, le renversa et s'empara du pouvoir.

TCH'ENG TSOU (Tchou Ti, connu comme Yong Lo, régna de 1403 à 1425). Il transporta la capitale à Pékin, gouverna avec fermeté, composa un Code pénal, protégea la littérature et fit paraître une énorme encyclopédie. Ardent Bouddhiste, il s'entoura de prêtres.

Après le règne de plusieurs Empereurs incompetents :

CHENTSONG (Tchou Yi-kiun) monta sur le trône et régna de 1573 à 1620. Empereur à dix ans, il gouverna sous la conduite de son fameux ministre Tchang Kiu-tcheng, qui lui inspira un esprit d'économie, l'amour du peuple et un grand respect pour les ministres ; les frontières furent reculées et le pays devint très riche. A la mort de Tchang en 1582, l'empereur se laissa aller au plaisir et à la prodigalité, et l'état du pays devint extrêmement misérable. Pendant ce temps, une grande puissance s'était levée au nord-est où les Tartares Mandchous avaient établi leur capitale à Moukden. Chaque jour, ils étendaient la limite de leurs frontières. A l'ouest, c'était aussi la révolte.

TCHOUANG LIE Ti (Tchou Yeou-kien), qui régna de 1627 à 1644, fut le dernier souverain de la dynastie. Il essaya en vain de mettre un terme au flot envahisseur. Il enleva le pouvoir aux eunuques qui étaient devenus tout-puissants et tenta de réorganiser l'armée. La révolte dans l'Ouest conduite par Li Tseu-tch'eng devait, malgré tout, être fatale. Le 9 avril 1644, les rebelles entrèrent dans Pékin et l'Empereur se suicida sur la Colline de Charbon dans la Cité Défendue. Dans l'intervalle, Wou

## Un miroir chinois

San-kouei, commandant des forces engagées à Shan-hai-kwan contre les Mandchous, apprenant la nouvelle de la tragédie, décida de se soumettre à ses ennemis. Il demanda leur aide pour écraser Li Tseu-tch'eng.

Sa soumission fut subordonnée à quatre conditions : 1° aucune femme chinoise ne devrait être envoyée au sérail impérial ; 2° le *tchouang yuan* ou le lauréat de l'examen triennal ne serait jamais un Mandchou ; 3° les Chinois devraient adopter le costume mandchou, queue, etc., pour la vie seulement, mais seraient enterrés dans le costume Ming ; 4° les femmes ne devraient pas adopter le costume mandchou ni cesser de serrer leurs pieds. Le résultat de la reddition de Wou San-kouei fut la marche triomphale des Tartares Mandchous sur Pékin.

L'art fut très cultivé sous cette dynastie. Tous les ouvrages en cloisonné, en laque et en bronze étaient splendides. La céramique fit d'énormes progrès, surtout sous Wan Li. La peinture, représentée par des artistes de grand mérite, fut florissante à l'extrême. Voici quelques noms fameux, parmi les nombreux peintres de l'époque. Lin Leang, T'ang Yin, Chen Tcheou, Kieou Ying, etc. La poésie n'eut pas la même splendeur ; on peut néanmoins citer le poète Hie Tsin, qui est bien connu. De nombreux romans, pièces de théâtre et ouvrages littéraires virent le jour sous les Ming. Les bâtiments et les monuments élevés dans Pékin par l'empereur Yong Le et ses successeurs attestent encore aujourd'hui leur imagination et leur amour pour la beauté.

Bien que la dynastie Ming encourageât la littérature et codifiât les lois de l'État, l'attribution de la terre aux rejetons de la

maison régnante fut une erreur, qui mécontenta le peuple et fit revivre le système féodal. Le pouvoir tyrannique des eunuques, les guerres malheureuses soutenues contre le Japon, la prodigalité et l'imprévoyance des derniers souverains, et finalement le mécontentement croissant du peuple : tout cet ensemble de causes amena la chute de la dynastie.

### TS'ING. 10 souverains.

Capitale à Pékin. (1644-1912.) Durée, 268 ans.

CHOUEN TCHE (Fou-lin) fut Empereur de 1644 à 1661. Son règne fut presque entièrement occupé à consolider le nouvel Empire. On a exalté sa bonté et sa magnanimité. Plusieurs chefs fameux, qu'on appelait des pirates et qui étaient restés fidèles aux Ming, firent des incursions dans différentes parties de l'Empire.

K'ANG HI (Hinan-yi) régna de 1661 à 1723. Il monta sur le trône à l'âge de dix ans et huit ans plus tard prit les rênes du gouvernement. Ses premières années furent troublées par la révolte de San Fan, mais avec son accession au pouvoir, nous entrons dans l'âge d'or de la dynastie Mandchoue. Si la crainte et la chance avaient donné le trône à Chouen Tche, l'amour et le respect l'assurèrent à K'ang Hi. Ses talents littéraires égalaient et même dépassaient ceux des savants chinois contemporains. Il était à la fois général, homme d'État, philosophe, et mieux que tout cela, c'était un souverain idéal. Au lieu de se cloîtrer dans le palais, il entreprit plusieurs voyages à travers ses domaines et se fit ainsi chérir par la population.

## Un miroir chinois

Certaines difficultés avec les Russes en Mongolie amenèrent une guerre qui se termina en 1689 par le traité de Nerchinsk. Plusieurs missions furent envoyées par Pierre le Grand à la cour de K'ang Hi. Par le fameux décret de l'Exemption en 1712, il s'efforça de régler, une fois pour toutes, l' » impôt foncier ».

YONG TCHENG (Yun-tchen) régna de 1723 à 1735. Il monta sur le trône à l'âge de quarante-cinq ans et fut juste, animé de l'esprit public, anxieux du bien-être de ses sujets et ennemi de la guerre. Il ne continua pas la vigoureuse politique de son père, mais néanmoins il mena à bien plusieurs guerres de frontières. Il nomma les membres du Grand Conseil et abolit l'esclavage dans ce qu'il avait de plus odieux.

K'IEN LONG (Hong-li) régna de 1735 à 1795. Souverain habile, avec une soif insatiable de connaissances. Il fut un administrateur infatigable. Sa renommée égale celle de son grand-père comme souverain et comme protecteur des lettres. Il fut amoureux de conquêtes, et sous son règne, l'Empire atteignit son maximum d'étendue. La Birmanie et le Nepaul furent forcés de payer le tribut ; la suprématie chinoise fut établie au Thibet ; Kuldja et Kachgari furent ajoutés à l'Empire, et des révoltes dans le Kansu et dans l'île de Formose furent étouffées. Les relations avec les nations occidentales furent amicales. Une ambassade portugaise arriva en 1750 et celle de lord Macartney en 1793. Il y eut également des missions de Hollande et d'Espagne. Le commerce avec l'étranger prit une grande extension, le marché du Nord étant à Kiakhta et le marché du Sud à Canton.

A l'âge de quatre-vingt-six ans, K'ien Long, après un règne de soixante ans, abdiqua en faveur de son quinzième fils.

La dynastie Mandchoue avait atteint son zénith et à partir de ce moment commença le déclin. Les Chinois n'avaient jamais accepté de bon cœur l'idée d'une souveraineté étrangère et des révoltes éclatèrent ici et là. La plus sérieuse de l'époque fut celle de la « Secte du Lys blanc » qui éclata en 1796 sur la frontière de l'Honan et qui dura neuf ans. La révolte mahométane dans le Nord-Ouest dura de 1821 à 1847 et fut extrêmement sérieuse. En 1840, ce fut la première guerre européenne connue sous le nom de « Guerre de l'opium », qui se termina par le traité de Nanking, lequel ouvrit au commerce étranger les cinq ports Canton, Amoy, Ningpo, Foochow et Sanghaï. Hong-Kong fut cédé à la Grande-Bretagne et une indemnité fut exigée.

En 1849, éclata la révolte connue sous le nom de T'ai P'ing. De 1855 à 1864, le chef de la rébellion qu'on appelait T'ien Wang, tint sa cour à Nanking. La révolte fut enfin réprimée avec l'aide de l'invincible armée du colonel Gordon.

De 1856 à 1860, eut lieu la seconde guerre avec la Grande-Bretagne, connue sous le nom de guerre de l'Arrow et où la France prit part également. Cette guerre se termina par la Convention de Pékin, qui donna aux ministres plénipotentiaires étrangers le droit de résider à Pékin. Tientsin fut ajouté à la liste des cinq ports du traité de Nanking ; Kowloon fut cédé à la Grande-Bretagne et une indemnité fut versée par la Chine. Le traité fut négocié par le prince Kong, d'un côté, et par lord Elgin et le baron Gros, de l'autre. En 1861, le Tsong-li Yamên ou le Ministère Chinois des Affaires étrangères fut institué sous la présidence du prince Kong. A partir de cette période, la figure de la grande Impératrice douairière. Ts'eu Hi commence à dominer

la scène nationale. L'histoire de la Chine depuis 1860 est si compliquée qu'il est impossible de la résumer. Je ne puis que donner, à partir de cette date, une liste chronologique des événements les plus importants. L'année 1863 vit la création de ce merveilleux service qui donne à la Chine d'inappréciables ressources : les Douanes. En 1894 et en 1895, ce fut la guerre avec le Japon. Vint ensuite la période de Marchandages : Port-Arthur fut loué aux Russes en mars 1897 ; Kiachow aux Allemands en novembre 1897 ; Weihawei aux Anglais en 1898. 1901 vit aussi un accord avec la France relatif à certains droits dans le Kwangchow, et un accord avec le Japon au sujet de Fokien. (La Chine accepta en 1898 de ne céder aucun territoire de cette province *excepté* au Japon.) 1898 fut une année fatale ou prirent place les Cent Jours tragiques, pendant lesquels l'Empereur Kouang Siu fut, pour la première fois, le souverain effectif. Il publia alors les fameux Édits de réforme qui amenèrent sur lui la colère de tous les conservateurs. Le parti réactionnaire triompha ; le 21 septembre, l'Empereur fut fait prisonnier, il signa un décret où il disait que « l'Empereur ne continuera à gouverner qu'en suivant les avis de l'Impératrice Douairière ». Un régime de terreur s'ensuivit, quantité de réformateurs furent mis à mort, les autres s'enfuirent et la Chine continua traditionnellement sa route séculaire. La xénophobie régna dans tout le pays et finit par éclater furieusement dans la révolte fanatique connue sous le nom de Révolte des Boxers et dont le but était de se débarrasser des étrangers. A Pékin, les légations furent assiégées du 20 juin au 14 août 1900 et furent délivrées par une force internationale. Le jour où fut levé le siège, la Cour Mandchoue s'enfuit à Sian-fu, l'ancienne capitale,

où elle resta jusqu'au 7 janvier 1902. A partir de ce moment, un changement de politique fut évident. Les anciens examens furent abolis. Le D<sup>r</sup> Martin fut appelé comme conseiller d'éducation et les docteurs Hayes et Richard furent nommés respectivement présidents des collèges universitaires de Shantung et de Shênsi.

En 1904 et 1905 eut lieu la guerre russo-japonaise. Le 14 novembre 1908, l'empereur Kouang Siu mourut, le 15, l'Impératrice Douairière le suivit dans la tombe, et P'ou Yi, âgé de deux ans et demi, devint Empereur avec le titre de Suan Tong, sous la Régence de son père, le prince Tchouen.

En 1910, le Japon annexa la Corée. Le 10 octobre 1911 éclata la Révolution qui renversa la dynastie Mandchoue. Souen Yi-sien fut nommé président provisoire et Nanking devint la capitale républicaine. Le 12 février 1912, la République de Chine, avec Yuan Che-k'ai comme président, fut formellement établie.

@